

Bakounine :

Textes sur la question slave

(1862)

DOCUMENTS ANNEXES AU TOME 3

DE *BAKOUNINE AVANT L'ANARCHISTE*

2 février 1862	1
Lettre à un Tchèque	17
12 mai 1862.....	17
La cause du peuple. Romanov, Pugatchev ou Pestel ?	29
juin-juillet 1862	29
Bakounine sur les Slaves,.....	44
Automne 1862	44

Document 1

2 février 1862

Londres

AUX RUSSES, POLONAIS,
et
TOUS AMIS SLAVES

de M. A. BAKUNIN

Me voilà libre, enfin, après huit ans d'emprisonnement dans différentes forteresses et quatre ans d'exil en Sibérie ¹. L'âge m'est venu, ma santé s'est délabrée, j'ai perdu cette élasticité des membres qui donne à l'heureuse jeunesse une force invincible. Mais j'ai gardé le courage de la fière pensée et mon cœur ; ma volonté, mon âme sont restées fidèles à mes amis et à la grande cause de l'humanité. Plus tard je raconterai dans de courts mémoires ma vie passée, la part que j'ai prise aux événements de 1848 et 1849, mon arrestation, mon emprisonnement, mon exil, et enfin ma libération. Maintenant je viens à vous, mes vieux et fidèles frères, et vous, mes jeunes amis, qui partagez avec nous nos croyances et nos aspirations, en vous priant : recevez-moi de nouveau parmi vous et permettez-moi de dévouer avec vous le reste de ma vie *a combattre pour la liberté des Russes, des Polonais et des toutes les nations slaves.*

¹ Sauf indication contraire, les notes sont de René Berthier.

Ce n'est pas en vain que nous avons vécu pendant les treize dernières années, depuis la catastrophe de 1848 et 1849. Le monde s'est reposé, a regagné la conscience de soi-même, et repris des forces pour rentrer dans la voie de l'avenir. L'Italie, que nous aimons tous, est ressuscitée, l'édifice de la monarchie habsbourg-lorraine est ébranlé – cette lourde pierre qui pèse sur la poitrine des peuples qui reviennent à la vie, – et menace ruine sous les coups des Italiens, des Magyars et des Slaves. Semblable à l'Autriche, nous voyons, tremblant sur ses fondements et prêt à tomber – son ennemi d'autrefois et maintenant son unique allié – son camarade d'âge, de craintes et de douleur, l'Empire ottoman, qui n'est pas moins barbare qu'elle, mais peut-être plus honnête – et des ruines de ces deux empires naîtront, pour une vie nouvelle, une large liberté – les élus de la nouvelle civilisation : les Italiens, les Grecs, les Roumains, les Magyars et la grande nation slave réunie par les liens d'une fraternité commune. Maintenant la Pologne renaît. La Russie aussi ressuscite.

Oui, nous vivons dans une grande époque. Un nouvel esprit semble avoir soufflé sur les nations endormies, il appelle les peuples vivants à l'action et creuse une tombe aux mourants. Je sentais en moi de la vie et j'ai fui de la Sibérie. Que ferai-je maintenant ? Que devons-nous entreprendre ?

Chaque homme a un champ d'action naturel, c'est sa patrie. Agir loin d'elle est un triste destin. Moi, j'en ai trop fait l'expérience pendant les années de révolution – je n'ai pu prendre racine ni en France ni en Allemagne. Or donc, gardant la brûlante sympathie de ma jeunesse pour le mouvement progressif du monde entier, je dois – pour ne pas dépenser en vain le reste de ma vie, – limiter mon action directe à la Russie, la Pologne et les Slaves. Ces trois nations sont indivisibles dans mon amour et ma croyance.

La Russie, tout le monde le sait, – est à la veille de graves révolutions. La malheureuse – et heureuse en même temps – guerre de Crimée terminée, – un air de printemps s'est répandu sur ses plaines glaciales et a même atteint les plus lointains confins de la Sibérie. La glace s'est fondue, la Russie a pu respirer après les trente années du règne de Nicolas. Elle a proclamé avec toute l'énergie de la jeunesse combien une régénération était indispensable. C'était un beau moment – tout respirait une vie nouvelle, tous avaient secoué leur torpeur – on n'avait même pas de haine pour le passé, on ne regardait que l'avenir, on croyait, on aimait. Mais – hélas ! – de tels moments fuient bien vite. Des sentiments il faut passer à l'action. Que faire ? Où aller ? Que désirer, demander ? Mille questions surgissent, et chaque question avait mille nuances. Si la parole était bâillonnée sous le règne de Nicolas, on ne méditait pas moins, et la pensée forte, fortifiée dans une solitude muette, armée de la science vivante, d'une éloquence fougueuse et à demi libre, entra en lice. Comme cela arrive toujours, les opinions étaient partagées : tout le monde était d'accord qu'il était impossible de rester sous l'ancien régime ; la triste fin du règne de Nicolas avait démontré toute la fausseté de son système – il avait conduit la Russie au bord de l'abîme. Mais il fallait rendre à la Russie sa force et sa gloire. L'ambition impériale, la fierté nationale le demandaient à grands cris. Mais quels étaient les moyens pour atteindre ce but ? Cette question clairement posée, l'opinion publique, jusqu'alors partagée en une grande quantité de nuances, forma deux partis principaux, entièrement opposés l'un à l'autre : *le parti de la réforme et le parti d'une révolution radicale.*

Le premier ne voulait pas toucher aux fondements de l'empire ; il croyait qu'il suffisait d'entreprendre des réformes – assez

considérables du reste, – dans l’administration, les finances, l’armée, la justice, l’instruction publique, pour rendre ses forces à l’Etat chancelant sur ses bases. Ce parti avait oublié une seule chose : nos institutions, notre code contiennent tant de règles d’or, de sentences sages et humaines, qui feraient honneur à tout philosophe ou philanthrope, – mais tout cela n’est qu’une lettre morte, parce que la Russie officielle, créée par Pierre I, où il n’y a rien de naturel, où personne n’a ni un champ de mouvement indépendant, ni de libre action, où la vie intérieure et les intérêts de la nation sont sacrifiés au profit de la force extérieure, ne peut admettre l’application de ces lois. Ils ont oublié que le principal vice de notre gouvernement, vice qui le rongé et lui creuse l’abîme, c’est l’absence totale de la vérité, c’est le mensonge qui est partout et en toute chose, et ils ne pensent pas qu’un mensonge si général et radical ne peut pas exister seulement à la surface, mais doit avoir poussé ses racines dans le fond même, dans l’origine du système gouvernemental. Il ne leur vient pas à l’esprit que la vérité et la sincérité sont impossibles là où il n’y a point de vie ; que les forces vitales de la Russie ruinées par les réformes violentes de Pierre I, n’ont jamais soutenu l’édifice qu’il avait construit. Pendant plus de trois demi-siècles le peuple russe a porté sur ses larges épaules le gouvernement de St. Petersbourg, si difforme et construit à la hâte ; il semblait prévoir que ce gouvernement le rallierait à l’Europe et s’écroulerait pour lui faire place ; il lui a sacrifié ses plus belles forces, mais il ne l’a jamais aimé, en a beaucoup souffert, le haïssait, et maintenant que ce régime est prêt à crouler, ce n’est pas du peuple qu’il doit attendre du secours. Ce dernier le renversera pour pouvoir respirer et être en état de se mouvoir librement. Nos réformistes n’ont pas compris qu’aussitôt après la catastrophe de la Crimée et la mort de Nicolas, l’heure du régime de Pierre avait sonné.

« La Russie, ce colosse aux pieds d’argile doit crouler ! » disent les ennemis de la Russie, pleins de joie. Oui, elle s’écroulera, mais ne vous réjouissez pas trop tôt. La ruine de cet empire ne ressemblera aucunement à celle de l’Autriche et de la Turquie, qui se prépare aussi. Rien ne restera après eux, sinon des nationalités hétérogènes, qui rejeteront ces deux noms avec haine et mépris ; mais des ruines de l’empire russe sortira le peuple russe. Otez à la Russie la Pologne, la Lithuanie, la Russie Blanche, la Petite Russie ; arrachez-lui la Finlande, les provinces de la Baltique, la Géorgie, tout le Caucase, il vous restera encore le peuple *grand russe* fort de quarante millions, un peuple plein de force, de sagacité, de talents, presque intact, non affaibli par l’histoire et qui, on peut le dire, n’a fait jusqu’à présent que se préparer à une vie historique. Tout son passé en porte la preuve. Mû, peut-être, par le pressentiment d’un grand destin, il a gardé son intégrité, ses institutions sociales et économiques purement slaves et les a défendues contre des impulsions et des influences venant tant de l’extérieur que de l’intérieur. Depuis la fondation de l’empire moscovite jusqu’à nos jours, il n’a eu, pour ainsi dire, qu’une vie politique extérieure. Quoique sa vie intérieure fût bien lourde à supporter, quoique ruiné et esclave, le peuple aimait l’intégrité, la force, la grandeur de la Russie, et était prêt à lui faire toutes sortes de sacrifices. C’est de cette manière que se développèrent dans le peuple russe le sentiment politique et le patriotisme sans ostentation mais réel. Lui seul, entre tous les peuples slaves, sut garder son intégrité, ne fut pas englouti par l’Europe et prouva sa force.

Suivant avec patience et obéissance les drapeaux de l’Empereur contre les ennemis de la Russie, – dans l’intérieur, il défendait sa foi et son origine. Il a prouvé à tout le monde que sa patience et son

obéissance ont leurs limites, qu'il sait défendre ses croyances et que la volonté du Czar n'est pas une loi sans appel pour lui. Cette résistance s'est personnifiée en un seul mot : *le Raskol*². De prime abord ce n'était qu'une protestation purement religieuse contre un acte arbitraire, religieux, l'amalgamation des deux pouvoirs spirituel et Temporel, et la prétention des Czars, qui voulaient être la tête de l'église. Dans la suite – et cela se fit bientôt – il prit un caractère politique et social. Il fut l'expression de la scission de la Russie en *officielle* et *populaire*. Le régime et la société que Pierre I avait fondés, n'avaient rien qui fût sympathique au peuple, tout lui était étranger : lois, classes, institutions, mœurs, coutumes, langue, religion, le Czar lui-même, qui s'était donné le titre d'Empereur, et que le peuple, par contre, nommait serviteur de l'Antéchrist, mais qui, même dans cette scission, lui servait de symbole d'une Russie une et indivisible. Il sacrifiait au Czar ses services, son argent, son sang et sa sueur, mais sa vie intérieure, ses croyances sociales, il les porta au Raskol. Ce fut en vain que tous les Czars, depuis Aleksej Michajlovitch jusqu'à Alexandre II, luttèrent contre ce dernier ; ce fut en vain qu'ils essayèrent de le noyer dans le sang des martyrs. Plus les persécutions étaient terribles, plus le Raskol gagnait en forces. Il déborda en Russie, semblable aux vagues d'une grande mer. Nicolas même dut convenir, à la fin de son long règne, qu'il lui manquait des forces pour le combattre.

C'est dans le Raskol que continua et se conserva pour le peuple l'histoire de la Russie populaire que Pierre avait interrompue. C'est en lui qu'il trouve ses martyrs, ses saints héros, ses croyances intimes et ses espérances ; en lui sont ses consolations prophétiques. Par lui, le peuple a reçu son éducation sociale, une organisation politique, secrète mais d'autant plus puissante, c'est lui qui a soudé sa force. Le Raskol fera flotter le drapeau de la liberté pour sauver la Russie.

« Le temps n'est plus loin ! » disent les Raskolniks. C'est du Czar que le peuple attend maintenant sa liberté – et malheur au Czar, malheur à la noblesse, aux monopolistes, aux officiers, aux employés, aux prêtres impériaux, à toute la Russie impériale, si on ne donne immédiatement au peuple *une liberté complète avec pleine et entière possession de la glèbe !*

Un oukase du Czar, qui n'était que la conséquence inévitable des circonstances qui l'avaient précédé, a appelé le peuple à prendre part à la vie politique, à l'histoire de la Russie. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra, qu'on essaie de lui barrer le chemin par des obstacles doctrinaires ou par la violence, lui, il ne rétrogradera plus. Il est impossible, du reste, de se passer de lui. Les colonnes allemandes qui soutenaient l'empire fondé par Pierre sont pourries, le knout aussi a perdu sa force³. Même le régime de Nicolas a cessé d'être. Tout est en désarroi : les finances, l'armée, l'administration, et ce qui est le plus triste, le gouvernement manque de sens commun, de volonté, de foi en lui-même. Personne ne le respecte. Comme tout ce qui est

² En russe : schisme. Désigne la scission qui survint au sein de l'Église orthodoxe russe en 1666-1667. En 1652 le patriarche de Moscou Nikon entreprit d'établir la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel et de réformer l'Église orthodoxe russe. Des millions de fidèles, qu'on appelle « vieux-croyants » ou *raskolniks*, se trouvèrent ainsi séparés du patriarcat orthodoxe de Moscou. Comme les historiens du XIX^e siècle, Bakounine identifie le mouvement avec la lutte des communes contre l'Etat centraliste, de la démocratie contre le servage.

³ Le knout est le fouet qui était utilisé pour fouetter les criminels et les délinquants politiques.

faible, il est en même temps doux et cruel, mais on ne l'aime pas pour sa douceur, ni ne craint sa cruauté. Il se face, menace, bannit en Sibérie, mitraille le peuple, mais on se moque de lui. Il se tourne enfin lui-même en dérision, tombant à tout moment dans des contradictions, ordonnant aujourd'hui la même chose pour laquelle il punissait hier, de manière qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir. L'anarchie, la méfiance de soi-même et des autres règnent dans toutes les classes de la société, dans tous les pouvoirs du monde officiel. On convient qu'on n'a ni la force ni le droit d'exister, on doute du lendemain et le craint, partout on voit un désordre affreux dans les intentions, les paroles et les actions, en un mot une désorganisation complète, l'indice d'une ruine inévitable. L'ancien monde impérial croule, et avec lui la Russie impériale, la noblesse, les tchinovniks, l'armée impériale, le cabaret, la prison et l'église impériale ; ou – dans le sens de Nicolas – la nationalité, l'autocratie et l'orthodoxie – tous les avortons d'une alliance monstrueuse de la barbarie tartare et de la science politique allemande, sont condamnés à une fin prochaine et inévitable. Et que restera-t-il ? – Le peuple seul.

Au commencement du règne actuel, le gouvernement voulait s'appuyer seulement sur les *tchinovniks*⁴ ; voulait, aidé par eux, introduire les réformes qui lui semblaient indispensables. Toute la Russie jeta un cri de colère. On hait les tchinovniks encore plus que la noblesse ; ils ne sont aussi rien autre que ces mêmes nobles, mais au service de l'Etat, c'est-à-dire sous leur plus repoussant aspect. Le tchinovnik, c'est le bâton des Czars, avec lequel ils ont frappé le peuple pendant deux siècles, c'est cette longue main qui l'a pillé et ruiné : – quiconque connaît la Russie sait qu'un tchinovnik intègre, populaire, soignant les intérêts de l'empire est une exception, une faute de logique, un non-sens contre la routine officielle, qui conduit nécessairement au vol et à la fourberie, – et qu'un tel non-sens ne pouvait et ne peut exister longtemps. Partout la bureaucratie tue et ne vivifie pas le gouvernement. Mais, en Russie, elle a tout corrompu – et il n'y a pas de salut à en espérer ! Pétersbourg seul a pu avoir une idée si folle – d'autant plus folle que le tchinovnik d'aujourd'hui est loin d'être un fidèle serviteur de l'Empereur autocrate ! Il a perdu la foi en lui, ne se fie plus à sa force, cherche un plus ferme appui dans l'opinion publique qu'il flatte au détriment du pouvoir impérial, pour se sauver lui-même. Enfin les deux tiers des tchinovniks sont des nobles, – de vieille souche ou non, peu importe, car ils ont tous les mêmes privilèges. Tous ceux qui ont du pouvoir ou de l'influence appartiennent à la noblesse. Est-il donc possible que, dans les questions soulevées maintenant par le gouvernement, question qui concernent l'affranchissement des serfs et l'abrogation du pouvoir des seigneurs, le noble-tchinovnik agisse contre lui-même, c'est-à-dire contre noble-seigneur de village. La vertu romaine n'est pas commune chez nous, le sacrifice de ses propres intérêts est un mot vide de sens pour un homme officiel, et la crainte n'a plus d'action sous le Czar actuel. Nous avons vu qu'à l'exception de quelques exemples respectables et dignes, la grande majorité des nobles-tchinovniks, les ministres, les grands seigneurs, les gouverneurs, – toute cette haute volée des bureaucrates et avec elle toute la gueusaille des tchinovniks,

⁴ Le *tchin* est une hiérarchie fondée par Pierre le Grand qui renferme tous les employés de l'État (*tchinovniks*) quelle que soit la branche de service et d'administration à laquelle ils appartiennent. Tout noble dont le père et le grand-père n'ont pas servi l'État dans le *tchin* et qui n'est pas lui-même tchinovnik, est déchu de la noblesse.

ont pris parti contre le Czar et pour les propriétaires. Il n'y a qu'un moyen pour mettre le monde officiel à la raison, c'est une autre crainte – la crainte du peuple. Mais l'Empereur lui-même se sent, à ce qu'il paraît, mal à l'aise en face de cette crainte et, ayant perdu l'espoir de se sauver par les tchinovniks, il cherche maintenant son salut dans la noblesse.

Oui, l'état des choses est changé. De temps de Rostovcev⁵, de Miljutin on menaçait la noblesse au nom du peuple ; maintenant on a trouvé en elle des vertus fabuleuses et l'on nomme les nobles les fils aînés de la Russie, les soutiens du trône, les ornements de la patrie. On découvrira sans doute bientôt qu'ils étaient les bienfaiteurs de leurs serfs et que le peuple, qui les adore, ne veut point d'affranchissement. A en croire les discours que le gouverneur-général de St. Pétersbourg a récemment prononcés, c'est dans les mains de la noblesse qu'on a déposé le destin futur et la nouvelle organisation de la Russie. Les assemblées de la noblesse dans les gouvernements ont reçu la mission de discuter les réformes financières, judiciaires, administratives et finiront peut-être par octroyer une *constitution nobiliaire*.

Qu'est-ce que la noblesse russe ?

En premier lieu ce sont les descendants des boyards moscovites, des gradés militaires, que le czar Ioan Vasil'evitch⁶ le terrible punissait de mort et que pendait le héros populaire Stenka Razin⁷ parce qu'ils opprimaient et pillaient le peuple⁸. Puis les descendants de ces aristocrates, qui avaient perdu tout sentiment de leur propre dignité, – qui, quand ils écrivaient des placets aux Czars, se nommaient leurs esclaves et ne signaient pas de leur nom mais des diminutifs d'abjection comme « Van'ka » ou bien « Kondrachka »⁹ ; que les Czars battaient et faisaient battre tant et aussi souvent que bon leur semblait. C'est cette caste stationnaire, sans sens commun, depuis longtemps pourrie, à charge et nuisible à l'Etat, que Pierre I brisa en

⁵ Iakov Ivanovich Rostovtsev (1804-1860) joua un rôle déterminant dans la rédaction des statuts qui aboutirent à l'émancipation des serfs. Militaire de carrière, il fut invité à se joindre au complot des décabristes, qui en 1825 réclamaient une constitution et des libertés civiles. Il dénonça le complot au tsar Nicolas I^{er}, mais refusa de livrer les noms des officiers impliqués.

Nikolay Alekseyevich Milyutin (1818-1872), homme d'Etat russe qui fut le principal inspirateur des réformes libérales entreprises sous le règne d'Alexandre II.

⁶ Ivan Vassiliévitch dit Ivan le Terrible 1530-1584. Il passa son enfance dans une ambiance de haine et de terreur, craignant perpétuellement d'être assassiné. Ce contexte développa sans doute ses tendances psychopathes : l'un de ses loisirs était de torturer des animaux. Il est le premier tsar régissant, sacré à Moscou en 1547. Il établit un code de lois en 1550, réorganise le clergé en 1551, en le soumettant à l'Etat. Il promulgue des lois restreignant la liberté des paysans et introduit en Russie le servage. Il soumet la classe des boyards, qu'il hait, à un régime de terreur. A la fin de son règne, la Russie est saignée à blanc par 25 ans de guerres. En 1581, il tue son fils aîné Ivan Ivanovich dans un accès de colère.

⁷ Stepan (Stenka) Timofeïevitch Razine (1630-1671) fut un chef cosaque qui mena un soulèvement contre la noblesse et la bureaucratie tsariste dans le Sud de la Russie. Bakounine le cite souvent.

⁸ La phrase est curieusement tournée. Ce n'est pas Ivan le Terrible qui pendit Stenka Razine – le tsar mourut en 1584 – mais « les descendants des boyards moscovites ». Il fut fait prisonnier, torturé, puis mené sur la place Rouge où il fut pendu et éparpillé le 6 juin 1671.

⁹ La coutume voulait que, dans les documents à l'adresse du souverain, l'auteur se désigne comme « esclave » (*rab*) ou « serf » (*holop*) de Sa Majesté Impériale.

faisant une caste d'employés et de militaires, mais à laquelle il donna, pour la dédommager, la moitié de la population rurale comme esclave. Cette caste abjecte et voleuse, qui, depuis Pierre jusqu'à nos jours, encombra, sous le nom de *tchinovniks* et d'officiers, les régiments et les chancelleries, et, remplissant sans honte ses poches percées, servait, pendant un siècle et demi, d'arme éhontée et cruelle au plus vil despotisme ; qui, pillant, tyrannisant, violentant, bannissant en Sibérie, échangeant, vendant, perdant au jeu ses serfs, ruinant le peuple, n'a pas même su se préserver d'une ruine totale. C'est cette classe criminelle, qui, de nos temps, et guidée par Nicolas I, sous le nom de *tchinovniks*, conduisit la Russie au bord du précipice et est devenue, comme caste de seigneurs-propriétaires, un objet de mépris et de haine pour tout ce qu'il y a en Russie de gens d'esprit et d'avenir.

Il n'y a pas à douter qu'il y a eu et qu'il y a parmi les nobles des personnes qui, par leur esprit, leur éducation, la noblesse de leur caractère et la pureté de leurs intentions, ont mérité et méritent le respect, mais ce n'était et ce n'est qu'une exception et jamais l'expression d'une caste. Au contraire ils marchaient, vivaient et agissaient en opposition avec les habitudes et les intérêts de la caste à laquelle ils appartenaient par leur naissance. Le contact de la noblesse avec la civilisation occidentale eut deux résultats opposés l'un à l'autre. Sur la majorité il eut une influence corruptrice : lui ayant donné de nouvelles habitudes, de nouveaux goûts, la connaissance de la vie extérieure européenne, il ne put changer son âme de boyard tatar, ni la pente de son esprit esclave et despotique en même temps. L'ayant séparée du peuple, il eut pour résultat qu'elle méprisa le peuple et en devint enfin l'ennemi. Mais il agit tout différemment sur la minorité de cette même noblesse russe, minorité presque infime et composée de quelques dizaines d'élus. Il éveilla en eux une nouvelle vie intellectuelle, l'amour de l'humanité ; alluma le feu sacré de nobles élans ; créa un monde idéal, un monde bien beau, mais sans forces et incapable de réalisation ; sans forces parce que s'étant formé sous l'influence de l'Occident seul, en dehors de la véritable vie russe, il n'avait rien de commun avec elle, aucun champ d'action possible. Mais, placé dans des conditions si défavorables, ce monde ne s'écroula pas ; il prit au contraire un développement rapide, en même temps que notre littérature mûrissait et que nos universités se fondaient ; ce fut, parmi ces dernières, l'université de Moscou qui revendiqua, si je peux m'exprimer ainsi, le privilège exclusif de sauvegarder et de répandre le feu sacré parmi les fils encore purs d'une noblesse sauvage et corrompue¹⁰. Sous Alexandre I les nobles idéalistes ne se comptaient plus par dizaines mais par centaines. Par l'échauffourée de décembre 1825 ils prouvèrent la pureté, la noblesse de leurs desseins mais aussi toute leur impuissance. Il y avait parmi eux des hommes d'un génie incontestable : Pestel¹¹, par exemple, qui entrevit le premier la nécessité d'une révolution sociale et économique en Russie, qui pressentit la dissolution de l'empire russe et une confédération libre des nations slaves ; – il a tout prédit mais ne put rien faire, car il agissait en gentilhomme et cela en Russie, où la

¹⁰ Bakounine parle en connaissance de cause puisqu'il fit ses études à Moscou, où il rencontra Stankevitch, Belinskij, et s'initia aux philosophes allemands, notamment Kant, Fichte et Hegel.

¹¹ Pavel Ivanovitch Pestel (1793-1826), officier russe qui participa au complot décembriste en 1825 visant à instaurer un système représentatif et à supprimer le servage. Il sera arrêté le 13 décembre 1825 et pendu. Bakounine le cite souvent.

majorité de la noblesse, pour des péchés anciens et récents, est prédestinée à une fin inévitable et où la minorité devra se fusionner avec le peuple, se perdre dans ses rangs, pour vivre et agir avec lui, ou bien se condamner à une inactivité honteuse et être responsable des péchés de la majorité.

Ce ne sont plus des centaines, ce sont des milliers de nobles, tout ce qu'il y a parmi eux d'hommes nobles par le cœur et la pensée, qui demandent l'abolition de la caste nobiliaire. Si la majorité avait plus d'esprit et de tact, elle comprendrait que la force ne repose plus dans le Czar mais dans le peuple, que celui-ci ne pactisera jamais avec la noblesse, qu'en lui la haine contre elle va de pair avec l'amour de la liberté, de la glèbe et que la noblesse n'a, dans les tourments sociaux qui nous menacent, d'autre ancre de salut que l'abolition non seulement des privilèges nobiliaires, privilèges ridicules et absurdes, mais aussi de tous les signes et conditions extérieurs de l'existence de la noblesse, oui, même de son nom.

La majorité de la noblesse russe ne comprend pas cela. Elle le comprendra quand le fer de la hache brillera au soleil. Est-il possible qu'il nous faille à nous une fin tragique de la noblesse pour compléter notre développement historique ? Au lieu de pactiser avec le peuple, elle demande à l'Empereur qu'il lui sauvegarde ses droits et ses privilèges et lui promet, à cette condition, son soutien. Mais où est sa force ? – Dans le peuple ? – Le peuple la hait. C'est donc dans l'Empereur seul ! Mais l'Empereur, comprenant sa faiblesse, cherche lui-même un point d'appui dans sa noblesse fidèle à ses erreurs. La faiblesse soutiendra donc le faible ? Mais c'est absurde ! Pactisons avec elle, mais pour un laps de temps bien court. Nous n'aurons pas longtemps à attendre. Qu'ils se distraient, en attendant, en octroyant des constitutions nobiliaires, qu'ils jouent au jeu constitutionnel, qu'ils embrouillent tout, et, dans ce monde de faiblesse et de caducité officielles, qu'ils entraînent à la fin le pauvre régime de Pierre dans le gouffre béant. Le réveil est proche et il sera terrible !

Il n'y a point de caste vivace en Russie. Ni la noblesse, ni le clergé, ni la bourgeoisie – tous ces avortons du système de Pierre ne peuvent vivre de leur propre vie. Il n'y a de vivace que – *le peuple*. La force et l'avenir de notre partie¹² reposent en lui. Vive donc *la Russie paysanne* !

Mais il y a une autre force en Russie : non pas une force de caste, car sa base est la négation de toute différence de caste ; quoique invisible elle n'en est pas moins réelle ; elle ne s'est pas confondue dans le peuple, elle vit hors de lui, mais pour lui, et son ardent désir est de se perdre dans le peuple. Cette force c'est la communauté de tous les hommes de pensée et de bonne volonté en Russie, inspirée par un amour sans bornes de liberté, par la foi dans le peuple russe, dans l'avenir de la race slave. Elle est composée d'un nombre infini de personnes appartenant à toutes les classes : des nobles, des employés, des membres du clergé, des négociants, des bourgeois, des paysans – dans leur âme et leur pensée ; quelquefois même par leurs actes ils ont brisé avec les castes et les positions sociales reconnues en Russie ; haïssant le présent, ils sont prêts à sacrifier leur vie pour l'avenir, et vivent pour le lendemain ; c'est le temple errant de la liberté ; disséminés qu'ils sont en Russie et à l'étranger, ils vivent d'une vie beaucoup plus réelle que les soi-disant hommes utiles. Leur influence sociale est plus grande que celle du gouvernement, car ils ont les instincts du peuple, les écoutent et vivent dans leur milieu comme mus

¹² Sans doute « patrie ».

par une seule pensée, une seule passion, une seule volonté. Leurs rangs se grossissent de tout ce qui est fort, jeune, de ce qui porte en soi le germe de l'avenir, de ce qui souffre et attend sa délivrance, de tout ce qui a une volonté, et ces nouvelles recrues sortent indifféremment des rangs de la noblesse et des paysans, des penseurs et des raskolniks. Leur arme, c'est la parole vivante. Ils n'ont pas de baïonnettes, mais bien des paroles, qui valent les baïonnettes. Ils excitent aux actions et réveillent les peuples.

C'est à ceux-ci, que je les connaisse ou non, que je m'adresse comme à des frères et que je demande : *que devons-nous faire ?*

Je pense que nous avons, *en premier lieu*, à nous tenir à l'écart, en simples spectateurs, et loin de tout ce qui se fait et s'essaye dans le monde officiel, surtout dans le monde nobiliaire, loin de toutes ces tentatives constitutionnelles et semi-constitutionnelles, qui feront fiasco, comme il est bien aisé de le prévoir, et n'auront d'autre résultat que d'embrouiller encore plus le désordre actuel et de hâter, peut-être, la chute imminente du régime impérial qui croulera sous la force populaire ; nous devons, avant tout, *nous lier fermement entre nous*, pour former un *parti national*, une *force* réelle, unie, véritable, indivisible, en *dehors* du pouvoir officiel et *contre lui*. Nous devons former et organiser des *cercles*, chercher à connaître les hommes pour savoir sur qui nous avons à compter, quand viendra le temps de l'action. Nous devons nous *cotiser*, pour en mains¹³ les moyens d'envoyer nos amis en Russie et de les en faire venir pour pouvoir publier et répandre dans notre patrie le plus possible de brochures et d'autres imprimés, afin de former une masse de cercles actifs dans toute la Russie et les réunir en une seule société¹⁴.

En second lieu nous devons proclamer à haute voix et distinctement le *but* de la société. Nous n'en pouvons avoir d'autre que le désir de fonder un *règne du peuple*. C'est le peuple que nous aimons, en lui repose notre foi, nous ne voulons que ce qu'il veut. Et quel est son désir ? Nous répétons avec le *Kolokol* : *glèbe et liberté !* Il ne lui faut pas une partie des terres russes, mais le *sol entier*, qui est la propriété inaliénable du *peuple russe*. Qu'on le lui donne, en le rachetant des nobles ou sans le racheter, – le moyen n'y fait rien. Le rachat serait possible si la noblesse avait le bon sens de renoncer paisiblement à ce qu'il est impossible de garder – c'est-à-dire à sa propre existence. Cela deviendra impossible dès que le peuple se verra dans la nécessité de prendre de force ce qui lui appartient d'après la conscience de ses croyances traditionnelles. La noblesse sera alors ruinée – mais tant pis pour elle. Heureuse encore si, pour tous ses anciens péchés, pour ses bévues récentes, elle ne paye que de sa ruine pécuniaire. D'une manière ou d'autre, et cela dans un temps bien proche, tout le sol doit [*devenir*¹⁵] la propriété de tout le peuple, tout droit personnel au sol doit être aboli, afin qu'il n'y ait ni petits ni grands propriétaires, point de monopolistes, mais que chaque *Russe puisse*, par droit de naissance, *posséder la terre en commun avec les autres*. Il faut que, se fondant sur ce droit, chaque commune qui émigre puisse, partout en Russie, prendre à toute éternité possession comme propriété communale de tout espace libre, mais que la propriété personnelle soit restreinte à un certain laps de temps. Il faut que, se fondant sur ce même droit, tout individu, à quelle [*que*¹⁶]

¹³ « pour en mains » : sans doute : « pour avoir en mains.

¹⁴ Bakounine ne propose ici rien d'autre que de former un parti politique.

¹⁵ Manque dans le texte.

¹⁶ *Ibid.*

caste qu'il appartienne, puisse se rallier à une commune existante, ou bien, se réunissant avec d'autres individus, en former une nouvelle.

Je pense qu'en donnant au peuple un droit exclusif à la propriété du sol et à la possession communale, on entrera dans une voie basée sur des traditions et des usages communs à toute la race slave, et que la réalisation de ce principe avec toutes ses conséquences et ses riches applications, est la vocation historique des Slaves. Je pense que cela seul réunira toutes les populations slaves en une communauté fraternelle.

Le peuple a besoin de *liberté*, mais non pas d'une liberté qui soit faite d'après l'étroite mesure de nos savants doctrinaires et de nos bureaucrates. Avant tout il lui faut *pouvoir circuler librement* et sans contrôle. Chaque Russe doit pouvoir aller là où il veut, s'occuper de ce que bon lui semble, sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit. Le droit de quitter la commune à laquelle on appartient, – pour le bourgeois de quitter sa ville, pour l'agriculteur son village, – doit être sans bornes et sans restrictions. Le monde russe n'aura alors que deux classes : la classe bourgeoise et la classe villageoise : ce ne seront pas même des choses, mais seulement des différences de population et non pas des différences pétrifiées comme à l'Occident, mais bien se confondant par la libre transmigration des villageois dans la bourgeoisie et de celle-ci dans la population rurale.

Il lui faut une pleine et entière liberté de croyance et de parole, de commerce et d'industrie, de réunion dans les buts politiques et autres. En un mot, il a besoin de toutes les libertés, dans toutes leurs nuances. Afin que la liberté devienne pour lui une réalité, il a besoin de *l'Autonomie* ; mais que cette forme de gouvernement ne lui vienne pas d'après le décret d'un dictateur, ni de la décision d'un auguste parlement, qui n'exprime jamais entièrement la pensée populaire ; ni de haut en bas comme cela s'est, jusqu'à présent, fait en Europe, mais d'après la loi de la nature, d'en bas en haut, par la libre confédération des sociétés indépendantes, en commençant par la commune – cette unité politique et sociale, la pierre angulaire du monde russe, – et allant jusqu'à une administration provinciale, générale pour l'Etat entier, et – si vous voulez – fédérative pour tous les Slaves.

Voilà ce qui correspond, suivant mon opinion, à moi, le plus aux désirs énoncés à haute voix ou instinctifs du peuple russe. Les bases sont bien simples mais suffisantes pour construire là-dessus un monde entier. Le *Kolokol* en a souvent [*parlé*] directement et indirectement, et elles paraissent être prises de la vie populaire même. Il nous reste à les discuter dans toutes leurs phases, les poursuivre dans toutes leurs applications pratiques possibles, expliquer les conditions de leur développement et de leur réalisation, enfin les répandre comme moyens de propagande et pour en faire un objet de critique générale. En les étudiant nous nous rapprocherons encore plus du peuple, il faut donc que chacun de nous s'occupe sérieusement de cet objet. Mais que Dieu nous garde de tomber dans une erreur ; ne soyons pas doctrinaires, ne composons pas d'avance des constitutions en nous posant comme législateurs du peuple. Rappelons-nous que notre mission est tout autre : nous ne sommes pas les précepteurs, mais seulement les précurseurs du peuple, c'est à nous de lui frayer une route ; et que notre destination n'est pas tant théorique que *pratique*.

En troisième lieu, nous devons tendre une main fraternelle à tous les Slaves, mais avant tout, et à tout prix à nos frères *les Polonais*, si souvent lésés par nous, – la paix avec eux nous est de la même nécessité que notre ralliement au peuple. Les Polonais sont nos plus proches voisins. L'histoire nous a liés par des liens si forts, que les

destinées des deux peuples sont devenues inséparables : leurs douleurs sont les nôtres, nous partageons leur esclavage ; une fois qu'ils seront libres et indépendants, nous le serons aussi. Tant que nous imposons notre joug à la Pologne, il nous faut entretenir une immense armée, ruineuse pour le peuple, et qui, ayant appris en Pologne à massacrer sans pitié, devient une excellente arme pour l'oppression intestine. Tant que nous possédons la Pologne, nous restons les esclaves des Allemands, nous devons être malgré nous les alliés de la Prusse et de l'Autriche avec qui nous l'avons partagée illégalement. Les efforts réunis des trois gouvernements allemands, ceux de Berlin, Vienne et Pétersbourg peuvent seuls la tenir sous un joug qu'elle hait. Qu'un seul d'entre eux brise cette alliance et la Pologne est libre ! – Les Allemands tiendront fermement ensemble, mais c'est à nous de nous en séparer, nous ne devons plus être les Allemands de St. Pétersbourg. Nous devons briser avec eux parce que la justice le demande, et puis parce qu'il est temps d'en finir avec ce péché honteux et mortel que nous avons commis envers la grande martyre slave, il est temps de ne plus nous tuer nous-mêmes et de nous barrer notre seule issue, notre avenir en Pologne. Tant que nous l'opprimons, toute route au monde slave nous est fermée.

Il y a peu de personnes maintenant, en Russie, qui osent nier que la Pologne doit être libre. Pendant et après la guerre de la Crimée tout homme pensant a vu que cela était indispensable. Chacun a compris que, de même que notre amitié allemande, l'esclavage polonais loin d'augmenter notre force, nous paralyse sous tous les rapports. On va jusqu'à raconter que l'empereur Nicolas lui-même, se préparant à déclarer la guerre à l'Autriche, voulait appeler à une levée d'armes commune tous les Slaves autrichiens et turcs, les Magyars et les Italiens. Lui-même, il avait soulevé l'orage oriental, et, pour s'en garantir il voulait d'Empereur-despote se transformer en Empereur-révolutionnaire. On dit que les proclamations aux Slaves étaient déjà signées et, entre autres, une proclamation aux Polonais. Quelle que fût la haine qu'il portait à la Pologne, il comprit qu'un soulèvement slave était impossible sans qu'elle y participât, et, forcé par les circonstances il s'était, dit-on, vaincu à un tel point, qu'il reconnaissait l'indépendance de la Pologne, mais, avec l'arbitraire qui lui était propre, seulement depuis la Petersbourg. Cependant ce plan lui parut, probablement, trop monstrueux. – Il mourut. Mais, depuis lors, la pensée que la Pologne doit être libre ne meurt pas en Russie. Elle s'est maintenant emparée de tous les esprits. La question n'est que : *comment l'affranchir ?* Il se peut bien que les Polonais demandent trop. Ils ne se contentent pas du royaume de Pologne, ils veulent avoir des prétentions historiques à la Lithuanie, à la Russie-Blanche, en y comprenant Smolensk, à la Livonie, à la Courlande, à toute l'Ukraine, sans excepter Kiev. En un mot ils voudraient rétablir le royaume polonais dans ses anciennes limites.

Il me semble que les Polonais commettent une grande faute en posant la question de cette manière. Cette faute, du reste, est facile à comprendre et à pardonner : on leur a ôté leur nationalité, ils souffrent sous un joug affreux et humiliant, ils jettent des regards de douleur passionnée sur leur passé, qui n'est pas identique avec le nôtre ; nous n'avons rien à regretter ; tout ce que nous avons derrière nous est dégoûtant, et toute notre vie est dans l'avenir. La vie passée des Polonais a de belles et nobles pages : ils peuvent la regretter et en être fiers. Mais quelque beau qu'il soit, le passé est passé et l'on n'y peut retourner. Et malheur aux peuples – de même qu'aux individus – qui contemplent trop et trop longtemps leur passé : ils affaiblissent leur

présent et leur avenir.

Cette rétrospectivité est d'autant plus nuisible qu'elle embrouille les principes, qu'elle détourne, au profit du passé, l'attention des questions vitales contemporaines, et sacrifie pour des sources taries de gloire et de force passées, ces principes palpitants de vie, qui seuls peuvent créer une gloire et une force nouvelles. Par exemple le catholicisme était autrefois l'âme de la Pologne chevaleresque. Plus tard, s'étant transformé en jésuitisme, il lui a beaucoup nui, ayant repoussé d'elle l'Ukraine. Puis il lui fut de nouveau utile, en séparant sa nationalité et l'empêchant de se confondre avec la Russie de Nicolas. Mais s'en suit-il que maintenant il soit le principe vital de la Pologne ? Beaucoup de Polonais le pensent ; mais je suis persuadé qu'ils se trompent grièvement ¹⁷, et que cette erreur est très-nuisible à la Pologne. Une vie nouvelle ne peut surgir d'un monde décrépité, suranné et mourant. – Un autre exemple : l'ancien royaume de Pologne était essentiellement un état chevaleresque et aristocratique ; disons, si l'on veut, démocratique, mais seulement dans le sens antique – alors nommons les grands seigneurs-magnats – l'aristocratie, la *chliachta* ¹⁸ (les gentillôtres) libre – la démocratie, et le peuple proprement dit – les *chlopi* ¹⁹ – nous représentera les esclaves dont le travail était, suivant les anciennes idées, indispensable à l'existence de la liberté civile. Il suffisait donc autrefois que toute contrée où l'aristocratie et la *chliachta* étaient composées de Polonais, fût supposée polonaise, à quelque nationalité que pût appartenir le peuple. C'était naturel alors, car dans ces temps-là le peuple ne comptait pour rien ; il n'avait ni voix, ni droit d'avoir une volonté. Mais une telle chose est-elle possible de nos jours, alors que partout le peuple demande à haute voix sa liberté ?

La Pologne aristocratique pourra-t-elle résister à la Russie paysanne ? L'annexion à la Pologne de la Lithuanie, de la Russie-Blanche, de la Livonie, de la Courlande et de l'Ukraine est-elle possible si les paysans de la Lithuanie, de la Russie-Blanche, de la Livonie, de la Courlande et de l'Ukraine ne le veulent pas ? Pourquoi donc parler de limites historiques, stratégiques et économiques ? Elles n'ont aucune influence sur les peuples, ne peuvent l'émouvoir. Qu'ont-ils à faire de souvenirs historiques ? Ils leur sont étrangers, car ils savent qu'ils ont toujours été esclaves et qu'ils le sont encore. Non, il leur faut une autre chose. Comme au peuple russe, il leur faut la glèbe et la liberté dans le large sens qu'il ²⁰ les demande le peuple russe. Tournez le dos au passé, proclamez une Pologne de *chlopi* (paysans), beaucoup de nations slaves vous suivront, et si la Russie reste en arrière – vous les aurez toutes derrière vous.

Je pense que les Polonais se trompent. Mais nous n'avons pas le droit de nous en fâcher. Nous sommes trop coupables envers eux. Honte au Russe qui, dans ce moment, quand l'armée russe massacre le peuple polonais, foule aux pieds ses enfants et ses femmes, aurait le

¹⁷ Gravement.

¹⁸ Petite noblesse polonaise. Cf. le *Manifeste communiste* : « L'insurrection de Cracovie, en janvier 1846, a été préparée par l'organisation La Communauté Démocratique Polonaise, fondée en 1832. C'était une organisation de la petite noblesse polonaise (*Schlachta*) qui luttait contre la division et l'oppression de la Pologne par la Russie, l'Autriche et la Prusse. Outre des revendications démocratiques, républicaines, son programme reprenait la revendication de la libération des paysans de la dépendance basée sur le servage. »

¹⁹ Les paysans.

²⁰ Lire : que.

courage de dire une parole de reproche aux nobles et héroïques fils de cette nation martyre, mais non pas écrasée. Pas écrasé, non : *Jeszcze Polska nie zginela* ! [la Pologne n'est pas morte encore] Nous saluons avec enthousiasme et amour la miraculeuse régénération de cette grande nation slave, sans laquelle le monde slave ne serait pas complet, aurait un vide que rien ne serait combler, aurait perdu sa plus belle couronne. Oui, nous aimons les Polonais, nous les admirons et avons foi dans leur grand avenir, qui est lié pour toujours avec celui de tous les Slaves, croyons qu'ils resteront nos frères ! Je sais bien que, maintenant, ils sont froids et méfiants envers nous, que même dans nos plus étroits rapports il y a plus de prudence diplomatique et de politesse que de sentiment amical, mais c'est que nous sommes fautifs envers eux et que notre faute est bien grande ! Nous devons tout souffrir d'eux et leur prouver par nos actions plus encore que par nos paroles, que nous avons un droit à leur fraternité. Par notre patience, notre amour, notre foi en eux, par des actions de justice et de liberté nous vaincrons leur froid et leur méfiance. Nous deviendrons leurs frères, parce que cette fraternité est indispensable pour la cause panslaviste.

Nous désirons trop leur amitié et sommes trop persuadés qu'une sincérité complète est la première condition de toute amitié vraie, pour leur cacher nos pensées, même quand elles diffèrent de leurs persuasions, et je répète encore une fois : je pense que les Polonais sont dans l'erreur quand ils annexent d'avance l'Ukraine sans consulter les Ukrainiens et se basant sur leurs droits historiques seuls. Je pense que l'Ukraine polonaise, de même que les Russiens de la Galicie et notre Petite-Russie – comptant quinze millions d'habitants qui parlent la même langue, ont la même religion, n'appartiendront ni à la Pologne, ni à la Russie, mais à eux-mêmes. Je pense que toute l'Ukraine, de même que la Russie-Blanche, – la Courlande et la Livonie – qui ne sont pas des provinces allemandes mais finno-lettonnes, la Lithuanie même seront, ainsi que la Russie, la Pologne et les nations slaves qui peuplent l'Autriche et la Turquie, des membres autonomes de la grande confédération panslaviste. Je le pense, mais je puis me tromper – j'énonce une pensée, mais non pas une prétention, pas même une conviction absolue. Je ne demande qu'une seule chose : que toute nation, toute race qu'elle soit grande ou petite ait la possibilité et le droit d'agir selon son vouloir, de se rallier à la Russie ou à la Pologne. S'ils veulent être des membres autonomes des confédérations russe, polonaise ou panslaviste, qu'ils le deviennent. S'ils veulent enfin se séparer et vivre en Etat tout à fait indépendant, qu'ils se séparent. Cela me paraît bien clair, et si la Lithuanie, la Courlande, la Livonie, la Russie-Blanche avec Smolensk, l'Ukraine avec Kiev veulent, non pas par la force ou par des intrigues, mais par une décision directe et spontanée du peuple se rallier à la Pologne, nous ne protesterons pas. Tout dépendra du degré d'indépendance de ces pays, de leur faculté ou incapacité de vivre de leur propre vie. Une seule rivalité entre la Russie et la Pologne est maintenant permise, la rivalité de force attractive envers les populations qui vivent dans leur milieu. Elles se pencheront du côté qui prendra le dessus par sa vie intellectuelle, elles se rallieront au parti qui leur octroiera la plus large liberté. Or donc la question des limites doit se résoudre par une autre question ; celle de savoir ce qui se réalisera tout d'abord : la Pologne des *chlopi* ou la Russie paysanne ? Que Dieu fasse qu'elles se réalisent toutes les deux, qu'il n'y ait entre nous ni la question de Paul ni de Pierre ni de mais celle du Christ, c'est-à-dire la question panslaviste. Rappelons-nous cependant que nous tous : Slaves

polonais et russes – sont ²¹ encore des esclaves. Quand nous serons libres, alors nous [*morceau de texte arraché*]...

Je sais que j'aurai pour adversaires, en Russie, tous les panslavistes-centralisateurs, tous les patriotes de clocher de Nicolas. Comment, diront-ils, vous cédez à la Pologne la Lituanie ²², la Russie-Blanche, l'Ukraine ? Que nous restera-t-il donc ? Je ne cède pas, n'étant pas assez puissant pour décider des destins des peuples, et, de plus, je ne concède à personne le droit d'en décider sans leur consentement. Je dis seulement que la loi suprême pour moi et ceux qui pensent de même – et notre nombre n'est pas petit, – c'est la volonté des peuples eux-mêmes. Si ces provinces veulent en effet être des parties intégrantes de la Pologne, de quel droit les en empêcherez-vous ? Je sais bien que le droit est un mot vide de sens pour ceux qui admirent l'arbitraire de Nicolas. Mais je leur poserai une autre question : de quelle manière pensent-ils de retenir sous le sceptre de Pétersbourg, ceux qui ne veulent pas y rester ? Par le pouvoir ébranlé de Pétersbourg ? Pour nous, soldats de la liberté, la question du droit est une question vitale. Nous comprenons que la véritable force ne repose que dans le droit ; qu'il est monstrueux, absurde, criminel, ridicule, impossible en pratique, de se soulever au nom de la liberté et d'opprimer, en même temps, les peuples voisins. Cette logique bizarre, nous laissons [la] aux Allemands, nos professeurs en logique et, les gens les plus pratiques du monde. Leur cœur est si grand qu'il donne place en un et même temps à l'indignation contre les Danois, parce qu'ils veulent danoiser les Allemands du Schleswig-Holstein et contre les Slaves de la Posnanie et du pays des Tchèques qui ne veulent pas être germanisés. Notre cœur à nous n'a pas une élasticité pareille. Je demande encore de quel droit retiendrons-nous par force la Lituanie, la Russie-Blanche, l'Ukraine et toutes les autres provinces qui nous sont maintenant soumises, si elles désirent se rallier à la Pologne ? On me répondra : par le droit que tout le monde a de se sauvegarder, car en arrachant à la Russie actuelle sa partie occidentale, on la rejettera de nouveau en Asie. Est-ce vrai ? Comme si l'Asie, dans ce sens, était définie par des limites géographiques, et non morales. La population de la Sibérie, qui vit au delà de l'Oural, en Asie donc, d'après les notions géographiques, est-elle inférieure à la population de la Russie européenne. N'est-elle pas plus forte et, en tous cas, plus libre ? Dans le sens moral, social et politique, les limites de l'Asie sont là où commencement l'arbitraire et la violence. Si cela est vrai, sommes-nous maintenant en Asie ou en Europe, l'Asie ne gouverne-t-elle pas tout l'Empire russe ? Car notre monde officiel, toute notre actualité ne sont rien autre qu'un amalgame d'arbitraire tatar et de formes allemandes. Renvoyons nos Tartares en Asie, nos Allemands en Allemagne ; devenons un peuple libre et véritablement russe et alors soyez sans crainte, personne n'aura la force, ni la volonté de nous repousser hors de l'Europe. Nous n'en serons pas séparés, car il y aura entre elle et nous, en tout cas, des peuples alliés, plus ou moins liés avec nous par leur nationalité, leur langue qui ressemble à la nôtre, leurs idées morales et leurs intérêts matériels, enfin leur organisation sociale et leur politique, qui ne pourront différer des nôtres. Mais, dira-t-on, la Pologne se transformera en un fort état aristocratique, monarchique, peut-être, et mue par son

²¹ Lire : sommes.

²² Dans la traduction du texte de Bakounine, on trouve les deux orthographes : Lituanie et Lituanie. L'orthographe correcte en français est Lituanie.

ancienne haine contre nous, elle recommencera sa lutte pernicieuse contre la Russie. Que la Pologne fasse ce que bon lui semble ; mais croyez-vous, en effet, que, au premier lieu, une Pologne aristocratique, noble, et même royale soit possible ? Ne voyez-vous pas qu'une Pologne de *chlopi* ou de paysans soit la seule qui puisse se réaliser ? Les programmes des nobles ne soulèveront pas un seul paysan.

Et sans paysans pas de Pologne. – Quand les *chlopi* ou paysans polonais entendront que le peuple s'est levé pour sa liberté et sa glèbe, pensez-vous que les habitants de l'Ukraine, de la Russie-Blanche, de la Lithuanie, même les Polonais marcheront contre la Russie, dans le cas même que les nobles voulussent les y mener. Que craignez-vous enfin pour le peuple de la Grande-Russie, qui compte quarante millions d'habitants ? Ne craignez rien, il n'est pas petit, on ne l'outragera pas, il se défendra ! Ne craignez pas qu'il perde son auréole légitime et cette force politique, acquises pendant trois siècles par les exploits de dévouement et de pénible abnégation pour l'unité de l'Etat. Nous avons à choisir entre deux choses : ou bien, restant esclaves, nous dépenserons nos dernières forces pour retenir, quelques années encore, la Pologne, la Lithuanie et l'Ukraine dans l'esclavage ; c'est-à-dire nous nous donnerons à nous-mêmes le coup de grâce, afin que en réalité les peuples slaves indignés nous repoussent plus tard en Asie. Mais cela est impossible : le peuple de la Grande-Russie n'a rien à faire avec vos plans ambitieux. Quel intérêt a-t-il que les mêmes fonctionnaires qui le pillent, pillent et oppriment aussi la Lithuanie, la Petite-Russie et l'Ukraine ? Et ce n'est qu'en cela seul que consiste l'unité du grand empire russe. Il faut au peuple sa liberté, sa glèbe. Il les conquerra bientôt, mais il n'a pas besoin de la terre ou de la liberté d'autrui. Or donc il faudra renoncer bon gré ou mal gré à toutes les annexions ou détentions violentes. Il ne nous reste qu'une chose à faire : c'est de reconnaître spontanément la liberté et l'indépendance des populations slaves et non-slaves qui nous entourent. Soyez assurés que dès que nous l'aurons fait, tous nos voisins se rallieront à nous et nous serons attachés par des liens plus forts, qu'ils ne le sont maintenant. Les Slaves, et même les Polonais auront besoin de nous. Eux-mêmes ils nous appelleront à leur secours, quand l'heure de la lutte panslaviste aura sonné, quand il faudra défendre les pays slaves dans la Prusse orientale, dans la Posnanie, la Silésie, la Boukovine, la Galicie, le grand pays des Tchèques, dans toute l'Autriche et toute la Turquie. Ne craignez donc rien pour la Russie, Messieurs, ne médisez pas d'elle en assurant que son bien-être et sa gloire ont besoin de l'abaissement et de l'esclavage des peuples voisins. Le libre peuple russe, qui ne connaît pas vos craintes mesquines et votre ambition de caporaux, tendra la main à toutes les nationalités qui se feront libres et avant tout aux Polonais.

Je m'adresse maintenant à nos frères les Polonais. Je ne dis pas à nos amis. Nous n'avons pas encore d'amis en Pologne. Entre nous et les Polonais il y a des torrents de sang, que des martyrs ont versé pendant tout un siècle et récemment encore sous les armes des soldats russes. Entre nous et eux il y a l'abîme d'un arbitraire dégoûtant et bestial creusé journellement dans toute la Pologne, d'après les ordres venant de St. Pétersbourg, c'est vrai, mais par des mains russes. Ils sont dans leur droit quand ils se méfient de nous et nous haïssent. Nous, Russes, sans aucune exception, nous sommes à leurs yeux, et aux nôtres aussi, responsables des vils méfaits, des crimes abominables des gendarmes et des généraux russes, des fonctionnaires et des officiers, et de la violence monstrueusement sauvage de nos soldats ivres d'eau-de-vie et de coups de canne. Les mots, quelque

chaleureux et sincères qu'ils soient ne suffissent pas pour nous laver de cette responsabilité. Il faut des actions, et c'est aux actions que nous nous préparons. Nous ne sommes pas seuls, la Russie entière se prépare avec nous, et nous nous demandons seulement : la Pologne nous tendra-t-elle la main au moment de l'action ?

Pour avoir de la force contre l'ennemi commun, il faut agir ensemble et pour agir de concert il faut tomber d'accord.

Finalement je m'adresse à nos frères autrichiens et aux Slaves turques.

(Continuation dans le numéro suivant).

Lettre à un Tchèque

à : Josef Václav Frič²³,

12 mai 1862

Londres

Mon cher ami, tu as exprimé le souhait que je t'expose par écrit mon opinion quant à la situation actuelle des Slaves et quant aux moyens de libérer les Slaves de tous les jougs possibles et en particulier de ce damné joug allemand.

Le *Kolokol* de Londres va bientôt publier un article de moi : une sorte d'appel aux Slaves. J'y débats intégralement de cette question que j'analyse à fond ; mais pour l'heure je me contenterai d'indications d'ordre général.

Le Congrès de Prague marque le début d'une vie nouvelle, d'une histoire nouvelle pour les Slaves. Ils ne sont entrés dans la conscience collective européenne que depuis 1848. Mais, depuis cette date, ils ont beaucoup reperdu. On a remplacé le grandiose mouvement collectif slave, dont l'immortel Chafarik²⁴ était l'âme et qui faisait de Prague le véritable centre d'une importante partie du monde slave, par une pitoyable politique, prônant un particularisme égoïste, qui se veut madrée, intelligente et avant tout pratique, mais qui dans les faits n'est absolument pas concrète et est excessivement pernicieuse²⁵.

Chaque pays pour soi et au diable l'Autriche : telle est la devise de vos chefs actuels. La sophistique de Palacky et de Rieger²⁶ a tout

²³ Né et mort à Prague, 1829-1890. Poète, dramaturge et journaliste tchèque. Il participa à l'insurrection de Prague en 1849, fut arrêté et passa de nombreuses années en prison ou en exil (Londres, Paris, Rome). Avec Louis Léger, il publia à Paris *La Bohême historique, pittoresque et littéraire*, Librairie internationale, 1867.

²⁴ Pavel Jozef Šafárik (1795-1861) philologue slovaque et poète, historien et ethnographe. Dans son ouvrage *Antiquités slaves* (1837) il montre une vision idéalisée des Slaves primitifs, présentés comme un peuple doux et paisible, qui ignorait le servage ou l'esclavage, qui ne faisaient la guerre que pour se défendre, mais qui était affaibli par d'incessantes querelles intestines. La vision bakouninienne idéalisée des Slaves coïncidait parfaitement avec celle de l'auteur des *Antiquités slaves*

²⁵ Josef Václav Frič écrit dans *la Bohême pittoresque et littéraire* : « Le congrès slave de Prague ne fut donc point panslaviste. Il ne fut pas même révolutionnaire. Le plus grand reproche qu'on puisse lui adresser, c'est d'avoir été trop conservateur. Il se borna à demander le développement naturel de l'élément slave dans la monarchie autrichienne, sans songer à mettre au jour l'absurde organisation de cette monarchie. »

²⁶ František Palacký (1798-1876), historien et homme politique tchèque. Son œuvre joua un rôle déterminant dans la montée du sentiment national tchèque. Il fut élu président du Parlement slave de Prague en 1848, lors du Printemps des peuples, puis élu au Parlement qui siégeait alors à Kremsier où il défendit une conception fédéraliste de l'Empire d'Autriche. Il refusa de participer au Parlement de Francfort.

František Ladislav Rieger (1818-1903) à Prague homme politique, économiste et publiciste tchèque fut un dirigeant du mouvement national tchèque. Il fit ses premiers pas en politique en juillet 1848, à l'assemblée constituante de Vienne. Rieger et Palacký défendirent l'idée d'un royaume de

corrompu chez vous. Elle a empoisonné et dévoyé la jeunesse et a troublé l'esprit du peuple. On vous a séparés du grand idéal slave, de la source, capable de tous les prodiges, de la vie du peuple slave et on vous a appris à rechercher votre salut et le salut de la patrie dans le stratagème démodé et imposant de la diplomatie allemande. Qu'avez-vous trouvé ? Que vous avez été trahis, vendus ! On vous a imposé une loi électorale qui manifestement est une gifle à la nationalité tchèque au sein du pays des Tchèques, ce qui a pour conséquence que la majorité officielle chez vous est allemande²⁷. Lorsque vous avez accepté les lettres patentes et que vos chefs se sont rendus à Vienne, vous avez vous-mêmes, de votre plein gré, confirmé et entériné la fatalité de Bílá Hora²⁸, le triomphe des Germains sur les Slaves. C'est de vos mains que vous avez déchiré la dernière charte de l'indépendance de la Bohême. Vous n'avez plus aucune base historique et seule la voie révolutionnaire vous reste désormais ouverte. Comment le malheur est-il arrivé ? Par une trahison ? Je ne le crois pas. Palacky et Rieger sont de bons Tchèques dans leur cœur, la faute vient donc de leur tête qui est devenue entièrement allemande. Tous deux croient peu dans le peuple et trop en eux. Leur vanité et leur ambition personnelle ont causé leur perte et les ont rendus non seulement inopérants mais encore nuisibles à la cause de la patrie, la cause universelle des Slaves. Ils se croyaient si intelligents qu'ils pensaient pouvoir duper le monde entier et même Vienne, ce haut-lieu du mensonge historique.

Avec des moyens minables ils voulaient produire du grand, du vivant – et maintenant qu'ils ont essuyé une défaite complète, ils n'ont même pas assez d'honnêteté, ni de noblesse de cœur pour reconnaître publiquement leurs erreurs... Non, de ces gens-là, on ne doit rien attendre de plus. Et en fin de compte, quel idéal vous ont-ils proposé ? Une Autriche slave, un slavisme autrichien, une crasse propre, une propreté dégoûtante, une vérité mensongère, une liberté respirant l'esclavage ! Seule une tête devenue intégralement allemande était capable de cette pensée monstrueuse. Aucun cœur slave ne pourra jamais l'accepter, aucune main slave ne pourra jamais la signer, car quiconque est un Slave authentique la trouvera révoltante. Et vous, les

Bohême autonome au sein d'une fédération dirigée par les Habsbourgs : ce courant sera désigné sous le nom d'austroslavisme.

²⁷ « Les États y avaient élaboré une loi électorale si bien calculée que, dans un pays où les trois-quarts de la population sont tchèques, la Diète se composa de 123 Allemands contre 124 Slaves ; parmi ces derniers, la plupart étaient des paysans, qui ne s'intéressaient qu'à la question des corvées et que les centralistes ameutèrent aisément contre les Praguois. » Ernest Denis, *la Bohême depuis la Montagne-Blanche*, deuxième partie : *la Renaissance tchèque vers le fédéralisme* (1903). Le 8 novembre 1620 les protestants de Bohême furent défaits par les Habsbourg catholiques à la bataille de la montagne Blanche, ce qui amorça le déclin de la Bohême – « l'ère des ténèbres » selon l'expression tchèque.

²⁸ Montagne Blanche en tchèque. Le 8 novembre 1620 les protestants de Bohême sont battus par les forces de l'empereur d'Allemagne Ferdinand II qui voulait attenter à leur liberté de conscience. L'empereur exercera ensuite une féroce répression contre les protestants de Bohême. Plusieurs dizaines d'insurgés seront décapités à Prague le 21 juin 1621. La noblesse tchèque sera dépossédée de ses terres et remplacée par de petits nobles allemands catholiques. L'université sera livrée aux germanophones et aux Jésuites. La Bohême sera définitivement rattachée au domaine héréditaire des Habsbourg. La bataille de la montagne Blanche donne le départ d'une guerre effroyable entre protestants et catholiques, qui durera trente ans, ruinera l'Allemagne pour deux siècles et en réduira la population de moitié.

Tchèques, pensez à Bílá Hora et devenez des Autrichiens alors, si cela vous est possible.

La jeunesse à Prague n'a plus de chef. Elle doit se guider elle-même. Sans orgueil ni vanité, car ni l'orgueil ni la vanité n'accroissent les forces existantes, ils les amenuisent plutôt et la jeunesse tchèque n'a de surcroît aucune raison d'être orgueilleuse ou vaniteuse. Elle s'est laissée duper durant quatorze années et n'a encore rien fait de bon. Elle doit donc commencer avec la pleine conscience de son inexpérience et s'y employer avec l'humilité que ressent tout homme consciencieux avant toute grande entreprise sérieuse. Elle doit fonder son droit sur la nécessité de la cause et puiser sa force dans sa détermination sérieuse et sacrée à consacrer sa vie entière à une grande cause. Donc sans fausses illusions, mais aussi sans pusillanimité. J'aimerais parler en particulier d'un point important.

A savoir l'attitude de la jeunesse vis-à-vis du peuple. Elle adopte généralement à son égard un comportement hautain, intellectuellement condescendant, aristocratique et dans le meilleur des cas complaisamment protecteur. C'est ce que nous avons observé en 1848 et 1849 chez tous les étudiants allemands sans exception. C'est la même chose qui s'exprime aujourd'hui dans la jeunesse de Paris : c'est d'elle et non du peuple des prolétaires qu'elle parle dans son célèbre poème « Le lion de Paris »²⁹. C'est là un rapport excessivement nuisible parce que dépourvu d'authenticité. Il n'est pas vrai que la jeunesse cultivée soit supérieure au peuple sans instruction. Dans le peuple, aussi inculte soit-il, se trouvent enfouis la force, la vie, la vérité, l'avenir et la jeunesse, quelle que soit sa culture, ne sera capable de vivre et d'agir que si elle reste unie au peuple, dans le cas contraire elle se dessèche telle une fleur coupée de ses racines. Cette remarque vaut particulièrement pour toute la jeunesse slave, pour toutes les couches instruites et pour tous les pays slaves. Mais notre instruction n'est malheureusement pas slave, elle est étrangère, chez vous elle est allemande, chez nous elle est française. Seul le peuple est resté slave, exclusivement slave. Vous haïssez par exemple les Allemands mais votre façon de penser et votre mode de vie sont à cent pour-cent ou du moins à plus de cinquante pour-cent allemands.

Finalement, vous n'êtes rien d'autre que des Slaves totalement germanisés qui cherchent de toute leur énergie et de toute leur passion à redevenir slaves. Et il n'y a pour cela qu'un moyen : les livres ? Non, parce que les livres sont allemands et que la vie est slave. Où trouverez-vous une vie slave ? Uniquement dans votre peuple ! Ainsi, pour me purifier de la poussière des livres allemands et pour vous libérer de ce principe étranger et asséchant, vous devez vous immerger perpétuellement dans l'élément sain de votre peuple, vous y perdre avec toute votre intelligence et votre sagesse allemandes, pour vous retrouver vous-mêmes dotés d'une force renouvelée, désormais slave. Vous serez pour le peuple la forme instruite de la conscience et, quant à lui, il vous donnera la vie et la substance slave de la vie. Qui donne le plus ? Le peuple naturellement. Vous devez donc vous comporter à l'égard du peuple et surtout du peuple des campagnes, cause première en fait du slavisme, non pas comme des maîtres d'école hautains mais comme d'humbles élèves pour qu'il vous accorde sa force de lion et ce n'est qu'alors que vous aurez le droit de guider le peuple et, dotés de sa force, vous pourrez être utiles au bien-être de votre pays.

Lorsque vous vous serez rapprochés de votre peuple, vous

²⁹ On ne sait pas qui est « elle ». Le « lion de Paris » sert à désigner un personnage (temporairement) à la mode en visite à Paris.

constateront qu'il ne se laisse pas émouvoir par des questions et des intrigues constitutionnelles, mesquines et petit-bourgeoises mais uniquement par des intérêts matériels ou par de grands idéaux. Mais laissons tout d'abord de côté les intérêts matériels, ils ne sont pas à l'ordre du jour, même si, peut-être, il serait temps pour l'heure de faire doucement et prudemment comprendre au peuple, que la noblesse allemande possède en Bohême de grandes richesses, qui finalement devraient appartenir au peuple et uniquement au peuple tchèque. L'idéal qui seul peut faire bouger un peuple slave est la réinstauration de l'ancienne liberté slave au sein du grand monde slave. C'est le panslavisme mais au sens des Tsars russes, non pas au sens des anciennes hégémonie et domination russes, mais au sens de la liberté la plus complète.

Depuis que les grands Slaves Chafarik, Hanka³⁰, Stuhr³¹ sont morts, le drapeau slave qu'ils brandissaient si haut est tombé dans la fange et personne après eux n'a eu le courage de le rebrandir. Dès la disparition des grandes âmes slaves, toute l'âme slave a sombré dans des intrigues indignes. Il faut y mettre un terme.

Laissez donc Messieurs Palacky et Rieger mener leurs intrigues à Vienne, laissez-les poursuivre avec leur parti à Prague leur jeu constitutionnel perdu, laissez les morts s'enterrer eux-mêmes, quant à vous, les vivants, consacrez-vous à ceux qui sont vivants, ceux qui sont sérieux, ceux qui ont l'esprit pratique et tandis que ces messieurs feront leur petite politique, attaquez-vous à la grande politique.

Quel doit être votre programme, quel doit être le but de votre action ?

Evidemment, la réinstauration du slavisme dans une indépendance et une liberté totales. Vous devez admettre que la situation des peuples slaves, qui se trouvent sous domination autrichienne, est bien pire qu'elle ne l'était même en 1848-1849. Grâce à la politique égoïste de vos chefs depuis la mort de Chafarik et de Hanka, on peut dire que le pays collectif conscient qui relie si ce n'est toutes les souches slaves entre elles, le fait du moins d'une façon idéale et qui s'est très clairement exprimée lors du Congrès de Prague, est quasiment réduit à néant. Chacun des pays est resté dissocié des autres, chacun poursuivant ses objectifs propres et chacun étant trop faible pour, seul, être en mesure de réaliser quelque chose. Mises à part les expressions futiles d'une sympathie globale qui reste au stade des belles phrases, la Bohême, par exemple, n'a plus rien à voir avec les autres Slaves, n'a plus aucun lien vivant avec les Polonais, les Ruthènes, les Slovaques, les Slovènes, les Serbes, les Croates, les Dalmates, elle ne s'occupe que d'elle-même et souhaiterait par un tour de force politique inventé par Monsieur Palacky, rédigé par Monsieur Rieger et exécuté par Monsieur Brauner et surtout par le Comte Thun³², devenir

³⁰ Wenceslaus Hanka (1791-1861) philologue tchèque. En 1848 Hanka prit part au congrès slave de Prague. Il fut élu à la diète impériale de Vienne mais n'y siégea pas. Il enseigna les langues slaves à l'université de Prague, jusqu'à sa mort. En 1817 il affirma avoir trouvé des manuscrits de poèmes bohémiens des XIII^e et XIV^e siècles sur l'authenticité desquels pèse un sérieux doute.

³¹ Ludovít Štúr (1815 - 1856), ou Ludevít Velislav Štúr, est le chef du renouveau national slovaque au XIX^e siècle. Il est l'auteur du langage standard slovaque moderne.

³² Franticek August Brauner (1810-1880), avocat libéral député de Bohême, membre de la constituante et l'un des chefs du Parti national tchèque. Il révisa le brouillon du document qui appelait au congrès slave de

un royaume indépendant.

Nous avons déjà vu ce que ces messieurs ont réalisé. La situation du Royaume de Bohême n'a jamais été aussi désastreuse qu'à l'heure actuelle. Dois-je parler des pauvres Slovaques en Hongrie, des Polacks et des Ruthènes en Galicie ? Les Croates, les Serbes, les Slavons et les Dalmates se torturent en vain pour constituer un royaume particulier et tandis qu'ils se persuadent qu'il faut faire quelque chose, Vienne joue avec eux comme le chat avec la souris. Finalement ils se sont montrés plus capables et plus intelligents que les Tchèques. Ils n'ont pas envoyé de députés à Vienne. Seuls les Slaves turcs se sont rappelé l'ancien héroïsme slave. Les Serbes, les Monténégrins, les Bosniens et les Herzégoviens se battent comme des hommes et, au lieu de se précipiter pour les aider, que font les Slaves autrichiens, intelligents et sages, instruits à l'allemande ? Il faut que cela cesse, il faut que toutes les souches slaves comprennent à nouveau qu'elles ne pourront avoir de pouvoir que par une union puissante. Et cette union s'appelle le panslavisme³³. Ce mot qui effrayait les Allemands commence maintenant à effrayer les Slaves. Pourquoi ? Parce qu'on a assuré aux Slaves que le panslavisme n'avait d'autre objectif que l'asservissement de tous les peuples slaves par l'impérialisme russe. Si tel était le cas, je serais le premier à me déclarer l'ennemi de toute tendance panslaviste. Nous, les Russes, épris de liberté, avons suffisamment fait l'expérience de l'abjection du Gouvernement russe à l'intérieur de la Russie pour la défendre en dehors de Russie. Ce Gouvernement sait pertinemment qu'il n'a pas d'ennemis plus déterminés et plus dangereux que nous.

Nous sommes si résolument son ennemi, que bien loin de vouloir étendre sa puissance à l'extérieur, nous nous employons de toute notre énergie à l'anéantir à l'intérieur de notre patrie. J'ai déjà prêché publiquement contre le panslavisme impérial russe dès 1848-49. A l'époque, il y avait encore un grand parti parmi les Slaves autrichiens ainsi que parmi les Slaves turcs qui attendait de l'Etat russe, apparemment si puissant, leur libération du joug allemand et turc.

Cette illusion était tout à fait naturelle ! La Russie était et est encore le seul Etat slave à avoir obtenu son indépendance. La Russie était et reste une grande puissance. Par ailleurs, les souffrances des peuples slaves sous le joug allemand et turc et la haine contre les Allemands en particulier étaient et sont sans limites. Tous ont la nostalgie de la Russie, malgré le knout, malgré le souvenir de l'exemple de l'infortunée Pologne. Le Tsar lui-même entretient cette illusion en se présentant au travers de ses agents en Autriche et en Turquie comme un ami des Slaves empreint d'humanité et en attisant les espérances secrètes de panslavisme dans les cœurs opprimés des Slaves. Ce jeu était et reste perfide car le Gouvernement n'a ni la

1848, dont l'article 18 appelait à « l'organisation du travail et des salaires ». Brauner fit disparaître cet article.

Léopold ou Leo Thun (1811-1888), homme d'Etat autrichien qui s'était impliqué dans le renouveau tchèque dans sa jeunesse. Il fut nommé en 1848 gouverneur de la Bohême. Au début de son mandat la révolution éclatée à Prague et il fut emprisonné. Après sa libération il soutint Windischgraetz, qui réprima la révolte. Devenu ministre de l'éducation en 1849, il soutint l'usage de l'allemand dans les écoles supérieures.

³³ A ce moment-là, Bakounine distingue entre le panslavisme comme produit de l'Etat russe et le panslavisme comme produit de la population slave s'unissant librement. Plus tard il n'évoquera le panslavisme que comme une production du régime tsariste pour assurer son hégémonie politique sur les slaves.

volonté, ni les moyens de libérer les Slaves. Par le partage de la Pologne, par l'obligation dans laquelle il se trouve de la maintenir dans un silence de mort, il est ligoté par des chaînes de fer à l'Autriche et à la Prusse. Comment le Royaume russe serait-il en mesure d'aider les Slaves ? Il faudrait qu'il déclare la guerre à l'Autriche et à la Prusse. Et pour pouvoir y arriver, il devrait avant toutes choses libérer la Pologne. Tant que subsistera ce monstrueux empire russe fondé sur la sujétion et ne se maintenant que grâce à la sujétion, il constituera obligatoirement pour les Slaves un ennemi, dans la mesure où il démoralise les Slaves par sa propagande et par ses promesses qui, à la fin, les contraignent à trahir les Allemands. Ce que l'on obtient par le knout ne peut jamais être porteur de liberté. Cet Empire n'est rien d'autre qu'une monstrueuse centralisation germano-tartare, hostile aux Slaves qui par le despotisme de Pierre le Grand nous a imposé sa façon de voir et qui opprime de la façon la plus horrible quelque 60 millions de Slaves. Nous, les Russes, malgré notre apparente indépendance subissons aussi le joug du germanisme, à l'intérieur comme à l'extérieur. A l'intérieur, nous avons les satanés fonctionnaires allemands et l'ordonnancement de la chancellerie allemande qui dévore toute vie. A l'extérieur, nous sommes *nolens volens* les serfs de la Prusse et de l'Autriche, sans la permission desquelles nous ne pouvons bouger. Ainsi, tant que ce système prévaudra, tant que durera ce puissant empire centralisé, non seulement les Slaves ne devront rien attendre de la Russie, mais ils devront en plus la considérer comme leur plus féroce ennemi.

La Russie vient d'entrer dans une nouvelle phase : elle considère que c'est une phase d'auto-admonition, pour nous c'est une phase d'auto-destruction. Elle pense à des réformes libérales, nous, nous attendons une révolution. Le système est, en soi, si perfide, si contraire au sentiment national qu'il n'est capable de produire aucune amélioration et qu'il ne peut qu'être détruit. L'Empereur actuel aurait souhaité faire maintes bonnes choses, mais il ne le peut. L'état de nécessité du système à la tête duquel il se trouve est plus fort que sa détermination. Il abolit le servage et tire sur le peuple. Il voudrait être aimé de la Pologne et se baigne dans le sang polonais. Il est manifeste qu'il aimerait apparaître comme étant l'ennemi de l'Autriche, car le sentiment national général du peuple russe est un sentiment de haine à l'égard de cet ennemi juré des Slaves. Il aimerait montrer qu'il est un véritable ami des Slaves et il ne le peut pas, il ne peut même pas reconnaître le nouveau royaume italien : l'Autriche et la Prusse ne le permettent pas. Ainsi les Slaves ne doivent pas plus attendre de lui que de Nicolas. Ses agents sont autant traîtres à la cause slave que l'étaient les agents de son père. Mais là n'est pas le danger. Depuis les guerres de Crimée, depuis la défaite des Russes, l'état d'esprit des Slaves s'est complètement transformé. Avant on attendait tout, maintenant on n'attend plus rien de la Russie. Alors que les Slaves autrichiens et turcs doutent du Gouvernement russe, ils semblent en même temps avoir oublié que sous ce Gouvernement se trouve une population forte de 60 millions d'âmes slaves qui représentent l'espoir, la puissance et la véritable raison de tout le slavisme. En dehors de cette puissance, il reste quelque 25 millions de Slaves et cette minorité ne veut plus rien savoir de la formidable majorité ! Elle ignore, elle croit être en droit d'ignorer ce qui se passe dans ce monde de 60 millions de personnes et elle ne soupçonne absolument pas qu'il se prépare aujourd'hui une tempête, un vrai ouragan slave qui non seulement va renverser le germanisme au sein de l'Empire mais aussi

le germanisme en dehors de l'Empire ainsi que l'Empire germano-tartare, pour apporter aux Slaves la véritable libération.

Je ne le répéterai jamais assez aux Slaves. Faites attention, la Russie se trouve vraiment à la veille de la révolution la plus radicale et la plus imposante que le monde ait jamais vue. Et qu'est-ce qui marquera la fin de la révolution ? Il reste encore beaucoup d'inconnu, mais nous pouvons déjà prévoir beaucoup de choses avec certitude, parce que c'est déjà écrit dans le caractère inéluctable de toute la situation actuelle et que c'est déjà vivant dans tout cœur russe vivant.

Il y aura avant tout la dissolution complète de l'Empire russe et non pas seulement l'affranchissement de la Pologne, de la Lituanie, de la Russie-Blanche et de la Petite-Russie, mais la suppression totale du centralisme impérialo-bureaucratique au sein-même de la Grande-Russie, qui représente 40 millions de personnes, car toute bureaucratie, tout centralisme inspirent la plus grande aversion à l'âme russe. La Grande-Russie elle-même deviendra une fédération de provinces autonomes, car il ne saurait sans cela y avoir de véritable liberté. De même les provinces (*Oblasti*) deviendront-elles des fédérations de districts, les districts des fédérations de cantons (*Volosti*) et les cantons des fédérations de communes. La commune (*Obchtchina, Gromada, [Zmina]*), non pas la personne comme dans le monde germanique, telle est notre véritable monade politique, être un Etat libre qui se régit soi-même indépendamment et librement et qui se lie au travers de sa délégation élue avec d'autres monades au *Volost'*, au district, au *Oblast'* et finalement à la fédération.

Ainsi, plus de centralisme, plus l'ombre d'un bureaucratisme, plus de tsarisme, mais partout, de haut en bas, une autonomie et une liberté totale. Alors, à l'instar des 40 millions de Grands-Russiens, nous pourrions nous unir aux Polonais, aux Lituanais, aux Petits-Russiens et aux Russes-Blancs, tous devenus libres, plus étroitement que nous ne le pouvons maintenant dans cette maison de correction qu'on appelle Royaume russe. Libérés et unis librement les uns aux autres, nous travaillerons alors à vous libérer de tout joug étranger et alors seulement la liberté slave, la renaissance de tout le monde slave deviendra réalité.

C'est ce que j'appelle le panslavisme et c'est en ce sens que Chafarik, Hanka et Stur³⁴ étaient des panslavistes. Et quiconque n'est pas avec nous panslaviste au sens où nous l'entendons, n'est pas Slave au fond de son cœur.

Le panslavisme, dans son acception négative, signifie, avant tout, la haine des Allemands. Car les Allemands sont les oppresseurs originels, les ennemis jurés des Slaves, de tous les Slaves. Ils ont gagné leurs éperons de chevaliers en asservissant et en anéantissant même les Slaves et, maintenant, le petit bourgeois allemand voudrait aussi faire vis-à-vis de nous fonction de chevalier. Ils ont fondé toute leur existence, toute leur puissance sur les vestiges slaves. Ils ont, par la violence, imposé aux Slaves leur civilisation qui nous fait horreur, comme un poison mortel, comme une peste dévastatrice, en nous démoralisant, en nous divisant et en nous arrachant les uns aux autres, pour ne nous en asservir que plus sûrement. Ils haïssent et méprisent les Slaves. Ils redoutent les Slaves car ils sentent qu'ils sont un peuple condamné à mort dont l'avenir est réglé tandis que nous sommes un peuple vivant et plein d'avenir et que, même, nous sommes leurs héritiers.

D'un point de vue positif, le panslavisme est la foi, oui, la certitude

³⁴ Stuhr.

en un grand avenir slave commun.

Tous réunis, nous formons, nous les Slaves, un monde à nous seuls, un monde qui durant mille années a été opprimé par différents ennemis et qui pourtant n'a pas été anéanti ; un monde au sein duquel se distinguent différentes races dominantes, étrangères les unes aux autres, qui se sont entre-déchirées mais qui ont cependant conservé leur unité sous la forme d'une fraternité instinctive (*Bratrstvo*³⁵, un mot sacré pour les Slaves), de telle sorte que même un Polonais et un Russe, en dépit de toutes les hostilités historiques, sont plus proches l'un de l'autre qu'ils ne le sont l'un ou l'autre d'un Anglais ou même d'un Français. Ils haïssent tous deux les Allemands avec la même énergie viscérale. Un monde, qui malgré toutes les influences et démoralisations étrangères a conservé sa nature propre qui le différencie radicalement de toutes les autres classes européennes : la connaissance fraternelle, la pré-vision du pays sur l'état de l'unité du peuple, sur l'ordre social et l'amour indispensable presque énergique pour la liberté au sein de la communauté patriarcale. Un monde qui bien sûr a de grandes idées à exprimer en Bohême, en Pologne, en Serbie et en Russie, mais qui jusqu'à présent ne s'y est pour ainsi dire pas risqué et qui, pour finir, s'est réservé pour l'avenir qui s'approche maintenant. Le panslavisme, c'est la conviction que l'Etat slave unissant 85 millions d'individus apportera une civilisation, une nouvelle et véritable solution vivante pour que règne la liberté dans le monde. Qui parmi vous peut en douter ?

En dehors d'eux-mêmes, les Slaves ont peu d'amis et peu d'alliés. L'Allemagne est notre ennemi naturel et le royaume autrichien est la concrétisation repoussante de la germanisation. Donc, quiconque est l'ami de l'Autriche est notre ennemi. Et tous les amis des Autrichiens sont nos ennemis. Tout Slave qui ne souhaiterait pas la destruction totale du Royaume autrichien, qui, sous quelque prétexte que ce soit, entretiendrait avec lui des relations pacifistes, n'est pas un Slave.

L'Angleterre aussi éprouve à l'égard des Slaves, en tant que tels, des sentiments totalement hostiles. L'Angleterre est en grande partie de souche allemande et a en commun avec l'Allemagne d'éprouver une répulsion instinctive à l'égard des Slaves, une sorte de mépris de civilisation vis-à-vis des Slaves. Par ailleurs, les intérêts de l'Angleterre sont radicalement opposés à ceux des Slaves, en Autriche, excepté uniquement la question italienne, elle est l'ennemie jurée de la Maison des Habsbourg, en Hongrie elle est l'amie des Magyars et en Turquie l'amie du pouvoir turc et quand il déclinera elle deviendra l'amie des Grecs contre les Slaves.

La France n'est ni l'amie, ni l'ennemie des Slaves, aussi étrange que cela soit à dire, il est vrai que la France a de tous temps été un peuple fondamentalement égoïste, car amoureux de lui-même et ne ressentant, ni ne voyant, ni ne comprenant rien qui ne soit en dehors de lui. La révolution lui a imposé des principes qu'elle a mis à profit pour se grandir. Aujourd'hui, elle poursuit plus que jamais la même politique et n'est déjà plus maintenant régie par aucun principe. Le seul principe inébranlable réside dans le maintien de la puissance impériale et si possible de la dynastie impériale, et s'il avait semblé utile à l'Empereur des Français de soutenir le despotisme en Europe et d'imposer au monde entier le papisme, il se serait présenté simultanément comme le défenseur du despotisme et du papisme en trouvant dans la phraséologie française classique suffisamment de belles phrases pour donner à l'abjection les couleurs de l'or. La

³⁵ Fraternité.

situation à l'intérieur et à l'extérieur des frontières françaises est heureusement telle que, pour pouvoir se maintenir, pour pouvoir ne serait-ce que maintenir à l'intérieur de la France son pouvoir despotique maladroitement camouflé sous des fictions constitutionnelles, il doit servir la révolution en dehors de la France. C'est dans cette optique et pour cette raison qu'il est devenu le libérateur de l'Italie. Mais précisément pour la même raison, il cherche maintenant par toutes les ruses possibles, après avoir tant contribué à la libération de l'Italie, à démoraliser l'Italie, à en entraver la vie intérieure et la force qui ont connu une évolution incroyablement rapide, pour la garder sous sa dépendance. Napoléon est donc un dangereux ami : on a bien besoin de son aide dans certaines circonstances mais il faut toujours la redouter. Sa protection, son amitié propagent dans chaque pays objet de sa préférence un poison subtil, tout d'abord imperceptible mais qui n'en est que plus mortel. Il se comporte envers les Slaves avec autant d'indifférence qu'à l'égard du reste du monde. Il se peut, il est très vraisemblable qu'il lui sera bientôt utile de donner la main aux Slaves quand, par exemple, il entreprendra la conquête des provinces du Rhin et de la Belgique, ce à quoi tôt ou tard il faut s'attendre. Il faudra alors que nous nous unissions avec l'Italie et même avec les Magyars pour porter le coup de grâce à la monarchie autrichienne.

En Europe, l'Italie est la meilleure, voire presque la seule alliée naturelle des Slaves. Autour de Trieste et en Dalmatie aucun différend n'éclatera contre nous, finalement la Trieste italienne pourra devenir une ville libre. L'Italie est une ennemie implacable de l'Autriche. L'Italie, bien qu'étant déjà si ancienne, est plus jeune que tous les autres peuples occidentaux, elle a une fraîcheur de vie, elle porte en elle une richesse à venir que, consciemment, elle apporte aux peuples slaves de l'avenir. L'Italie, je le sais de source sûre³⁶, commence à prêter aux Slaves une attention particulière et même exclusive, et a sérieusement l'intention de s'allier avec nous. L'Italie est notre seule amie en Europe, nous devons lui tendre la main, mais pour pouvoir y parvenir, il faut que nous nous unissions. L'Italie ne peut devenir l'amie seulement des Dalmates, seulement des Croates ou des Serbes, ou seulement des Tchèques et seulement des Polonais. Tout cela lui paraît trop restreint. Elle ne peut devenir l'amie que de tout le slavisme unifié. Peut-être l'Italie a-t-elle pour vocation de jouer entre nous et les Magyars et les Roumains et les Grecs le rôle d'intermédiaire.

Avec les Magyars, les choses sont différentes. Ils veulent un royaume hongrois et, à cet effet, voudraient faire des Slaves, des Roumains en Hongrie, des sujets de la couronne magyare. C'est en cela qu'ils sont nos ennemis, mais simultanément ils apparaissent pour l'heure comme étant les ennemis de l'Etat autrichien, ils en deviennent donc nos amis. Qui sera la plus forte de l'hostilité ou de l'amitié ? Pour le moment, je pense que ce sera l'amitié. Car l'Autriche, malgré l'effroyable défaite qu'elle a essuyée dernièrement³⁷, malgré sa démoralisation intérieure et sa situation

³⁶ De Londres, Bakounine avait écrit le 31 janvier 1862 à Garibaldi pour lui proposer d'unir les Slaves du Sud et les Italiens dans une lutte commune contre l'Autriche et la Turquie mais au moment où il écrit la « Lettre à un Tchèque », le généralissime est occupé par un projet d'expédition sur Rome.

³⁷ En 1859, l'Autriche est défaite lors de la campagne d'Italie de Napoléon III et doit céder au Piémont la Lombardie. L'empire d'Autriche, resté neutre lors de la guerre de Crimée, avait perdu le soutien russe. Cette défaite provoque des troubles auprès de la population allemande de l'Empire.

financière douteuse, est encore aujourd'hui de loin plus puissante que les Magyars ne pourront jamais l'être. Avec les Magyars, une réconciliation, une cohabitation amicale et pacifique des Slaves est possible, elle est même indispensable dans la mesure où on ne peut ni anéantir, ni chasser un peuple intelligent et énergique de 6 millions de personnes. Si les Slaves scellent entre eux une puissante alliance et se montrent efficaces dans un combat loyal contre leurs oppresseurs communs, les Magyars comprendront alors que, même pour eux, il vaut mieux entrer dans une fédération pacifique que de courir à leur perte dans un combat inégal contre les Slaves. En un mot, que ce soit en combattant dans le sang ou sans verser de sang, nous finirons de toutes les façons par conclure avec les Magyars une solide amitié fondée sur l'égalité. En revanche, avec l'Autriche, aucun contrat n'est possible, soit elle germanisera les Slaves, soit elle ira à sa perte³⁸. Son existence repose, il est vrai, sur la négation absolue de toute nationalité et dépend de la démoralisation habituelle de tous les peuples qui lui sont subordonnés. Il n'y a donc pas de demi-mesure : soit il faut enfoncer les Slaves aux conditions déshonorantes et idiotes des Polacks de Silésie, soit ils doivent totalement anéantir la monarchie autrichienne.

Les Slaves doivent tendre la main aux Magyars. Il faut dans un premier temps que nous fassions tout notre possible pour convaincre les Magyars que le royaume hongrois dont ils rêvent est injuste et impossible. Voici la seule réponse rationnelle à la question : la république fédérative hongroise n'est possible qu'avec l'égalité totale entre les Magyars, les Roumains et les Slaves. Cette république pourrait peut-être constituer le fondement d'une fédération beaucoup plus large.

S'il s'avérait cependant que les Magyars ne veuillent absolument pas se laisser convaincre et qu'ils ne puissent être convaincus que si les pays slaves faisaient non pas cause séparée mais cause commune sans pour autant pouvoir renoncer à leur royaume, nous serions alors obligés de nous lier à eux contre l'Autriche, de conclure avec eux un pacte temporaire et, s'ils se soulevaient, de nous soulever avec eux. D'abord et avant tout : *Pereat Austria*³⁹ Lorsque l'Autriche sera réduite à néant, c'est les armes à la main que nous réglerons notre problème avec les Magyars. Et nous scellerons enfin la paix et l'amitié. A nous le droit, à nous la majorité, si nous sommes unis. C'est avec les Magyars révolutionnants et non avec le Royaume hongrois parlant politique et diplomatie que nous voulons conclure un contrat. Il est encore possible qu'il obtienne des concessions de Vienne, qu'il se réconcilie plus ou moins avec Vienne. Alors les Magyars ne pourront être que nos ennemis.

Vous le voyez donc : la situation des Slaves est assez grave. Ils n'ont qu'une seule amie : l'Italie. Et l'Italie ne deviendra notre amie qu'à la condition que nous ayons l'intelligence et la force de nous

Le pouvoir entreprend donc des tentatives de réforme constitutionnelle sous la forme d'une sorte de fédéralisme aristocratique : des diètes locales élues sur une base censitaire étroite et contrôlées par Vienne. Devant l'opposition des Hongrois, l'empereur met en place février 1861 un système plus libéral qui satisfait les Allemands mais mécontente les Hongrois et les Slaves. L'Autriche subira en 1866 une défaite écrasante face à la Prusse, à Sadowa. En 1866, l'Autriche perd également la Vénétie, qui revient aux Italiens.

³⁸ Après la défaite de Sadowa, Marx et Engels déclarèrent que n'étant plus en mesure de maintenir les Slaves sous sa domination, l'Autriche a dès lors perdu sa fonction historique.

³⁹ Que meure l'Autriche.

regrouper tous en une unité puissante pour faire quelque chose. La France est indifférente et n'est même pas tout à fait sûre de notre viabilité. Elle est prête à nous exploiter si nous nous montrons faibles et stupides et prête à nous servir si nous faisons la preuve de notre force et de notre union. Tous les autres peuples sont nos ennemis, l'Allemagne étant notre principale ennemie et notre ennemie jurée. Ne nous laissons pas abuser par le fait qu'elle paraisse encore déchirée et faible. Car cette Allemagne divisée, indolente, bougonnante et bavarde se lèvera comme un seul homme dès qu'elle soupçonnera la possibilité du soulèvement d'un peuple slave quel qu'il soit. Rien ne saurait plus électriser cette nation obsolète que la haine des Slaves, une haine qui transformera encore une fois, que j'espère être la dernière, les vieux philistins en héros.

Il ne faut donc pas plaisanter avec la haine allemande.

Aucun peuple slave, pris isolément, n'est de taille à remporter une victoire décisive sur cet ennemi séculaire. Il faut donc que le slavisme tout entier s'unisse et se soulève. C'est ce que j'appelle le pan-slavisme.

Mais pour nous unir, il faut que nous ayons un but précis. Notre programme est très simple. Nous voulons :

Une fédération slave universelle fondée sur l'égalité des droits et la souveraineté des peuples avec, donc, le maintien ou la restauration de l'autonomie totale de chacun des peuples, quelle que soit sa taille.

Première conclusion : Aucun centralisme étatique partiel. Aucune oppression d'un peuple par un autre ne sera tolérée au sein du monde slave. J'ai déjà dit ce que j'avais à dire sur la Russie. Il faut absolument que l'Empire russe soit dissous et fédéralisé. Mais il faut aussi que la Pologne renonce à s'unir par la force aux Ruthènes de Galicie, de Lituanie, de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche au sein de l'Empire russe actuel. Il faut qu'elle entretienne avec ces pays des relations fédératives. Le droit historique ne prouve rien, nous ne le reconnaissons pas. Car sinon, pour être cohérents, il faudrait que nous reconnaissons le droit de l'Allemagne sur la Bohême et des Magyars sur les Slaves en Hongrie. Nous ne reconnaissons que la volonté libre, actuelle et réelle des peuples qui jouissent du droit absolu de se gouverner eux-mêmes comme ils l'entendent et de se déterminer. C'est pour nous un principe absolu, un principe inébranlable.

Au sein du slavisme libéré, il ne faut pas que puisse se constituer un Etat particulier jouissant encore d'une puissance supérieure et entretenant des relations officieuses avec l'étranger. La liberté, c'est le droit de tous les peuples à être heureux, mais leur force ne doit appartenir qu'à leur entité fédérée.

Deuxième conclusion : L'unité ne doit être que politique.

Du point de vue administratif, juridique et économique, chaque peuple jouit du droit absolu de se gouverner lui-même comme il l'entend et, à quelques rares exceptions près, aucun ni même l'ensemble ne doit s'en mêler. Ainsi, par exemple, nous, les Grands-Russiens, avons conservé le droit slave ancestral de la jouissance collective du sol. Chez nous, la terre, tout comme l'air, tout comme l'eau, de même que les forêts et le gibier dans les forêts n'appartiennent à personne en particulier, mais à tous. C'est notre droit et nous nous y accrochons. Chez vous, en revanche, de même

qu'en Pologne et en Petite-Russie, ce même droit slave s'est modifié sous les influences germaniques. Vous jouissez de la propriété foncière personnelle. Il faut que vous la conserviez tant que vous le voudrez. Chaque pays doit vivre comme il le veut, car l'âme de notre union doit être la liberté, la liberté totale.

Troisième conclusion :

L'unité politique entre tous les peuples slaves doit être réelle et forte. Notre nature slave commune nous le garantit qui, en dépit de toutes les différences qui sont apparues au cours de l'histoire, nous a si fortement liés les uns aux autres. Je citerai encore une fois les mots sacrés de *Brat*⁴⁰ et de *Bratrstvo*⁴¹ qui ont pour nous, Slaves, un sens bien plus profond que pour tous les autres peuples. Ils excluent totalement tout ce qui est hostile, particulier, nuisible au bien-être commun et étranger à l'esprit slave commun.

Il faut donc qu'il y ait des lois et des restrictions négatives communes sans lesquelles toute liberté réelle, mais aussi toute unité réelle seraient impensables. En font partie l'abolition totale de toute forme possible d'esclavage, la suppression de toute espèce de centralisme, de bureaucratie, de corporatisme et de prolétariat qui constituent la source principale de tous les esclavages. Tout Slave doit toujours pouvoir trouver une place pour lui sur le sol slave. La fédération slave, dans sa forme achevée, ne peut être autre que républicaine. Mais je traiterai tous ces points plus en détails dans mon article du *Kolokol*.

Ainsi, pour finir, l'heure de la délivrance slave est proche. Il faudrait que les Slaves s'y préparent. Qui sait d'où la tempête viendra ? De France ? De Russie ? D'Italie ? De l'intérieur de l'Autriche même ? Il faut que nous soyons prêts à l'accueillir et à l'utiliser.

Il faut que nous nous accordions, que nous recouvrions tous les pays slaves d'un réseau de sociétés secrètes. Et il faut que ces sociétés secrètes appellent à elles tout ce qui est vivant, intelligent, énergique, tout ce qui ressent, pense et veut de façon résolument slave. Il faudra alors que nous concentrons toutes ces sociétés secrètes dans un mouvement et une action qui soient en harmonie avec le mouvement opérant en Italie, en Pologne et en Russie.

Tu penses que je puis être utile à cette cause vraiment sacrée ? Je suis prêt à faire tout ce que je peux pour servir une cause à laquelle j'ai consacré toute ma vie.

Il ne dépend que de vous désormais de me manifester la confiance qui me donnera les moyens de passer véritablement à l'action.

Ton ami
M. Bakunin

Post scriptum :

Tu m'as parlé d'une légion tchèque sous les ordres de Garibaldi. L'idée est bonne, elle est tentante et doit être concrétisée, mais il faudrait tout autant – peut-être cela serait-il encore plus important – envoyer des légions au secours de nos frères slaves, qui actuellement

⁴⁰ *Bratr*, et non *brat* : frère.

⁴¹ Fraternité.

combattent en Turquie pour notre cause commune.

Excuse mon allemand effroyable, mais je suis Slave et non Allemand, et le peu d'allemand que je connaissais je l'ai désappris dans différentes forteresses et en Sibérie.

Document 3

La cause du peuple. Romanov, Pugatchev ou Pestel ?

juin-juillet 1862

**LA CAUSE DU PEUPLE.
ROMANOV, PUGATCHEV OU PESTEL' ?**

LA CAUSE DU PEUPLE ^{42*}

Les temps – de jour en jour – deviennent critiques. Le temps de l'action est aussi arrivé pour les Russes. Le bruit oiseux de la littérature enivrée par ses propres mots s'est tu. Sous le joug des circonstances actuelles et des circonstances futures encore plus menaçantes, que tous attendent et prévoient, les gens les moins sérieux, les plus pervertis par le bavardage littéraire, se sont mis à réfléchir. Assez de bavardages, il est dangereux de bavarder, il est criminel de bavarder. Car il s'agit de se sauver soi-même, de sauver sa famille, ses biens, de préserver la Russie de malheurs sanglants, d'une ruine monétaire. Chacun doit à présent songer sérieusement à ses croyances politiques et à sa situation, et cela fait, décider *où et à quoi aller, avec qui et derrière qui aller.*

Ce n'est que maintenant qu'arrive en Russie le moment de la formation réelle des partis et de leur développement. Il y a quelques mois, très nombreux étaient ceux qui ne savaient pas encore eux-mêmes à quel camp ils appartenaient. Il y a eu, il est vrai, de multiples divisions et sous-divisions savantes dans la théorie, mais dans la pratique, celles-ci ne désunissaient pas les gens, parce qu'il n'existait pas de but pratique clairement défini. Tous s'élançaient de plus en plus en avant, vers la liberté, en une foule bavarde et bruyante, les uns par conviction, les autres par instinct, Les troisièmes pour suivre la mode, les derniers enfin par peur, et il semblait que tous fussent d'opinion semblable et frères dans cette foule. Mais voici qu'a brillé la première lueur, faible encore, des incendies dont la révolution *russe* sanglante porte la menace et le brouhaha de la foule oisive s'est tu. La foule s'est calmée. Les incendies étaient parfaitement accidentels, des incendies de ce genre sont un phénomène coutumier, presque périodique en Russie. Mais les passions politiques réveillées et surtout la basse peur que dissimulait souvent notre bruyant héroïsme ont

⁴² Note de Bakounine. – J'ai entendu dire qu'on m'attribue je ne sais quelles proclamations parues récemment en Russie. Je juge utile de déclarer qu'à part un article dans *Kolokol*, je n'ai rien publié ni écrit.

donné aujourd'hui aux incendies de Pétersbourg une autre signification. Le gouvernement a été le premier à donner l'exemple. Il a jugé utile d'accuser la jeunesse d'avant-garde d'être l'incendiaire, utile de propager cette calomnie au sein du peuple, afin de le dresser contre les étudiants. Dans le passé, personne parmi les gens convenables, amis des lettres, n'eût osé joindre sa voix aux clameurs calomniatrices d'un pouvoir épouvanté à en perdre la tête. L'opinion publique qui, même sous Nicolas I^{er}, savait stigmatiser la littérature et les écrivains de la troisième section aux gages ne l'eût pas toléré. Maintenant ils s'en donnent à cœur joie. Profitant de la peur générale d'un public qui n'est pas encore habitué aux bouleversements sociaux, qui ne connaît que le bavardage et non l'action, ils ont fièrement levé leur drapeau. Et afin de ne point effrayer les faibles en faisant preuve d'une franchise superflue, ils y ont inscrit le mot « *Progrès* », en recouvrant artistement la calomnie et la délation avec des phrases libérales bon marché. Et il est hors de doute qu'il acquerront pour un premier temps, mais seulement pour un brève période, une popularité considérable. L'époque de Nicolas I^{er} a formé en Russie de très nombreuses âmes molles, sans passion au cœur, sans pensée vivante dans la tête, mais avec des phrases pompeuses sur la langue. Ces derniers temps, ces gens se sont trouvés mal à leur aise parmi nous. Ils ont senti qu'on en venait à l'action, au sacrifice... Ils sont nombreux et tous se rangeront sous le drapeau doctrinaire, à l'ombre d'un gouvernement indulgent. Le bien, la reculade opérée ouvertement et dans le but de duper sont des prétextes spécieux, et pour les couvrir, il y a cette phrase généreuse : « Nous sommes pour la civilisation contre la barbarie », c'est-à-dire pour les Allemands contre le peuple russe... Eh bien, Dieu vous garde, partez ! Il nous reste à vous souhaiter bon voyage et de gagner sur le nouveau terrain. Seulement prenez garde, ne vous trompez pas dans votre calcul : il est souvent arrivé que les bâtiments sous lesquels les gens s'étaient abrités de l'orage aient été les premiers frappés par la foudre.

Débarrassés des vieux amis, douteux et faibles des nerfs, nous sommes devenus plus forts. Nous avons besoin à présent de gens qui soient dévoués jusqu'au bout à la *cause du peuple*, et sur lesquels, pour cette raison, on puisse compter, car maintenant notre parti est devenu une fois pour toutes le parti de la cause. Et notre cause est de servir la révolution.

Nombreux sont encore ceux qui se demandent si la révolution aura lieu ou n'aura pas lieu en Russie, sans remarquer qu'elle existe déjà en Russie *maintenant*. Elle a commencé de manière logique, a largement pénétré dans tout le corps de l'Etat qui se meurt de décrépitude et toutes les couches de la vie sociale qui se rénove ; elle règne chez tous, partout et dans tout, elle agit par le bras du gouvernement avec encore plus de succès que par les efforts de ses partisans, elle ne se calmera ni ne s'arrêtera tant que le monde russe n'aura pas été transformé, tant que le nouveau monde slave n'aura pas été édifié et créé.

La dynastie cause manifestement sa propre perte. Elle cherche le salut en interrompant et non en encourageant la vie populaire qui s'est éveillée et qui, si elle était comprise, pourrait élever la maison du tsar à une hauteur de puissance et de gloire qu'elle n'avait pas connue jusqu'à présent. Mais là où est la hauteur est aussi le gouffre et cette même vie sociale incomprise, outragée, furieuse, à la suite des tentatives ridicules que font les pygmées pour refréner son cours d'une inexorable logique, peut précipiter cette maison avec tous ses conseillers allemands et ses doctrinaires maison, avec tous ses gredins

bureaucratiques et policiers, dans un gouffre sans fond... C'est dommage !

Rarement un rôle aussi grandiose, aussi bénéfique n'a échu en partage à la maison du tsar. Alexandre II aurait pu si facilement devenir l'idole du peuple, le premier tsar russe du *zemstvo*, capable d'assurer la prospérité de son peuple non pas par la peur ni par l'ignoble violence, mais par l'amour, par la liberté. En s'appuyant sur ce peuple, il aurait pu devenir le sauveur et le chef de tout le monde slave. Il n'avait pas besoin pour cela ni du génie ni même de cette science machiavélique que d'autres mettent en oeuvre avec art et avec une force redoublée. Il avait seulement besoin d'avoir un cœur russe large et ferme dans la générosité et dans la vérité. Toute la réalité vivante russe ainsi que slave, prête à lui servir de piédestal à sa grandeur historique le lui demandait les mains jointes. Le règne même de son père, funeste sous tous les rapports, pour la Russie et pour les Slaves, devait lui servir de leçon et dans le même temps de mauvaise recommandation aux yeux des peuples. Nicolas I^{er} avait étouffé la Pologne ; Alexandre II devait libérer la Pologne avec tous ceux qui voulaient être la Pologne. Il devait le faire au nom de la justice et aussi pour libérer la Russie d'un poids inutile et d'un déshonneur encore moins utile, et pour s'ouvrir, en se libérant une fois pour toutes des Allemands, une large porte dans le monde slave. Nicolas I^{er} a poussé au tréfonds de la folie le système de Pierre le Grand, le système qui dénie et étouffe le peuple au nom de l'Etat allemand ; il a tendu les forces artificielles de cet Etat à un point tel qu'il s'est brisé et craqué en se tuant lui-même. Alexandre II aurait dû sentir que l'édifice informe qui a valu des millions de victimes, des flots de sang russe et étranger, ne pouvait pas tenir plus longtemps et qu'aucune force ne suffirait à empêcher son effondrement définitif. Sur les ruines de l'Etat de Pierre le Grand ne peut exister que la Russie du *Zemstvo*, le peuple vivant. Il fallait déblayer la place pour le peuple.

Il semblait au début qu'Alexandre II eût compris sa mission, du moins à l'égard de la Russie, parce que, en Pologne, il avait gâché du premier coup toute sa situation en trois mots. Et que de crimes, que de malheurs, que de déshonneur pour nous et que de victimes sanglantes pour les Polonais sont issus de ces trois mots : « Point de rêveries ! » Maintenant chacun peut décider qui s'est livré à des rêveries folles et criminelles : les Polonais ou Aleksandr Nikolaevitch.

Ses débuts en Russie ont été grandioses. Il a décrété la liberté du peuple, la liberté et une vie nouvelle après des millénaires d'esclavage. Il semblait qu'il voulût la *Russie du zemstvo*, parce que dans l'Etat de Pierre le Grand un peuple libre était impensable. Le 19 février 1861, en dépit de toutes les maladresses, de tous les défauts, de toutes les contradictions monstrueuses et des non moins monstrueuses étroitesse du décret portant affranchissement des paysans, Alexandre II était le tsar le plus grand, le plus aimé, le plus puissant qui eût jamais régné en Russie. Mais il le comprenait si peu, connaissait et sentait si peu l'âme du peuple, il était à ce point allemand que ce même jour, le jour le plus solennel d'entre les jours solennels de l'histoire russe, il s'est caché dans son palais et s'est entouré de gardes dans la crainte d'une révolte populaire. Apparemment, il n'avait pas la conscience tranquille, il machinait quelque mauvaise action, apparemment il ne voulait pas donner la vraie liberté au peuple qui croyait en lui et qui y croit encore à la folie.

Et il n'avait vraiment pas la conscience tranquille. Alexandre II ne pensait même pas à la liberté du peuple. Elle aurait été contraire à tous ses instincts. Jamais l'Allemand ne comprendra ni n'aimera la Russie

du *zemstvo* ; et au moment même où le peuple russe attendait une nouvelle vie de lui, il ne pensait avec ses conseillers qu'à la façon de renforcer, de rétablir, et si possible d'élargir la cause biséculaire de l'immobilisme russe, l'édifice carcéral de l'Etat de Pierre le Grand qui détestait le peuple. Avec son projet funeste, impossible, il se perd lui-même et perd sa maison, et il est prêt à plonger la Russie dans une révolution sanglante. Le génie de Pierre le Grand n'aurait pas suffi maintenant à cette tâche, et cette tâche, Nicolas I^{er} l'a entreprise.

C'est par l'absence de sens russe et d'un cœur aimant le peuple, par sa folle ambition de maintenir à tout prix l'Etat de Pierre le Grand que s'expliquent entièrement toutes les contradictions du décret portant affranchissement et l'ineptie tout aussi dévastatrice que dangereuse de l'état de transition, et la fusillade inhumaine et stupide de paysans innocents dans différents gouvernements, et la déclaration du tsar au peuple affirmant que celui-ci n'aurait pas d'autre liberté, et les histoires estudiantines, et l'incarcération en forteresse des nobles de Tver', et le souhait opiniâtre qu'a le gouvernement de conserver la classe noble, contre la volonté de la noblesse même, et le terrorisme actuel et enfin le dernier mot : Liprandi ! Liprandi, tué par le mépris général, a ressuscité. Il est appelé au secours, il sauvera la Russie !... Les dés sont jetés. Il semble qu'il n'existe pas, pour Alexandre II, de retour à une autre route. Ce ne sont pas nous, c'est lui le principal révolutionnaire de Russie, que le sang qui coulera lui retombe sur la tête !

Et lui, seulement lui, a pu accomplir en Russie la très grande et très bénéfique révolution, *sans verser une goutte de sang*. Il le peut encore maintenant ; si nous désespérons d'une issue pacifique, ce n'est pas parce qu'il est trop tard, mais parce que nous avons désespéré en fin de compte de la capacité d'Aleksandr Nikolaevitch de comprendre quel est l'unique chemin sur lequel il peut se sauver lui-même et sauver la Russie. Il est impossible d'arrêter le peuple qui s'est réveillé après un sommeil millénaire. Mais si le tsar prenait fermement et audacieusement la tête du mouvement même, il n'y aurait alors pas de mesure à sa puissance pour le bien et pour la gloire de la Russie. Sur ce chemin, il n'y a aucun danger, le succès est certain.

Le peuple a besoin de la terre, donnez-lui toute la terre. Et afin de ne pas ruiner les propriétaires par un rachat *fictif*, qu'elle ne soit pas rachetée par les paysans, mais par tout l'Etat. Le peuple a besoin de la liberté, la liberté totale de mouvements, d'occupations... Donnez-lui donc cette liberté, délivrez-le de la tutelle gouvernementale qui l'a toujours opprimé et ruiné, délivrez-le des fonctionnaires qu'il déteste, au même titre que les nobles. Donnez-lui l'auto-administration totale, celle de la commune, du district, de la région et de l'Etat. Le peuple déteste les ordres qu'ont créés vos ancêtres pour opprimer le peuple ; abolissez donc ces ordres qui sont maintenant eux-mêmes prêts à abdiquer tous leurs avantages, en partie parce que ceux-ci sont devenus insignifiants, en partie en raison d'une belle impulsion, et en partie par peur. Que soit en Russie un seul peuple indivisible. Et ne craignez rien, il sera en état de s'administrer lui-même. Le peuple connaît les siens, et chez ces gens, croyez-le, il y a plus de sens pratique que dans l'oisiveté pécheresse croissante de la noblesse. Ne craignez pas non plus que l'auto-administration régionale coupe le lien des provinces entre elles, que s'effondre l'unité de la terre russe. Car l'autonomie des provinces ne sera qu'administrative, intérieure et législative, juridique, et non politique. Et dans aucun pays, à l'exception peut-être de la France, n'existe dans le peuple un tel sens de l'unité, du régime, de l'intégrité gouvernementale et de la grandeur

du peuple que celui qui existe en Russie. Ce n'est qu'en France qu'on se rallie à cette passion bureaucratique ; en Russie, elle n'existe pas. Le fonctionnaire est odieux au peuple, et la centralisation bureaucratique ne fait, par sa violence, que l'éloigner de l'unité ; et alors l'intégrité réelle, libre ne règnera sur la terre russe que quand l'administration des fonctionnaires sera remplacée par l'auto-administration du peuple. L'unité de la terre russe qui n'a trouvé jusqu'à présent son expression que dans le tsar, exige maintenant une autre représentation : l'*Assemblée populaire du zemstvo*.

On dit qu'on craint plus que tout à Pétersbourg la Douma du *zemstvo* ; on redoute qu'avec elle la révolution ne débute en Russie. Mais se peut-il qu'on ne comprenne pas là-bas que la révolution a débuté depuis longtemps ? Qu'ils regardent autour d'eux, en eux-mêmes, qu'ils comparent leur disposition d'esprit à celle qu'avait sentie le gouvernement sous l'empereur Nicolas I^{er}, et qu'ils disent : n'est-ce pas là une révolution radicale et totale ? Vous êtes aveugles, il est vrai. Mais se peut-il que votre cécité ait atteint un degré tel que vous vous demandiez : peut-on revenir en arrière ou s'en tirer au moyen de plaisanteries ? Et la question n'est pas de savoir si la révolution aura ou n'aura pas lieu, mais celle-ci : *son issue sera-t-elle pacifique ou sanglante* ? Elle sera pacifique et heureuse si le tsar qui aura pris la tête du mouvement populaire, aborde, en même temps que l'assemblée du *zemstvo*, largement et résolument, la transformation radicale de la Russie dans l'esprit de la liberté et du *zemstvo*. Mais si le tsar aveuglé songe à marcher à reculons, ou à s'arrêter à des demi-mesures, ou se met à chercher le salut chez Liprandi, l'issue sera horrible. Alors la révolution prendra le caractère d'une boucherie impitoyable, pas à la suite des proclamations et des complots d'une jeunesse enthousiaste, mais à la suite de l'insurrection du tout le peuple. Une terrible responsabilité incombe maintenant à Aleksandr Nikolaevitch. Il peut encore sauver la Russie d'une ruine définitive, du sang. Le fera-t-il ? Le voudra-t-il ?

Sans l'Assemblée du *zemstvo*, il ne fera rien. Seule l'Assemblée du *zemstvo* est capable de pacifier la Russie, de rétablir le crédit public et privé, d'organiser et d'assurer le rachat de la terre et de rendre à la société bouleversée le calme et la foi. Et l'autocratie ! direz-vous. Mais existe-t-elle vraiment ? C'est le caprice hier de Panin⁴³, aujourd'hui de Golovnin⁴⁴ demain de Liprandi⁴⁵. C'est le droit incontrôlé au mal, le droit d'être une arme passive, qui n'a rien d'honorable, entre les mains des laquais de la cour, des ministères et des chancelleries, le droit d'être étranger à la Russie, de ne pas la connaître, de la conduire aux troubles, le droit de la plonger dans une révolution sanglante.

⁴³ Peut-être le comte N.I. Panin, le précepteur du grand-duc Paul (le futur Paul I^{er}) qui, en 1762, avait présenté un projet visant de nouveau à limiter le pouvoir impérial au profit notamment du Sénat et d'un « Conseil impérial ».

⁴⁴ A.V. Golovnin fut un des réformateurs russes des années 1860, homme de confiance du Grand-Duc Konstantin Nikolaevich et ministre de l'Instruction publique de 1861 à 1866. Alors que le début du règne d'Alexandre II laissait présager l'introduction de nombreux changements, la politique intérieure prit ensuite un tour plus conservateur. Golovnin tenta d'obtenir du tsar qu'il permette à l'opinion publique de s'exprimer à propos des décisions gouvernementales et une plus large participation des citoyens à l'administration locale.

⁴⁵ Peut-être le général Pavel Petrovich Liprandi (1796—1864), qui prit part à la guerre de Crimée.

Et si l'Assemblée du *zemstvo* était hostile au tsar ? Oui, cela est-il possible ! Car ce sera le peuple qui a encore jusqu'à présent une foi illimitée dans le tsar, qui attend tout de lui, qui y enverra ses élus. D'où peut provenir la haine ? Il est hors de doute que si le tsar convoquait *maintenant* l'Assemblée du *zemstvo*, il se verrait *pour la première fois* entouré de gens réellement dévoués. Que les désordres se prolongent quelques années de plus et la disposition d'esprit du peuple risquera de changer. A notre époque, la vie va vite. Et maintenant le peuple est pour le tsar et contre la noblesse, contre les fonctionnaires, et contre tout ce qui porte l'habit allemand. Pour lui, tous les ennemis se trouvent dans ce camp de la Russie officielle, tous, sauf le tsar. Qui donc se mettra à lui parler contre le tsar ? Et si quelqu'un le faisait, le peuple le croirait-il ? N'est-ce pas le tsar qui a affranchi les paysans contre la volonté de la noblesse, contre le désir conjugué des fonctionnaires ?

Seul le tsar en personne peut décevoir le peuple, ébranler sa foi dans le tsar. Voilà où est le danger et, peut-être, la cause principale de la peur panique qu'on sent à Pétersbourg aux seuls mots d'« Assemblée du *zemstvo* ». Et en réalité, après deux siècles d'aliénation, le peuple russe se sera trouvé pour la première fois, par l'entremise de ses représentants, face à face avec son tsar. Minutes décisive, minute au plus au haut degré critique ! Se plairont-ils l'un à l'autre ? De cette rencontre dépendra tout l'avenir des tsars et de la Russie.

Pendant deux siècles, le peuple russe a gémi sous le joug de l'Etat de Moscou et de Petersbourg, il a enduré des tourments, des épreuves que l'étranger ne peut imaginer. La première cause de toutes les calamités a été les tsars. Oublieux du serment du fondateur de la dynastie, l'élu du peuple Michail Romanov, ils ont créé cette monstrueuse centralisation autocratique et l'ont baptisée dans le sang du peuple. Ils ont formé des castes hostiles au peuple, celles du clergé, des fonctionnaires et de la noblesse, qui leur ont servies d'arme pour leur funeste despotisme et leur ont livré le peuple en servitude religieuse aux uns et physique aux autres. C'est uniquement par leur force, par leur volonté, par leur protection directe que se sont perpétués l'arbitraire furieux du noble à demi-sauvage et la barbarie oppressive du fonctionnaire. Les tsars, jusqu'au tout dernier instant, considéraient le peuple russe avec le mépris que ressent le potier pour sa glaise, matière première inanimée, forcée de prendre n'importe quelle forme selon son bon plaisir. A la fin du règne de Nicolas I^{er}, un général d'origine allemande a dit au chef de régiment d'une unité modèle qui accueillait un groupe de malheureuses recrues arrivées des campagnes : « Tuez-moi même la moitié d'entre eux, mais il faut que l'autre moitié soit dressée à la baguette. » Et ce que l'Allemand a osé exprimer à voix haute, d'autres le faisaient en secret. La vie d'un homme simple, d'un paysan, d'un petit-bourgeois ne valait rien. Le système tsariste a massacré de cette manière, durant quelque deux cents ans, bien plus d'un million de victimes humaines, comme cela, sans nul besoin, simplement en raison d'on ne sait quel mépris bestial du droit de l'homme et de la vie de l'homme. Alors que la noblesse sauvage, ruinée à mort, jetait l'argent du peuple par la fenêtre, nos tsars non moins débauchés, non moins sauvages et sans nul doute plus coupables jetaient les gens par la fenêtre.

Mais fait remarquable ! Le peuple russe, quoique principale victime du tsarisme, ne perdait pas la foi dans le tsar. Il attribue ses malheurs à n'importe qui et à n'importe quoi, aux propriétaires fonciers, aux fonctionnaires et aux popes, mais seulement pas du tout

au tsar. Il existe, à la vérité, des sectes dissidentes qui ont cesse de prier pour lui ; il en existe d'autres qui détestent en secret le pouvoir du tsar. Mais ce refus, quoiqu'il se soit formé au sein du peuple, est loin d'exprimer l'opinion de la majorité du peuple qui a encore fermement maintenu sa foi pour le tsar. Il n'y a pas lieu ici d'approfondir les causes de ce *fait* fort significatif, indéniable, et pour nous particulièrement important, parce que, qu'il nous satisfasse ou non, il conditionne aussi inmanquablement notre position et notre activité. J'ai tâché de l'expliquer ailleurs en disant que le peuple révère dans le tsar la *représentation symbolique, les grandeurs et les gloires de la terre russe*. Et je crois que je ne me suis pas trompé. Mais cela est insuffisant ; quand d'autres peuples, plus chrétiens, se trouvent dans une situation effroyable et que le soulèvement semble impossible pour quelques causes que ce soit, ils cherchent à se consoler en croyant à la récompense d'outre-tombe, à celles qu'ils auront dans le royaume des cieux, dans l'autre monde. Le peuple russe est principalement un peuple réaliste. Il lui faut une récompense terrestre, et leur dieu est terrestre, c'est le tsar, personnage d'ailleurs assez idéal, quoique incarné charnellement et sous une forme humaine, qui renferme en lui-même l'ironie la plus féroce vis-à-vis des tsars réels. Le tsar est l'idéal du peuple russe, c'est une sorte de Christ russe, le père et le nourricier du peuple, tout pénétré d'amour pour lui et du souci de son bien. Il aurait donné depuis longtemps au peuple ce dont il a besoin, et la liberté et la terre. Mais il est pauvre, captif, les boyards scélérats et les méchants fonctionnaires le ligotent. Mais viendra le temps où il se secouera et, ayant appelé son peuple au secours, il massacrera les nobles, les popes et les chefs, et alors adviendra en Russie le temps de la *liberté d'or* ! Tel est, semble-t-il, le sens de la foi populaire dans le tsar. Voilà ce que le peuple attend de lui en février ou en mars 1863. Car ce peuple qui a passé plus de deux cents ans dans d'indicibles tourments attend la parole du tsar et la résurrection ; et maintenant que tous ses espoirs, toutes ses attentes ont pris vie après la promesse préliminaire du tsar, consentira-t-il à attendre encore plus longtemps ? Je ne le crois pas.

En 1863 une terrible malheur frappera la Russie si le tsar ne se décide pas à convoquer la Douma populaire du *zemstvo*... Et alors le peuple enverra ses élus au tsar de la délivrance. La confiance et le dévouement des élus du peuple qui iront trouver le tsar n'aura pas de limites ; et ce dernier, en s'appuyant sur eux, en les rencontrant avec une foi et un amour égaux, décidé à donner de son plein gré au peuple ce qu'il ne peut déjà plus lui soustraire maintenant, pourrait placer son trône à une hauteur et avec une solidité qu'il n'avait jamais connues jusqu'alors. Mais si, à la place du tsar de la délivrance, du tsar du *zemstvo*, les délégués du peuple rencontrent l'empereur pétersbourgeois en uniforme prussien, l'Allemand au petit cœur entouré de gros bonnets, allemands eux aussi ? Si, à la place de la liberté attendue, le tsar ne donne rien, ou presque rien au peuple, et veut s'en débarrasser au moyen de paroles et de demi-mesures ? Alors, malheur au tsarisme, du moins aux empereurs pétersbourgeois, allemands, aux Holstein-Gottorp ! Car l'attachement du peuple pour le tsar n'a rien de courtisan, de servile, il est religieux. Et la religion du peuple n'est pas céleste, mais terrestre, assoiffée, elle exige d'être satisfaite sur terre. Dans le sentiment commun du peuple, l'heure promise de l'accomplissement a, semble-t-il, sonné et le peuple ne la laissera pas passer sans rien. Alors, ce sera de nouveau la révolution sanglante.

Mais si, à ce moment fatidique, où se décidera pour toute la Russie la question de la vie et de la mort, de la paix et du sang, le tsar terrestre se présentait devant l'assemblée populaire, un tsar bon, un tsar juste, aimant la Russie plus que lui-même, accordant une large confiance à l'amour du peuple, prêt à organiser le peuple selon sa volonté, que ne pourrait-il pas faire avec ce peuple ! Qui oserait s'insurger contre lui ? La paix et la foi seraient rétablies comme par miracle, on trouverait de l'argent et tout s'arrangerait simplement, naturellement, sans danger pour personne et librement pour tous... L'Assemblée du *zemstvo*, guidée par ce tsar, créerait une Russie nouvelle sur des bases libres, larges, sans bouleversements, sans victimes, même sans recrudescence du combat et sans bruit ; parce que la liberté et les besoins du peuple sont clairs, parce qu'il s'est fabriqué une intelligence solide et saine, embryon d'une future organisation, et parce que les mauvaises intentions et aucune force adverse ne seraient en état de combattre la puissance conjuguée du tsar et du peuple.

Y a-t-il un espoir que cette alliance se réalise ? Nous disons carrément que non. Bien que le peuple soit sans nul doute dévoué au tsar, le tsar le craint visiblement. Il le craint parce qu'il ne l'aime pas, parce qu'il ne veut pas renoncer devant lui à son importance à l'allemande, à son mesquin bon plaisir impérial, et parce qu'il sent probablement qu'on ne peut pas plaisanter avec ce peuple. Peut-être se décidera-t-il à faire encore confiance au peuple, dans l'espoir que celui-ci lui manifeste son attachement aveugle, s'il ne craignait plus que tout l'influence de la jeunesse d'avant-garde, de la jeunesse révolutionnaire. Cette peur est encore à l'heure actuelle parfaitement vaine ! Si amer soit-il de le reconnaître, je crois que, pour assurer le succès futur de la cause révolutionnaire même, nous devons proclamer à haute voix notre conviction que l'influence de notre parti sur le peuple a été, jusqu'à ce jour, proche de zéro. La propagande révolutionnaire n'a pas encore trouvé accès à lui et n'a pas encore su ébranler sa foi insensée et malheureuse dans le tsar. Jamais encore ne s'est fait si fortement sentir la coupure existant entre le peuple et nous, et aucun de nous n'a encore franchi le gouffre qui nous sépare de lui. Nous sommes prêts à partager sa vie, sa pensée, mais il ne nous connaît pas, et marcherait sans doute contre nous, pour le tsar, parce qu'il ne le connaît pas non plus... Donc, si vous voulez rencontrer le peuple libre de nos influences, conviez-le tout de suite. Car si vous laissez le temps passer, notre jeunesse d'avant-garde, notre espoir et notre force, finira sans doute par se frayer le chemin vers le peuple et par lui tendre la main par-dessus le gouffre fatidique. Ce sera votre faute.

Et pourquoi la jeunesse n'est-elle pas pour vous, pourquoi toute la jeunesse est-elle contre vous ? Car pour vous, c'est un grand malheur ; un malheur parce que la jeunesse en elle-même constitue le droit et la force, surtout quand, sans se replier sur elle-même, elle court impétueusement, passionnément, au peuple, au service du peuple. Cette jeunesse ignore les obstacles insurmontables. Le peuple, lui-même jeune et lui-même passionné, la reconnaîtra tôt ou tard. Pourquoi est-elle contre vous ? Récemment, le dirigeant du parti démocrate des Etats Unis, le colonel Douglas, a dit à un de ses amis durant les dernières élections présidentielles : « Notre cause est perdue, la jeunesse est contre nous ! ». Profondes paroles ! La jeunesse, comme le peuple, vit davantage par l'instinct, et l'instinct la tire toujours du côté de la vie, du côté de la vérité... C'est avec elle qu'est la victoire. Elle peut se tromper dans ses idées, ou plus

justement, dans l'expression de ses idées, mais dans ses sentiments, elle se trompe rarement. Et les sentiments de notre jeunesse, avec toute son énergie, l'écartent de vous. Vous, messieurs les doctrinaires en tout genre, vous la détestez, comme les maîtres d'école qui sentent qu'elle a raison de se moquer d'eux ne l'aiment pas dans l'ensemble. Elle vous fuit, parce que vous dégagez une odeur de pédantisme pharisien, de mensonge et de mort ; alors qu'elle a besoin avant tout de la vie, de la liberté et de la vérité. Mais pourquoi s'est-elle détachée du tsar, pourquoi s'est-elle déclarée contre celui qui a le premier décrété la liberté pour le peuple ?

Nul n'osera l'accuser d'égoïsme. Elle a applaudi l'affranchissement des paysans et elle est prête maintenant à tout donner, à commencer par elle-même, pour que le peuple russe soit libre. Ne s'est-elle pas passionnée pour les idéaux révolutionnaires abstraits et la parole ronflante de « république » ? En partie, oui, sans doute. Mais ce n'est qu'une raison extrêmement superficielle et de second ordre. La majorité de notre jeunesse d'avant-garde, comprend bien, semble-t-il, que les abstractions occidentales, qu'elles soient conservatrices, libérales et bourgeoises, voire même démocratiques, sont inapplicables à notre mouvement ; que ce dernier est, sans nul doute, démocratique et au plus haut degré social, mais qu'il se développe en même temps dans des conditions totalement différentes de celles dans lesquelles se sont produits les mouvements similaires d'Occident. Et la condition première est qu'il n'est principalement pas le mouvement de la partie instruite et privilégiée de Russie. C'était le cas du temps des Décembristes. Maintenant c'est le peuple qui y tient le rôle principal. Il est le but principal et la force unique, la force véritable de tout le mouvement. La jeunesse comprend qu'il devient impossible de vivre en dehors du peuple, et que ceux qui veulent vivre doivent le faire pour lui. Lui seul contient la vie et l'avenir, en dehors de lui le monde est mort. Mais ce peuple n'entre pas en scène comme la feuille de papier vierge sur laquelle chacun peut selon son gré noter ses idées favorites. Non, cette feuille est déjà à moitié remplie et bien qu'il y reste encore beaucoup, beaucoup de blanc, c'est le peuple même qui achèvera de le remplir. Il ne peut confier à personne cette tâche parce que personne dans le monde russe instruit n'a encore vécu sa vie. Le peuple russe n'avance pas selon des principes abstraits, il ne lit ni les livres étrangers ni les livres russes, il est étrangers aux idéaux occidentaux, et toutes les tentatives que fera le doctrinarisme conservateur, libéral et même révolutionnaire pour le soumettre à son orientation seront vaines. Oui, pour personne ni pour rien il ne s'écartera de *sa propre* vie. Et il a vécu longtemps parce qu'il a beaucoup souffert. Malgré la terrible pression du système impérial, même durant les deux siècles de cette négation allemande, il a eu sa propre histoire intérieure et vivante. Il a élaboré ses idéaux et il constitue à l'heure actuelle un monde puissant, original, fermement achevé et cohérent, un monde qui respire la fraîcheur printanière, et dans lequel on sent un impétueux mouvement en avant. Son heure est, semble-t-il, venue ; il demande à sortir au dehors, à la lumière, il veut dire son mot et commencer sa tâche visible. Nous croyons en son avenir, dans l'espoir que libre des préjugés religieux, politiques, juridiques et sociaux enracinés et convertis en lois en Occident, il introduira de nouveaux principes dans l'histoire et créera une autre civilisation : une nouvelle foi, un nouveau droit et une nouvelle vie.

Devant ce visage du peuple, un visage grand, sérieux et même redoutable, il ne faut pas commettre de sottises. La jeunesse abandonnera le rôle ridicule et odieux de maîtres d'école mal venus

des cadavres du journalisme privilégié moscovite et pétersbourgeois. Une autre prouesse l'attend qui n'est pas pédagogique mais purificatrice, la *prouesse qui consiste à se rapprocher du peuple et de se réconcilier avec lui*. Car la jeunesse, presque tout entière, par son origine, par son instruction, par ses habitudes de vie et de pensée, enfin par toutes ses relations sociales, se situe en dehors du peuple, puisqu'elle appartient à ce monde privilégié officiel que le peuple déteste non sans raison, car il voit en lui la source principale de tous ses maux. Ses aspirations sont pures et nobles ; elle déteste elle-même le caractère exceptionnel de sa condition et elle est prête à tout sacrifier au peuple, pourvu seulement qu'il accepte de frayer avec elle. Mais le peuple ne la connaît pas et, quand il la juge à son habit, à son langage, et surtout à sa vie, si différente de la sienne, il la prend pour une ennemie. Comment donc enseigner ? Est-il possible d'enseigner si l'élève ne fait pas preuve de bonne volonté ? Enfin, qu'allons-nous enseigner ? Car si nous laissons de côté les sciences naturelles et mathématiques, le dernier mot de toute notre sagesse consistera à dénier les vérités dites premières de l'enseignement occidental, à dénier entièrement l'Occident. Mais notre peuple ne s'est jamais passionné pour l'Occident ; aussi se moque-t-il totalement du reniement. Et le principal est que, avec toute notre science, nous sommes infiniment plus pauvres que le peuple. Notre peuple est sans doute grossier, illettré, je ne dis pas non développé, parce qu'il a bénéficié d'un développement historique plus solide et plus essentiel que le nôtre ; il ne lit encore aucun livre, excepté ses rares livres. Mais en revanche, la vie est en lui, la force est en lui, l'avenir est en lui ; il existe.... Et nous, à proprement parler, nous n'existons pas ; notre vie est creuse et dépourvue de but. Nous n'avons aucune cause, aucun champ d'action. Et si l'avenir existe pour nous, il n'est que dans le peuple. Et si le peuple peut se passer de nous, nous ne pouvons pas nous passer de lui.

Sans nul doute, quand nous aurons fusionné avec le peuple, quand nous aurons été acceptés par le peuple, nous pouvons lui être très utile. Oui, nous lui apporterons l'amère expérience de la vie occidentale ratée que nous avons connue avec lui, la faculté de généraliser les faits et de les déterminer avec précision, la clarté de la conscience. Connaissant l'histoire et instruits par l'expérience d'autrui, nous pouvons le préserver de la duperie et l'aider à exprimer sa volonté. C'est tout. Nous lui apporterons les formes de la vie, il nous donnera la vie. Qui donnera plus ? Le peuple, bien sûr, et pas nous.

La question de notre rapprochement avec le peuple est une question de vie et de mort non pas pour le peuple, mais pour nous, pour toute notre activité. Ce rapprochement est nécessaire, mais il est difficile, parce qu'il exige de notre part de renaître totalement, pas seulement extérieurement, mais aussi intérieurement. La barbe, l'habit russe, les mains rudes, le langage grossier ne font pas encore l'homme russe. Il faut que notre esprit apprenne à connaître celui du peuple et que nos cœurs sachent battre à l'unisson avec son grand cœur qui nous est encore obscur. Nous ne devons pas voir en lui un moyen, mais un but ; nous ne devons pas le traiter comme le matériau brut de la révolution faite selon nos idées, comme la « chair de la libération », mais au contraire nous devons nous traiter *s'il y consent*, comme les serviteurs de sa cause. Bref, nous devons l'aimer plus que nous-mêmes afin qu'il nous aime, qu'il nous confie sa cause.

Aimer passionnément, se donner de toute son âme, vaincre des difficultés et des obstacles immenses, gagner par la force de l'amour et du sacrifice le cœur endurci du peuple est la cause de la jeunesse.

Voilà où sa mission ! Elle doit apprendre auprès du peuple et ne pas lui faire la leçon. Ne pas s'élever elle-même, mais l'élever lui, et se donner entièrement à sa cause. Et alors, le peuple la reconnaîtra.

La proclamation de la « Molodaja Rossija »⁴⁶ prouve qu'il existe encore parmi certains jeunes de terribles illusions sur leur propre compte, une incompréhension totale de notre position critique. Ils crient et décident, comme s'ils avaient le peuple tout entier derrière eux. Or le peuple est encore de l'autre côté du gouffre et non seulement il ne veut pas vous écouter, mais il est même prêt à taper sur vous au premier signe du tsar. Et quoi alors, le martyr ? Oui, le martyr est bon quand les martyrs font quelque chose. J'accuse de deux grands crimes les rédacteurs de la « Molodaja Rossija ». Premièrement, de mépris insensé et véritablement doctrinaire du peuple ; deuxièmement, d'attitude désinvolte, dénuée de tact, insouciant vis-à-vis de la grande cause de la libération, pour le succès de laquelle ils sont cependant prêts à sacrifier leur vie. Ils sont apparemment si peu habitués encore à la véritable action qu'il leur semble qu'ils tournent dans le monde des abstractions. Dans la théorie, tout s'arrange. Dans la pratique, spécialement à une époque comme la nôtre, ce qui n'est pas utile est néfaste. La parution de la « Molodaja Rossija » a causé un tort certain à la cause commune et les fautifs du mal étaient ceux qui voulaient la servir. Sans *discipline*, sans organisation, sans modestie face à la grandeur du but, nous ne ferons qu'amuser nos ennemis et nous ne remporterons jamais la victoire.

Mais la proclamation des rédacteurs de la « Molodaja Rossija » ne peut être prise pour l'expression sérieuse des idées de la jeunesse d'avant-garde. Quelques jeunes gens audacieux se sont réunis et ont publié leur proclamation... Cela a suffi pour faire mourir de peur nos pauvres dirigeants. Il est vrai que les jeunes gens parlent d'« assemblée générale » et de « comités provinciaux de la société secrète révolutionnaire ». Mais cela a été dit en l'air, pour se donner de l'importance et pour produire une impression supplémentaire sur un gouvernement excessivement impressionnable. Dans son immense majorité, la jeunesse appartient au parti du peuple, à ce parti qui s'est fixé pour but unique le *triomphe de la cause du peuple*. Ce parti n'a de préjugés ni en faveur du tsar ni contre le tsar, et si le tsar lui-même qui avait entamé la grande oeuvre n'avait pas ensuite trompé le peuple, le tsar n'aurait jamais dépassé le parti.

Même maintenant, il ne serait pas encore tard. Maintenant aussi cette même jeunesse le suivrait joyeusement, pourvu seulement qu'il marchât lui-même à la tête du peuple ; aucun préjugé révolutionnaire occidental ne l'arrêterait, car là où est la vie, là où est la vérité, là où se règle le sort du peuple, là est la jeunesse. Et que d'énergie pleine de

⁴⁶ « Jeune Russie ». Une proclamation écrite en mai 1862 par un étudiant nommé Zaychnevski avait été diffusée en mai 1862 au nom d'un « Comité central révolutionnaire » constitué d'étudiants qui se trouvaient eux aussi en prison. Zaychnevski deviendra plus tard le leader du « Parti des jacobins-blancs russes ». Les idées de Zaychnevski influenceront Lénine mais celui-ci ne s'en vanta pas trop. La proclamation demandait l'établissement de la dictature du parti, l'abolition du mariage et de la famille, la suppression des couvents d'hommes et de femmes. La proclamation tombait à un moment où la répression se renforçait en Russie et donna prétexte aux autorités pour s'en prendre à Herzen et Ogarev, qui publiaient à Londres le *Kolokol*, les accusant de fomenter des incendies. Herzen défendit la proclamation en public mais lui reprochait son irresponsabilité. Au moment où il écrit ces lignes, Bakounine est en relations étroites avec le *Kolokol*.

jeunesse et de noblesse, que de forces vivantes et que d'intelligence seraient alors à son service pour accomplir la grande oeuvre, la pacification et la renaissance de la Russie.

La Russie suivrait avec sérénité et fermeté le large chemin du libre développement et, s'étant renforcée à l'intérieur, elle retrouverait vite son prestige extérieur perdu. Le peuple russe tient tellement à la grandeur de la Russie qu'il n'y renoncera jamais. Elle lui a coûté tant de victimes !... Mais il se conçoit qu'aujourd'hui elle doit être élevée sur d'autres fondements. Au diable la grandeur de Pierre le Grand, de Catherine II, de Nicolas I^{er}, qui a réduit le peuple russe au rôle infamant de bourreau et dans le même temps d'esclave martyr ! Nous cherchions la force et la gloire et nous n'avons trouvé que le déshonneur, nous avons mérité la haine et la malédiction des peuples que nous avons martyrisés, nous avons fini dans la défaite et dans la honteuse impuissance. Dieu soit loué ! Notre prison biséculaire, l'Etat de Pierre le Grand, croule enfin. Nulle force ne le relèvera. Nous la pousserons nous-mêmes dans le gouffre et à nous la liberté ! à l'héroïque Pologne la liberté ! A la Biélorussie, à la Lettonie, à l'Ukraine la liberté ! Que soit la Pologne tout ce qui veut être la Pologne. A la Finlande la liberté, aux Finnois et aux Lettons dans les provinces occidentales la liberté ! Quant aux Allemands, il est temps qu'ils partent en Allemagne.

Si le tsar comprenait qu'il doit être désormais non pas le chef de la centralisation forcée, mais qu'à la tête de la libre fédération des peuples libres, prenant appui sur une force compacte et renaissante, allié à la Pologne et à l'Ukraine, ayant rompu toutes les alliances allemandes abhorrées, ayant audacieusement levé le drapeau slave, il serait l'auteur de la délivrance du monde slave !...

Un rêve ! me dira-t-on, oui, bien sûr, un rêve. Mais un rêve seulement parce qu'à Petersbourg, il n'y a ni idée, ni cœur, ni volonté et que notre tsar, à l'opposé du roi David, cherche toujours la couronne et trouve la courge. Et nous le répétons à nouveau : à aucun tsar il n'a été tant donné, et à aucun il n'est tant demandé.

A Pétersbourg il n'y a pas d'espoir. Le tsar s'est choisi un chemin funeste pour lui, funeste pour la Russie. Tel le malade condamné, il s'est entouré de charlatans, le temps de nos Necker et de nos Calonne est advenu. Un véritable ministère – jeune, intelligent et fort, et, imitant le gouvernement amical d'aujourd'hui, il veut mystifier la Russie en lui donnant des formes sans contenu ; avec le mot liberté sur la langue, il a l'intention de prolonger son pouvoir arbitraire et débauché. Mais il n'oublie qu'une chose, c'est que la tromperie est possible dans un pays qu'ont épuisé les luttes politiques et qu'elle est impossible chez nous, parce que la vie n'a fait qu'y commencer hier, que les passions sont à leur mouvement de flux et non de reflux et que notre tragédie est encore à venir... Les ministres ont beau être intelligents, Aleksandr Nikolaevitch ne leur fait pas entièrement confiance. Il a appelé à leur secours l'illustre docteur Liprandi qui use des grands moyens pour soigner le pays et qui sans nul doute conduira sous peu à la tragédie. Le grand réconfort du Pétersbourg gouvernemental est maintenant le peuple et l'attachement du peuple pour le tsar. Il brandit devant le peuple la menace de la jeunesse révolutionnaire. « Il suffit seulement que le tsar agite la main pour qu'il n'y ait plus d'étudiants ». Oui, c'est certain qu'il n'y en aura plus, mais le lendemain il n'y aura plus de noblesse dans toute la Russie, et le surlendemain, avec la noblesse tous les fonctionnaires tomberont sous le couperet ; vous-mêmes, mes petits agneaux, vous périrez. Allez, essayer d'agiter la main ! Et il restera le peuple et le

tsar. Et que fera ce tsar de ce peuple ? Car notre tsar est bureaucratique et noble, il n'est pas le tsar du *zemstvo*. Il se noiera lui-même dans le sang de la noblesse afin de céder peut-être la place à on ne sait quel Pugatchev ! Ne ferait-il pas mieux d'essayer les remèdes de Nicolas I^{er} : le fouet, le gibet et la Sibérie ? Les remèdes sont bons. Mais ils ne vous aideront sûrement pas aujourd'hui. *Car la peur a été tuée en Russie*. Aujourd'hui on ira à l'échafaud en se moquant de vous. Et même les lâches ne comptent nullement reculer devant *votre* peur. Il existe maintenant en Russie une peur plus redoutable, la peur *de la vengeance du peuple*. Et s'il vous faut choisir entre le couperet et le gibet, il vaut évidemment mieux tomber fort de la conscience d'avoir accompli un grand exploit que victime du fatal malentendu avec le peuple.

Vous avez encore un autre remède, la guerre. La guerre nationale contre les Allemands, en vous alliant avec l'Italie et la France, ne serait-ce sans doute que pour la liberté des Slaves, pourvu seulement que la liberté ne soit pas donnée au peuple russe. Oui, en fait, partir en guerre contre les Allemands est une bonne cause, et surtout la cause nécessaire des Slaves, en tout cas meilleure qu'étouffer les Polonais au profit des Allemands. Se dresser pour libérer les Slaves des jougs turc et allemands sera un besoin, une nécessité et le devoir sacré du peuple russe libéré. Mais vous, ennemis de la liberté russe et polonaise, quelle liberté donnerez-vous aux Slaves ? Ou bien voulez-vous répéter pour la centième fois la vieille et honteuse duperie ? Si vous ne donnez satisfaction à personne et si vous ne résolvez rien chez vous, sur quoi vous appuierez-vous ? Vous êtes même obligés de faire vivre l'armée aux frais d'autrui, sur les subsides étrangers. Et vous ne servirez de remède qu'aux buts étrangers, vous n'acquerez rien vous-mêmes, et en fin de compte, vous ruinerez la Russie. Peut-être comptez-vous sur son épuisement ? Peut-être pensez-vous la réduire par la faim ? Prenez garde, ne vous trompez pas dans votre calcul : chez nous, la guerre n'a empêché ni le soulèvement de Pugatchev ni la révolte de Novgorod.

Mais tous vos efforts sont vains. Ni la guerre, ni les manigances du ministère pseudo-libéral, ni la réaction ouverte ne vous aideront. Le peuple s'est réveillé et attend son heure, vous avez vous-mêmes contribué à son éveil. En faisant des coquetteries devant lui et en l'excitant contre la jeune génération instruite, vous éveillez vous-mêmes en lui la conscience de sa force et il prendra par la force ce que vous ne voulez pas lui donner de votre plein gré.

Pour assurer l'issue pacifique de la crise actuelle, imminente, il n'y a qu'un seul moyen : l'*Assemblée populaire du zemstvo et dans son sein la solution de la cause populaire du zemstvo*. C'est l'unique moyen de sauvetage que le tsar tient entre les mains. Mais il ne veut pas l'employer. Donc, il veut le sang.

Alors que les dirigeants mènent le pays à sa perte, les particuliers doivent se ranger à la cause de son salut. Je conseillerais à tous les véritables conservateurs qui ont l'intelligence de comprendre et de pressentir les événements nécessaires, à tous les marchands, à tous les popes et à tous les nobles, à tous les fonctionnaires militaires et civils qui aiment le calme et la paix et qui désirent préserver leur vie, leurs biens, leur femme, leurs sœurs et leurs enfants, à tous ceux qui tiennent à la prospérité et à la gloire de la Russie, d'y songer bien à fond. Car le temps de la libre réflexion est compté. Et il ne serait pas mauvais que, s'étant concertés, ils forment entre eux une immense association conservatrice que je leur proposerais d'appeler : « *association pour sauver la Russie de la myopie du tsar et du*

criminel charlatanisme ministériel » et qu'ils élèvent en chœur leur voix en faveur de l'*Assemblée du zemstvo*, unique moyen de prévenir la catastrophe sanglante et destructrice.

Que devons-nous faire, nous, le parti révolutionnaire ? Nous aussi nous serrerons nos rangs et nous nous placerons sous le drapeau de la *Cause du peuple*. Nous voulons faire triompher cette cause par la *voie populaire* et nous ne nous arrêterons pas avant qu'elle ne soit totalement réalisée.

Nous voulons et souhaitons :

1. Que toute la terre russe soit décrétée propriété de l'ensemble du peuple, de sorte qu'il n'y ait pas un seul Russe qui ne possède pas une partie de cette terre russe.

2. Nous voulons l'auto-administration populaire, de la commune, du canton, du district, régionale et enfin du gouvernement, avec le tsar ou sans le tsar, peu importe et comme le voudra le peuple. Mais qu'il n'y ait plus de fonctionnaires en Russie et que la centralisation bureaucratique soit remplacée par la libre fédération régionale.

3. Nous voulons que soient rendus à la Pologne, à la Lituanie, à l'Ukraine, aux Finnois et aux Lettons de la Baltique de même qu'au Territoire caucasien une pleine liberté et le droit de disposer d'eux-mêmes et de s'organiser selon leur propre gré, sans nulle ingérence de notre part, directe ou indirecte.

4. Nous voulons une alliance fraternelle et, si possible fédérale, avec la Pologne, avec la Lituanie, avec l'Ukraine, avec les habitants de la zone balte et avec les peuples du Territoire caucasien. Nous sommes prêts et nous sommes tenus de les aider à combattre toute violence et tous les ennemis communs, surtout les Allemands, quand ils nous auront eux-mêmes appelés à leur secours.

5. Avec la Pologne, avec la Lituanie, avec l'Ukraine, nous voulons tendre une main secourable à nos frères slaves qui gémissent aujourd'hui sous le joug du royaume prussien, des empires autrichien et turc, en nous engageant à ne pas rengainer le glaive tant qu'un seul Slave restera sous l'esclavage allemand, turc, ou autre.

6. Nous chercherons une alliance étroite avec l'*Italie* avec qui nous partageons des sentiments, des intérêts et des ennemis communs, avec les *Magyars* qui détestent, comme nous, la monarchie autrichienne, à condition seulement qu'ils renoncent totalement à opprimer les Slaves, avec les *Roumains* et même avec les *Grecois*, quand ces derniers laisseront la Bulgarie en paix, et se contentant d'être eux-mêmes, oublieront leurs rêves byzantins ambitieux, opposés à la liberté et surtout vains.

7. Nous nous efforcerons, avec tous les peuples slaves, de réaliser le rêve sacré des Slaves : la création d'une *Grande et libre Fédération slave*, dont chaque peuple, petit ou grand, sera le membre à la fois libre et lié fraternellement aux autres peuples, que chacun soit pour tous et tous pour un, et qu'il n'y ait pas, dans l'alliance fraternelle, de forces gouvernementales particulières, que personne n'exerce une hégémonie, mais qu'existe une force slave unique et inséparable.

Voici le vaste programme de la cause slave, voici le dernier mot nécessaire de la cause du peuple russe. A cette cause, nous avons consacré toute notre vie.

Maintenant avec qui, où et derrière qui marcherons-nous ? Où, nous l'avons dit. Avec qui ? nous l'avons également dit : bien sûr avec personne d'autre qu'avec le peuple. Mais derrière qui ? Derrière Romanov, derrière Pugatchev ou si surgit un nouveau Pestel', derrière lui ?

Disons la vérité ; nous suivrions plus volontiers Romanov, si Romanov pouvait et voulait se transformer de tsar pétersbourgeois en tsar du *zemstvo*. Nous nous placerions volontiers sous son drapeau parce que le peuple russe lui-même ne le reconnaît pas encore, que sa force est constituée, prête à agir et que cette pourrait devenir invincible s'il lui donnait seulement le baptême populaire. Nous le suivrions encore parce que lui *seul* peut accomplir, achever la grande révolution pacifique sans répandre une seule goutte de sang russe ou slave. Les révolutions sanglantes, grâce à la stupidité humaine, deviennent parfois nécessaires, mais elles sont malgré tout un mal, un grand mal et un gros malheur, non seulement sur le plan de leurs victimes, mais aussi sur le plan de la pureté et de l'ampleur avec lesquelles elles touchent le but pour lequel elles se réalisent. Nous l'avons vu pour la révolution française.

Donc, notre position vis-à-vis de Romanov est claire. Nous ne sommes pas ses amis et nous ne sommes pas ses ennemis, nous sommes les amis de la cause populaire russe, de la cause slave. Si le tsar est à sa tête, nous sommes derrière lui. Mais quand il marchera contre elle, nous serons ses ennemis. Pour cette raison, toute la question est de savoir s'il veut être le tsar russe Romanov du *zemstvo*, ou l'empereur Holstein-Gottorp pétersbourgeois. S'il veut servir la Russie, les Slaves ou les Allemands. Ce problème sera bientôt résolu, et alors nous saurons ce que nous aurons à faire. Ni pour lui ni pour personne au monde, nous ne céderons sur un point quelconque de notre programme. Et si, pour le réaliser, il faut du sang, que coule le sang.

Nous ne pouvons penser sans trembler aux milliers de victimes qui tomberont probablement. Mais que tout le poids de la faute sanglante retombe alors sur l'unique coupable, sur le tsar, qui peut les sauver toutes, et qui apparemment les conduira toutes à leur perte. Et pour lui comme pour nous, il n'y a qu'un moyen de salut : c'est marcher jusqu'au bout à la tête de la révolution et ne pas nous arrêter à mi-chemin. Si nous voulions arrêter la révolution actuelle, nous ne le pourrions pas ; nul au monde ne le peut. Et si nous le pouvions, nous ne le voudrions pas, parce qu'elle est nécessaire à la libération de notre peuple, à l'accomplissement des destins russes et slaves.

Si le tsar trahissait la Russie, elle serait plongée dans de sanglants malheurs. Qu'advient-il, quelle forme adoptera le mouvement, qui prendra sa tête ? Le tsar usurpateur, Pugatchev ou le nouveau dictateur Pestel' ? En ce moment, il est impossible de le prédire. Si c'est Pugatchev, plaise à Dieu qu'il trouve en lui-même le génie politique de Pestel', parce que sans ce génie il noiera la Russie et sans doute tout l'avenir de la Russie dans le sang. S'il est Pestel', qu'il soit alors un homme du peuple, comme Pugatchev, car sinon le peuple ne le souffrira pas...Et peut-être ce ne sera ni Pestel', ni Pugatchev, ni Romanov, mais l'Assemblée du *zemstvo* qui sauvera la Russie.

Il est impossible de prévoir quoi que ce soit. Notre devoir est à l'heure actuelle de serrer les rangs et de nous préparer d'un commun accord à la tâche. Peut-être ne reste-t-il que peu de temps, *employons-le pour nous rapprocher à tout prix du peuple, afin qu'il nous reconnaisse comme étant des siens*, et qu'il nous permette de sauver au moins quelques victimes. Nous joindre au peuple, fusionner avec lui en une âme commune et en un corps commun est pour nous une tâche difficile, mais inévitable et inéluctable. Sinon nous ne serons pas les représentants de la cause du peuple, mais seulement ceux de nos intérêts de cercle étroits et de nos passions personnelles, étrangers et contraires au peuple, et pour cela criminels, car aujourd'hui ce qui ne

sert pas exclusivement la cause du peuple est criminel. Ce peuple est seul appelé à la vie en Russie, et ce n'est qu'avec lui, et que pour lui qu'une seule chose a droit à la vie, cette chose est avoir la force de vivre. En dehors de lui, il n'est pas de force russe ; et ce n'est qu'en nous joignant à lui que nous pouvons nous arracher à l'impuissance. Voilà pourquoi nous devons à tout prix nous lier au peuple. Il n'y a pas à l'heure actuelle pour nous d'autre question plus importante que celle-ci.

Comme nous lier à lui ? Il n'y a qu'un chemin pour atteindre le but : la *sincérité*, la *vérité*. Si vous ne le dupez pas, si vous ne vous dupez pas vous-mêmes quand vous parlez de vos aspirations en faveur du peuple, vous trouverez le chemin de son âme et de sa foi. Aimez le peuple, il vous aimera, vivez avec lui il vous suivra, et vous serez forts de sa force. Notre peuple est intelligent, il reconnaîtra bientôt ses amis, quand il aura des amis *réels*. Il est impossible de formuler une règle générale, un moyen connu pour nous rapprocher du peuple : tout cela serait mort et desséché, parce que ce serait mensonger. Une cause vivante doit découler d'un esprit vivant et d'un cœur vivant.

Vous êtes nombreux et vous êtes dispersés sur toute la terre russe. Que chacun de vous, en servant la cause commune, aille au peuple à sa façon, mais que chacun y aille directement et sincèrement, sans ruse, sans duperie, que chacun lui fasse don de toute son intelligence et de tout son cœur et de la volonté pure et ferme de le servir. Que chacun lie son sort au sien. Que chaque jeune se rééduque dans le milieu populaire... Et vous deviendrez alors, sans nul doute, des gens du peuple.

Ce n'est pas une prouesse facile, mais en revanche, c'est une haute prouesse digne de sacrifices : celle d'accoucher le monde russe nouveau-né ! Ceux à qui la cause russe paraît contraire mieux vaut qu'ils ne s'y attellent pas. Pour ceux-là, il existe un refuge sous le drapeau des doctrinaires. Notre chemin est difficile. Il y aura encore beaucoup de retardataires, de gens effrayés et fatigués... Mais nous, amis, tenons jusqu'au bout et d'un pas audacieux et ferme allons au peuple, et arrivés là, quand nous nous serons joints à lui, élançons-nous avec lui là où nous portera la tempête.

Document 4

Bakounine sur les Slaves

Automne 1862

Londres

Bakounine sur les Slaves

Rien ne peut arrêter la marche de notre grande famille slave, opprimée depuis des siècles : famille qui, de nos jours, cherche sa place légitime sur Terre. Le mouvement slave semble se cristalliser autour de deux pôles : au nord il y a la Russie et la Pologne, au sud la Serbie et la Bulgarie. Ces deux pôles sont reliés entre eux par une chaîne d'autres peuples également slaves, chaîne interrompue tantôt par le territoire des Hongrois, tantôt par celui des Roumains. Le foyer du mouvement, au sens politique, spirituel et moral, se trouve néanmoins à Prague. Prague, noble siège d'une nation héroïque et

martyrisée, qui a su renaître, après sa quasi disparition, grâce à sa lutte pour la cause slave.

Pour ce qui est de la nation russe, sa chance a été, paradoxalement, la malheureuse issue de la guerre de Crimée : Nos frères slaves n'ont pas vraiment compris que nous autres, les Russes, nous avons également succombé – et nous succombons toujours – à ce joug ignoble et fatal qui couvre de honte une grande partie de la famille slave. Et ceci malgré notre grandeur et notre prétendue indépendance.

Le fondateur de l'empire russe, Pierre le Grand, nous traita comme un peuple vaincu. Il avait bâti son pouvoir impérial bureaucratique sur les décombres de nos libertés régionales et de nos droits séculaires qu'il avait lui-même brisés et anéantis. Le gouvernement de Pierre, par sa nature et par sa raideur pédante, était en réalité purement germanique ; ses intérêts et ses objectifs restaient fondamentalement antislaves. Pierre fit si bien que les Allemands n'eurent même pas à se battre pour s'emparer du pays. Ainsi, l'actuelle maisonnée sur notre trône, tout comme les nobles qui l'entourent, est de pure origine germanique – elle appartient à la dynastie Holstein-Gottorp. Ce sont eux qui ont introduit chez nous l'idée de l'Etat fondé sur notre renoncement servile à une identité nationale, sur notre acceptation de tout sacrifier : les droits, les avantages, la prospérité-même des sujets ont été mis à contribution pour renforcer l'immense pouvoir d'un individu. Pour assujettir ensuite l'ensemble du peuple, Pierre I créa, au sein de la grande nation russe, un petit Etat dans l'Etat, fait d'une minorité de bureaucrates privilégiés, en quelque sorte des 'seigneurs de la plume', auxquels il livra la Russie non administrative, donc l'immense majorité de la population. Les habitants des campagnes et des villes étaient à leur merci, ils pouvaient les traiter selon leur gré, comme des objets passifs et une matière inépuisable. En retour, ils devaient servir au tsar de médiateurs totalement obéissants et sans états d'âme. Cette classe nouvelle fut dépourvue de tout sentiment d'appartenance à une communauté nationale et éthique ; telle une puissance maléfique, elle avait pour rôle d'envoûter le peuple. L'Etat, fondé sur de pareilles bases, ne pouvait se maintenir que grâce à un système d'esclavage à l'intérieur et à un esprit de conquête à l'extérieur. Humanité et liberté, évolution éthique et politique, civisme et même bien-être matériel, tout a été sacrifié, pendant un siècle et demi, à une seule idée absurde : repousser indéfiniment les frontières de l'Empire. Le peuple russe, traité comme du bétail, se trouva attaché à la terre, devint propriété absolue de ses maîtres qui, avec la bénédiction du tsar, s'approprièrent tout le pays. Maîtres qui pillaient, torturaient, déplaçaient la population d'un bout de l'empire à l'autre, faisaient du trafic avec elle, jouaient les « âmes » aux cartes. Ils abattaient les gens, comme cela arrive aux pauvres Noirs de l'Amérique du Nord, sans faire trop de différence entre ceux qui appartenaient aux villages alliés ou aux villages ennemis. Pendant un siècle et demi, le malheureux peuple en a été réduit à nourrir, dans la sueur et dans le sang, la noblesse avec sa morgue et servir d'instrument à la voracité hégémonique de l'Etat. L'esclave, forcé à devenir bourreau, apportait une immense misère aux nations conquises.

La Petite Russie fut la première victime du nouveau système tsariste. Ce pays, harcelé par le clergé catholique romain, ainsi que par l'aristocratie polonaise, s'était volontairement soumis au tsar Alexandre, père de Pierre le « Grand ». Mais il avait clairement posé ses conditions : les lois, les coutumes, l'autonomie des régions et, dans une certaine mesure, celle de la nation resteraient intactes.

Certes, le tsar avait tout garanti par un serment sacro-saint. Mais quelle peut être la sincérité d'un monarque absolu ? ! Peu d'années s'étaient écoulées et toute l'Ukraine se trouva envahie par des agents de Moscou dont la rapacité, la cruauté et la fureur devinrent légendaires. Mais c'était la main de fer de Pierre qui pesa avant tout. Les plus grandes personnalités de la nation, les plus ardents défenseurs de la Petite Russie libre finissaient leur vie sur l'échafaud ou dans le désert de la Sibérie lointaine où ils payaient pour la confiance excessive que leurs pères avaient manifestée aux tsars. L'impératrice Catherine II, de sinistre mémoire, donna le coup de grâce à ce pays magnifique lorsqu'elle y introduisit définitivement la même administration germanique que celle en vigueur dans les autres parties de l'Empire. Les jeunes et vaillants cosaques furent désormais attachés de force à la terre de cette Ukraine jadis bénie et maintenant étranglée, vidée de ses habitants. Pauvres cosaques ! Combien de vies avaient-ils sacrifiées, au cours des siècles, pour la liberté de leur mère-patrie !

Catherine II commit un autre crime encore. Elle partagea la Pologne. Ce partage enchaîna définitivement la destinée de la Russie à celle de l'Allemagne.

La Russie ne sera ni libre ni slave tant qu'elle ne rendra pas son indépendance et sa liberté au peuple polonais. Plus encore : tant qu'elle ne l'aidera pas à se redresser, pour réparer l'injustice passée. Demander une chose pareille au pouvoir tsariste de Saint-Pétersbourg serait, bien sûr, aussi insensé que de s'attendre à ce que celui-ci libère les Slaves de la Turquie ou sauve ceux de l'Autriche.

Si quelqu'un doute de mes propos, qu'il regarde de près la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg depuis l'époque de Catherine jusqu'à nos jours. Il s'apercevra assez rapidement qu'on y avait toujours joué avec le sort des Slaves. Mis à part quelques érudits, personne en Russie n'avait d'ailleurs songé, jusqu'à la fin du siècle dernier, voire jusqu'en 1830, à une pensée slave. En admettant que l'idée d'un grand Empire Oriental eût effleuré l'esprit de l'impératrice, appelée également une Sémiramis du Nord, c'était toujours dans la tradition helléno-byzantine ou même seulement religieuse. Catherine, cette disciple de Diderot et de Voltaire, semblait tout particulièrement porter dans son cœur les peuples de confession gréco-orthodoxe, tant opprimés par les infidèles turcs. Elle leur envoyait ses agents, parfois des armes et un peu d'argent. Mais elle prodiguait surtout des promesses, notamment à l'approche de la guerre qu'elle voulait déclarer aux Turcs. Profitant ensuite des terribles insurrections, elle gagna. Mais lorsqu'elle signait une paix avantageuse pour elle-même, elle songeait peu à améliorer le sort de ces pauvres Slaves : elle les abandonna à la vengeance des Turcs, certes humiliés, cependant maîtres absolus de leurs propres sujets. Ce jeu, insidieux et inhumain, se répéta à la veille de chaque nouvelle guerre engagée par la Russie avec la Sublime Porte : ce fut le cas sous les gouvernements d'Alexandre et de Nicolas, c'est le cas encore aujourd'hui. A là différence près que, depuis peu, on appelle une telle trahison la politique slave.

La formidable idée du panславisme, qui, entre 1830 et la guerre de Crimée, terrorisa les Allemands, a trois sources différentes. Sa première manifestation ne fut pas l'œuvre du gouvernement mais de ces hommes nobles qui, en 1825, se firent précurseurs et prophètes martyrisés d'un grand bouleversement politique et social en Russie. Cette large conspiration embrasa tout ce qu'il y avait de plus noble et généreux dans la classe des privilégiés. C'était le premier sacrifice,

comme une première amende, qu'assuma volontairement, pour ses pêchés passés, la classe des administrateurs aristocratiques qui avait représenté jadis un véritable fléau pour la nation. Le projet échoua car, tout en voulant du bien au peuple, il fut préparé en dehors et à l'insu de ce peuple. Pourtant, il aurait mérité une bien plus heureuse issue : ses idées étaient si formidables et ses concepteurs tellement dévoués ! A la tête de cette conspiration mémorable se trouvait Pestel', homme intelligent et généreux qui comprit d'emblée que la révolution russe ne pouvait pas se limiter à un changement purement politique, qu'elle nécessitait un bouleversement d'ordre social. Une simple liberté aurait peu aidé le peuple russe si l'on ne lui rendait pas ses terres ancestrales qui lui appartenaient selon le droit historique. Il comprit qu'il fallait revoir entièrement le système hérité de Pierre le Grand : tel qu'il se présentait, il restait entièrement opposé à toute idée de liberté.

Pestel' fut le premier à oser demander aux Russes d'en finir avec leur centralisme étouffant, de s'engager dans la voie d'un fédéralisme, de créer une union libre des provinces autogérées.

Il fut le premier à ne pas limiter son patriotisme à la seule nation russe ; il étreignit de son amour toute la famille slave, se doutant à juste titre du grand avenir qui nous attendait. Pestel' formula pour la première fois la formidable idée de la fraternité, l'idée d'une fédération de tous les peuples slaves. Ce n'étaient pas que des mots, il avait déjà un projet précis. Il s'agissait d'un objectif véritable et Pestel' s'investit entièrement dans sa réalisation. C'est pour cela qu'il fut pendu en 1826 à Saint-Pétersbourg, de la main paternelle du tsar Nicolas, en même temps que quatre autres de ses pairs.

Ses autres compagnons de lutte, étaient : Ryleev, Murav'ev-Apostol, Kachowski (un Polonais) et Bestuñev-Rjumin ⁴⁷.

Nicolas les fit pendre ; il s'appropriâ leurs idées, tout en les détournant à son profit, et créa son panslavisme à lui, celui du tsar.

Un ordre différent en Turquie, constitué encore avant 1830, contribua, lui-aussi, à la naissance de la cause slave. Depuis la malheureuse bataille de Kosovo qui avait donné un coup de grâce au grand empire du tsar Duchan, quatre siècles s'étaient écoulés. Les Bulgares et les Serbes étaient devenus esclaves de la Sublime Porte, voire des Grecs, leurs voisins toujours hostiles et jaloux. Seule une province serbe, appelée alors Zéta et aujourd'hui connue sous son nom de Monténégro, avait résisté aux hordes sauvages venues de l'Asie. C'est grâce à ses bastions naturels de montagnes inaccessibles, mais aussi grâce à l'héroïsme désespéré de ses fils et ses filles formidables que ce Mont slave avait pu garder son indépendance. Ennemi juré des Turcs, il avait su résister tout seul à leurs forces écrasantes, devait se battre pendant quatre siècles, sans trêve et sans répit. Ainsi il resta une braise, une parcelle d'un immense feu qui ravivait les révoltes des millions de Slaves voisins, réduits à l'esclavage, les incitait à de hauts faits téméraires et alimentait leur espoir. En dépit de sa récente humiliation, son combat acharné inspire toujours du respect et l'admiration du monde entier si ce n'est de la compassion. Malgré la trahison, malgré la ruse, malgré la barbarie des Turcs qui savourent la vengeance inespérée, le Monténégro n'est pas vaincu. Soyons sûrs qu'une nouvelle flamme naîtra de la braise,

⁴⁷ Kondratij Fëdorovič Ryleev (1795–1826) poète et révolutionnaire russe, l'un des principaux membres du mouvement décembriste. Il fut condamné à mort avec les hommes cités. Bakounine oublie Pestel, ce qui est inhabituel.

flamme qui deviendra l'étendard d'un grand mouvement de nations prêtes à renverser l'Empire turc et à reconquérir liberté et indépendance de tous les Slaves du Sud.

Mis à part le Monténégro, l'ensemble des régions slaves qui l'entourent, peuplées de nos jours par les Serbes et les Bulgares, se trouvèrent, après la bataille de Kosovo, sous le joug des Turcs. Admirer la « philanthropie et sagacité » de ces barbares languissants est devenu très à la mode, ces temps derniers, dans la haute société, surtout en Angleterre. L'assujettissement à cette brute reste, il est vrai, toujours plus acceptable que la domination par les érudits qui, grâce à un système sophistiqué, au moyen de la bureaucratie et par des bassesses calculées – méthodes qu'ils appellent leur civilisation – empoisonnent et étouffent peu à peu l'âme-même des peuples qui ont eu le malheur de tomber dans leur piège. Il est vrai également que les Turcs massacrent seulement les corps ; mais ils le font avec beaucoup d'efficacité. Pendant les quatre siècles de misère exterminatrice, jusqu'au jour d'aujourd'hui, ils dépeuplaient – et continuent de dépeupler – des villes, des villages, des régions entières partout où ils gouvernaient, et ceci à cause de leur laderie et de leur cruauté. Ils usaient de violence envers les femmes, de torture envers les vieillards, massacraient les enfants, brûlaient et pillaient sur leur passage. Ils tuaient à tout va. C'était – et cela continue d'être – le sort des peuples malheureux, dominés par leur empire. Ainsi nous ne pouvons qu'admirer l'incroyable élan vital dont fait preuve le sang slave. Combien de souffrances avons nous dû subir, combien de sang verser nous autres, les Slaves, avant de constituer ce courant puissant qui fait si peur aux élites politiques de l'Europe !

Il n'y a pas une branche de notre famille qui n'ait été soumise à dure épreuve. La Russie, à peine libérée de l'invasion des Tartares, tomba dans les griffes des soi-disant civilisateurs. En dépit de tout cela, elle continue de vivre ! La Pologne, ayant payé pendant un siècle son tribut, ressuscite et se transforme au sein même des chaînes de ses oppresseurs. Mais parmi les patries slaves la Bohême et Moravie subirent le sort le plus cruel. Lancée, au cours de la première moitié du dix-septième siècle, dans une guerre désespérée, la Bohême-Moravie y perdit deux tiers de ses nombreux habitants et assista à la disparition du fleuron de son intelligentsia. Ensuite, ce pays au nom jadis célèbre tomba dans l'oubli. Les Tchèques qui avaient survécu au désastre se transformèrent en une poignée d'esclaves. Leur terre, autrefois slave, berceau de Jan Hus⁴⁸, Jan Žižka⁴⁹, du roi de

⁴⁸ Jan Hus (1371-1415), né en Bohême, fait ses études à l'université de Prague ; il occupera des fonctions importantes, dont celle de recteur en 1409-1410. Il s'initie à la pensée de John Wycliffe qui avait exposé en 1376 l'idée selon laquelle l'autorité est accordée directement par Dieu et devient illégitime si son détenteur est coupable de péché mortel. Le chrétien peut prendre en mains sa vie spirituelle sans l'intermédiaire du prêtre. Ce dernier, s'il est en état de péché mortel, ne peut pas se voir pardonner ses fautes. Wycliffe condamne les guerres et l'esclavage et affirme que le clergé doit vivre selon les préceptes évangéliques de pauvreté. A ce titre il propose de redistribuer les richesses de l'Eglise. C'était là une remise en cause non seulement du pouvoir des ecclésiastiques, mais aussi du pouvoir politique. .

⁴⁹ Jan Žižka, 1358 ?-1424, chef militaire de la secte Taborite, issue principalement de la paysannerie tchèque. Les Taborites constituaient un des éléments les plus radicaux de la révolte nationale et religieuse hussite du XV^e siècle. Žižka mit au point des tactiques originales pour ses forces, qui furent reprises plus tard par les Boers en Afrique du Sud. Bakounine le cite souvent, au même titre que Razin ou Pougatchev.

Podêbrady, des frères Chelchicky⁵⁰ et Comenius⁵¹, fut donnée en pâture à la domination néfaste des jésuites ; plus tard elle sera soumise à la brutalité arrogante de nouveaux maîtres qui avaient renié toute appartenance à la nation tchèque, sera gouvernée et constamment surveillée par l'administration impériale. En moins d'un demi-siècle, elle deviendra une province germanique et elle le sera encore dans le premier quart de notre siècle. Pourtant, elle est aujourd'hui le foyer rayonnant du mouvement panslave. De façon similaire, malgré la pression de plusieurs siècles, personne a réussi à germaniser ou à magyariser les Slaves vivant sur le sol hongrois. Leur résistance aux agressions multiples est d'autant plus étonnante qu'ils ne peuvent pas puiser leur force dans le souvenir d'un passé glorieux comme le font les Italiens, les Polonais ou les Tchèques ; ils n'avaient opposé à la persécution permanente que leur authenticité, leurs langue, mœurs et coutumes. C'est peut-être le pressentiment d'un grand avenir tout proche qui leur a permis de survivre.

Quant aux Serbes, soumis à la domination turque, ils ont dès le début de ce siècle clairement prouvé que tous les efforts déployés par leurs oppresseurs pour les rayer de la carte, n'avaient pas réussi à venir à bout de leur sentiment national. C'est en 1804 qu'a commencé cette lutte sans merci, une guerre inouïe où un peuple, sans armes et sans argent, s'est défendu désespérément contre une armée gigantesque pourvue de renforts sans cesse renouvelés. Guerre qui a fait peu à peu de la petite nation héroïque un adversaire redoutable de la brutalité musulmane, et lui a valu une gloire immortelle. Paradoxalement, les trente ans de combats permanents, couronnés de victoire, ont eu pour seul résultat la création d'une minuscule principauté serbe. Comment se fait-il qu'après tant de sang versé, tant de batailles victorieuses, les Serbes aient pu se contenter d'un territoire qui comptait à peine un million d'habitants, tandis que deux autres millions de Serbes et cinq millions de Bulgares apparentés n'étaient toujours pas libérés ?

La réponse la plus simple est que la solidarité réciproque entre les membres de la même famille slave n'était pas enracinée, ne constituait pas encore l'un des principes fondamentaux de sa lutte pour l'indépendance, comme c'est le cas aujourd'hui. Mais il faut également considérer les pêchés de la diplomatie européenne qui, depuis la bataille de Navarin⁵², n'a cessé de s'enthousiasmer pour tout

⁵⁰ Peter Chelčický (1390-1460) fut une figure du mouvement hussite. Il critiquait la division de la société en trois états : le clergé, la noblesse et les paysans. C'était là une division païenne qui devait être abandonnée par la communauté chrétienne, parce que c'était une organisation hiérarchique dans laquelle les deux classes supérieures dominaient et vivaient aux dépens de la troisième, le « peuple travailleur ». Il rejetait la guerre mais aussi l'usage de la force en général. Aucun chrétien ne devait avoir de pouvoir sur un autre, ce qui conduisit Chelčický à rejeter toute autorité institutionnelle comme incompatible avec la foi. Il désignait le pape et l'empereur – l'Eglise et l'Etat – comme des « baleines qui ont déchiré le filet de la foi ».

⁵¹ Comenius (Jan Amos Komenský) (1592-1670) philosophe, grammairien et pédagogue tchèque. Il fut membre de la secte des Frères Moraves, une branche issue du mouvement hussite.

⁵² Le 20 octobre 1827, une flotte franco-russo-britannique battit la flotte ottomane dans la baie de Navarin, à l'ouest du Péloponnèse. En 1821 la Grèce s'était soulevée contre l'occupation turque et les armées du sultan avaient entrepris une répression impitoyable, soulevant l'indignation de l'opinion en Europe. La bourgeoisie libérale veut intervenir mais les

ce qui était turc. La première responsable est sans aucun doute l'Angleterre : ses hommes d'Etat ne font aujourd'hui aucun effort d'imagination et d'observation, se contentant de reprendre à leur compte les vieilles idées du temps de Catherine la Grande⁵³. (On croyait alors qu'un certain équilibre des forces en Europe exigeât de défendre la Sublime Porte contre les appétits grandissants de la Russie tsariste⁵⁴.) Ils ne voient pas que le maintien de la domination turque sur plusieurs pays européens devient de plus en plus intolérable. Ils ne veulent pas comprendre que la seule façon de protéger ces vastes régions soit de l'anarchie intérieure, soit de la conquête extérieure consiste à aider les peuples grec et yougoslave dans leur noble combat pour l'indépendance nationale, dans leurs efforts d'élaborer et de développer une vie politique autonome. Ils sont suffisamment nombreux pour se donner une réelle chance de réussite.

C'est l'Autriche qui a constitué un deuxième obstacle majeur : elle craint tout mouvement favorable à ces peuples slaves. Habitée à voir son salut dans leur soumission et se considérant trop faible pour conquérir toute seule les Balkans, elle devient un allié naturel du protecteur turc.

Le troisième coupable dans cette histoire est naturellement la Russie tsariste : son attitude et ses actes pour ce qui est des questions d'Orient restent en tout cas les plus ignobles. Un vrai loup sous la peau d'un agneau, tantôt en tenue panhellénique ou gréco-catholique, tantôt panslave : son gouvernement, habitué à l'esclavage des Russes slaves, ne peut susciter les sympathies ni des Grecs ni des Slaves puisqu'il cherche de profiter des uns et des autres. Il n'a qu'un seul objectif – augmenter les territoires sous sa domination. Pour arriver à cette fin, tous les moyens sont bons. Se considérant l'héritier naturel de la Porte ottomane, la Russie veut depuis longtemps s'emparer de Constantinople⁵⁵. A ses yeux, deux voies peuvent y mener. La première consiste à entretenir le mécontentement permanent des sujets chrétiens de la Turquie – l'empire s'en trouverait affaibli. De l'autre côté, elle alimente la brouille et la division de ces petites nations, pour qu'elles ne s'en sortent jamais : elles pourraient devenir dangereusement sûres d'elles et se passer de leur protecteur douteux.

gouvernements hésitent : l'indépendance de la Grèce ne figure pas dans leurs projets : nous sommes dans le cadre de la Sainte-Alliance mise en place après la chute de Napoléon et la tendance générale est : on ne change rien. La France, le Royaume uni et la Russie demandent au sultan de cesser les exactions contre les Grecs et envoient une escadre pour surveiller la flotte ottomane. Pour des raisons inconnues, l'amiral anglais commandant l'escadre passe à l'attaque et écrase la flotte ottomane (en fait turco-égyptienne). Ce fut la dernière bataille impliquant la marine à voile.

⁵³ Catherine II entreprit deux guerres contre l'Empire ottoman (sixième et septième guerres russo-turques) en 1768-1774 et en 1787-1792, qui permettent à la Russie d'annexer la Crimée en 1783. La Russie accède ainsi au littoral de la mer Noire et aménage les ports de Sébastopol (1783) et d'Odessa (1794).

⁵⁴ Marx fut un turcophile notoire : son livre le plus vendu de son vivant fut un pamphlet contre la politique anti-turque du Premier ministre Palmerston. Son soutien à la Turquie ne provenait pas du constat que celui-ci était une nation « progressiste » mais de sa russophobie.

⁵⁵ Elle sera bien près d'y parvenir : la Russie déclarera la guerre à la Turquie le 27 avril 1877 sous le prétexte de soutenir les Slaves des Balkans contre le sultan. Le 20 janvier 1878 les Russes s'emparent de la ville d'Andrinople, à 200 km d'Istanbul. A l'issue du traité de San Stefano, la Turquie perd une grande partie de ses possessions européennes et le tsar Alexandre II impose un protectorat russe sur les peuples balkaniques.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait par exemple fortement contribué à la formation de la Grèce indépendante. Mais il était très content lorsque la jalousie des Autrichiens et la myopie des Anglais avaient éliminé de son territoire la Thessalie, voire l'Épire. L'existence même de ce nouvel Etat en est devenue pratiquement impossible. Les diplomates pétersbourgeois se sont tout autant réjoui d'apprendre que le premier à s'asseoir sur ce trône serait un Bavarois sans importance, marié à une perfide Oldenbourgeoise, apparentée à la famille tsariste : Leur gouvernement bureaucratique protégerait la Grèce de toute velléité d'expansionnisme territorial ou de prospérité intérieure⁵⁶. Le gouvernement russe a eu la même attitude dans le cas de la principauté serbe. Avec la célèbre paix d'Adrianople⁵⁷, il a donné presque naissance à la Serbie. Mais le nouveau-né est si faible qu'il doit tout le temps quémander l'aide étrangère. Encerclé d'assassins, il tourne forcément son regard vers Saint-Pétersbourg.

Même si le mouvement serbe devait au départ surmonter tant d'obstacles, d'épreuves et de misère, même si le résultat final est peu convainquant, il n'empêche : l'insurrection héroïque des Serbes a eu un impact certain sur toutes les nations slaves. Elle a réveillé dans tous les cœurs le sentiment de fraternité et de solidarité qui reste le meilleur garant de notre future libération commune.

Mais pour que ce sentiment nouveau devienne durable et se métamorphose en un levier puissant, il a d'abord fallu le stabiliser et ensuite le transformer en une idée.

C'était à Prague, métropole tchèque, que l'on a donné à cette idée formidable la puissance du verbe. Par ce geste, Prague est à nouveau célèbre : elle est devenue la capitale de tous les Slaves.

Nous avons déjà dit ci-dessus qu'au début de ce siècle, la Bohême avait encore tout d'une province germanique. Certes, les petits paysans avaient réussi, ici comme en Moravie – deux terres d'un royaume jadis célèbre – à préserver leurs coutumes et leur langue, et ceci malgré deux siècles d'assujettissement cruel à des maîtres étrangers ou germanisés. Mais la nation, privée de sa littérature et de tous les moyens nécessaires pour son épanouissement culturel, aurait pratiquement disparu dans cette nuit effroyable que n'éclairait pas un seul rayon lumineux. Si cette obscurité avait persisté, la race tchèque aurait dégénéré de la même façon que les Slaves de Silésie : ce n'est pas par hasard si les Allemands les appellent les

⁵⁶ Le royaume de Grèce fut créé en 1832 par les Grandes puissances qui signèrent le traité de Constantinople qui mettait fin à la guerre d'indépendance de la Grèce et assurait l'indépendance du pays par rapport à l'Empire ottoman. Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha ayant refusé la couronne, c'est le prince Othon de Bavière qui devient roi de Grèce sous le nom d'Othon I^{er}, après son élection par le parlement de Nauplie le 8 août 1832. Othon I^{er} gouverne en monarque absolu, s'entoure de conseillers bavarois et répugne à faire appel aux vétérans de la guerre d'indépendance. En 1843 cependant, le roi est contraint d'accorder une constitution. Il s'allie les Grecs par son refus de se convertir à la religion orthodoxe. Il est renversé en octobre 1862. Lorsque Bakounine écrit ces lignes datées « Automne 1862 », il n'est peut-être pas encore au courant de l'événement.

⁵⁷ Bakounine veut dire « la paix d'Andrinople », signée le 14 septembre 1829 après la défaite navale de Navarin. Le sultan Mahmoud II reconnaît une large autonomie à la Grèce, dont l'indépendance sera reconnue un peu plus tard à Londres. Les principautés chrétiennes de Moldavie, de Valachie et de Serbie, sous domination turque, deviennent autonomes.

« Wasserpolakken »⁵⁸. En Bohême, des villes entières devinrent allemandes. Tout ce qu'on appelle la vie de l'esprit, la vie civilisée – science, arts, vie publique, loisirs et parfois même la vie privée – tout cela était allemand. *Idem* pour les écoles, l'administration et ce qu'on appelait dans l'Autriche de l'époque la vie politique. Avec la langue et les mœurs se transformaient peu à peu la façon de penser et d'agir dans toutes les couches de la société. Plus d'un Tchèque chercherait en public à ressembler à un Allemand authentique. Encore un siècle, peut-être même une cinquantaine d'années, et les Tchèques auraient été définitivement germanisés. Qu'est-ce qui les a sauvés ?

Une poignée de jeunes sans expérience, mais enthousiastes et tenaces, pouvant consacrer à la littérature une partie seulement de leur temps. Si peu riches qu'ils pouvaient à peine publier à leurs propres frais les livres dont ils étaient les auteurs et acheter ceux de leurs amis. Ils se sont associés et ont réparti entre eux les tâches liées au projet d'un renouveau fort incertain. Il ne s'agissait au départ que d'une simple conservation de la langue, de sa codification ; ensuite de la réédition de livres anciens rares. Cette activité réveillait peu à peu l'envie de lire en tchèque dans des couches de plus en plus larges de la société. La recherche philologique amenait ces érudits sincères à creuser dans un passé enseveli, mais d'une richesse insoupçonnée qui devenait source d'une culture nationale autonome. D'autres avaient rencontré, lors de leurs pèlerinages philologiques, des peuples-frères slaves et pouvaient ainsi compléter leur savoir fragmentaire, parfois même trouver un écho à leurs sentiments encore timides. Une voie similaire a été empruntée par des poètes-collectionneurs, prêtant au départ une oreille attentive aux chants de leur propre peuple : bientôt ils ont découvert dans les légendes et chansons des autres nations sœurs des univers jusque là inexplorés mais pleins de promesses futures. Des champs et des herbages, fertiles mais à l'abandon, foulés par des pieds étrangers et imbibés de sang ; de vastes terres frappées de malédiction : malédiction d'une injustice ancienne, jamais réparée, jamais abolie⁵⁹.

Le gouvernement myope de Metternich, habitué à réprimer sur le champ tout ce qui pouvait le gêner et peu attentif au passé, ne s'attendait pas du tout à une fin pareille.

Se réjouissant peut-être de la naissance de cet élément nouveau,

⁵⁸ Littéralement : « polonais d'eau ». *Wasserpolak* est un terme apparu au XVII^e siècle pour désigner les gens vivant en haute Silésie qui parlaient le silésien – un dialecte polonais mélangé de mots allemands et tchèques. Au XIX^e siècle le mot a un sens péjoratif.

⁵⁹ La conjonction de deux mouvements contribua au réveil national slave : les principes de 1789 et le romantisme allemand. Les Slaves apprirent ainsi qu'ils avaient eu une histoire et une littérature qui n'avaient rien à envier à celles de leurs oppresseurs. Vers le début du XIX^e siècle, des historiens, des lettrés commencèrent un travail de reconstruction de la langue en recueillant des chants populaires, en publiant de vieilles chroniques. Des philologues slaves rédigèrent des grammaires, des dictionnaires, tentèrent d'unifier l'orthographe. Bakounine omet cependant de dire qu'un certain nombre de savants allemands contribuèrent à ce travail. Herder avait écrit des pages émouvantes sur les souffrances et sur les qualités morales de ces peuples. Le renouveau de la culture slave fut accueilli favorablement dans l'Allemagne romantique, d'autant que les initiateurs de ce renouveau étaient soit des Allemands, soit des intellectuels formés dans les universités allemandes. Goethe lui-même, dont un ami, le comte Sternberg, fut nommé président du musée national de Prague, s'intéressait au mouvement et reçut Vuk Karadjitch, un philologue serbe. Metternich lui-même payait sa cotisation à la société du musée national de Prague !

qui pouvait le servir – espérait-il – comme une arme contre un adversaire autrement plus puissant et dangereux qu’était le mouvement national des Hongrois, il n’a pas fait d’obstruction à ce jeu apparemment anodin de quelques érudits. Du moins pas plus qu’il n’avait l’habitude de s’opposer par principe à tout ce qui bougeait⁶⁰.

Le cabinet de Metternich était loin d’imaginer que ces passionnés en tout genre travaillent sur quelque chose d’important, de prometteur : Philologues mi-germanisés, cherchant des formes oubliées des verbes, professeurs qui collectionnaient la flore tchèque et élaboraient pour elle une terminologie exacte, traducteurs nouveaux et versificateurs à l’écoute de chansons vieillottes et de sottises légendes populaires, et enfin ces pédants fouillant dans les archives poussiéreuses l’histoire et la destinée d’une momie depuis longtemps ensevelie : tous ces gens-là n’éveillaient pas le moindre soupçon. Les érudits croisaient sur leur chemin ce même peuple dont ils étaient issus ; rien d’étonnant s’ils revenaient dans les villes infidèles et à moitié allemandes enthousiasmés par les mœurs campagnardes intactes, retrouvant dans l’hospitalité et la sagesse paysanne l’authentique tempérament slave. De simples érudits au départ, ils se transformaient peu à peu en défenseurs passionnés et même en porte-parole de leurs co-nationaux opprimés.

C’étaient les membres de la société historique Museum qui ont porté sur les fonts baptismaux la féconde « Matice Česká »⁶¹, aux cotés de laquelle s’est épanouie, dans un moment de tourmente, la « Lípa Slovanská ». Cette dernière a disparu seulement grâce à un concours de circonstances et elle apparaîtra – tout aussi productive, mais cette fois durablement – à nouveau. La « Matice », quant à elle, arrivera à gagner du terrain un peu partout, dans l’ensemble de la patrie, et ceci malgré les années difficiles : elle a réveillé tout ce qui n’était que tiède, attiré tout ce qui était vivant. En peu de temps, elle a réuni pratiquement tous les « Eveilleurs », fondamentalement proches du peuple, dans une même famille, solidaire et unie.

Les noms de Hanka, Jungmann⁶², Palacký, la flamme des vers de

⁶⁰ Après la mort de Joseph II (1790) la politique autrichienne mit un frein à la germanisation forcée, cessa d’entraver la tendance au renouveau slave au sein de l’empire. La nouvelle politique de l’empereur François était moins motivée par l’amour de la culture slave que par l’application de la politique consistant à diviser pour régner. En effet, si la germanisation forcée fut arrêtée à l’ouest, la magyarisation forcée le fut également à l’est, dans une Hongrie difficile à tenir. L’empereur fit quelques gestes ostensibles envers les principaux tenants de l’austroslavisme. Le Slovène Kopitar (1780-1844) devint le bibliothécaire de la cour, à Vienne, et put ainsi rendre des services à de nombreux lettrés slaves. L’empereur fit parvenir au vieil et très légitimiste abbé Dobrovsky (sur le conseil du chef de la police) un témoignage de sa satisfaction. En 1834 l’empereur reçut le Croate Gaï (1809-1871), formé dans les universités allemandes et partisan d’une langue littéraire commune aux Slaves, qu’il baptisa en reprenant le mot ressuscité par Napoléon, la langue illyrienne. En 1845 Gaï reçut l’autorisation de fonder sa *Gazette slovaque*. Metternich lui-même payait sa cotisation à la société du musée national de Prague ! Favoriser l’austroslavisme était, dans l’esprit de l’empereur et de ses commis, un moyen efficace de lutter contre l’influence de la Russie.

⁶¹ « Matrice tchèque », société culturelle.

⁶² Josef Jakub Jungmann (1773-1847), philologue, lexicographe, écrivain et traducteur tchèque qui contribua à la Renaissance nationale tchèque et au renouveau de la langue tchèque, qu’il débarrassait des germanismes qui l’encombraient. Il chercha dans les documents historiques les équivalents

Kollár ⁶³, mais surtout les fondements inébranlables de l'édifice slave lancés par le grand Pavel Jozef Chafarík, resteront imprimés en lettres d'or sur l'enseignement de l'univers tchèque renouvelé, du monde slave ressuscité. N'oublions pas que l'émergence des personnalités telles que Chtúr chez les Slovaques, Vuk ⁶⁴ chez les Serbes et Gay ⁶⁵ chez les Croates et leur contribution à l'éveil de la solidarité slave aurait été impensable sans l'exemple des Tchèques : le foyer du panslavisme a toujours été « Prague dorée ».

C'est grâce à Prague que tout ce qui avait le moindre souffle de vie s'est rajeuni ; même la pauvre Lusace, depuis si longtemps noyée dans la mer allemande, s'est remise à respirer ⁶⁶ !

Un historien va certainement un jour décrire le processus de la naissance et du développement extraordinaires de ces groupements littéraires qui se sont petit à petit transformés en d'importants mouvements politiques. Il leur a fallu peu d'années pour construire des univers slaves nouveaux. Contentons-nous pour l'instant de remarquer ces efforts et de constater leur succès insoupçonné. A peine un quart de siècle s'est-il écoulé et des millions de Slaves, que l'on croyait germanisés, se sont réveillés et pris en main : l'Autriche n'est jamais parvenue à les dénaturer. La société « Matice Česká » a permis la naissance, en Bohême-Moravie, d'une littérature tchèque, jeune, mais puissante et précise. Son souffle s'est propagé jusqu'aux langues slaves voisines qui avaient à leur tour trouvé les moyens d'expression pour formuler clairement des idées précises.

Ce courant littéraire qui parcourt le corps encore faible des nations appartenant à la même famille a réveillé et ressuscité l'âme slave : elle ne peut plus être étranglée même si elle avait failli succomber à une forte germanisation culturelle. Les cercles modestes des érudits sincères avaient généré une grande idée : celle de fraternité et réciprocité de tous les Slaves. Elle pourrait bientôt prendre corps également sous forme d'une fédération sociale et politique des peuples slaves. Le premier à prononcer le fameux terme de « réciprocité » a d'ailleurs été le prophète tchèque Kollár : mot qui a exprimé l'objectif des ambitions slaves demeurées pendant longtemps secrètes ; mot qui remplit d'effroi et de haine tous les cœurs hostiles. L'ennemi juré des Slaves, le danger séculaire pour eux, c'était sans conteste le Saint Empire romain germanique : il semblait n'avoir d'autre objectif que

oubliés, créa des néologismes quand c'était nécessaire et emprunta aux langues slaves les équivalents manquants.

⁶³ Jan Kollar (Ján Kollár, 1793-1852), écrivain, poète, archéologue, homme politique slovaque. Il publia en 1836 en allemand une *Histoire de Bohême*, traduite en tchèque en 1848 sous le titre d'*Histoire du peuple tchèque*, qui révéla à ses compatriotes la grandeur de leur nation au temps de l'empereur Charles IV et des hussites. La thématique développée par Kollar est que l'histoire de la nation tchèque repose sur la lutte contre la germanisation. C'est un thème qu'on trouve abondamment dans les développements de Bakounine sur l'histoire slave.

⁶⁴ Vuk Karadzic Stefanovic (1787-1864), philologue serbe, réformateur de la langue, collectionneur de poèmes populaires, auteur du premier dictionnaire serbe.

⁶⁵ Ljudevit Gaj (1809-1872), linguiste, politicien, journaliste et écrivain croate d'origine germano-slovaque. Il fut le principal instigateur du renouveau national croate (ou *Mouvement des illyriens*). Il perfectionna les caractères latins en y ajoutant les signes jusqu'alors spéciaux au tchèque.

⁶⁶ La Lusace (Lausitz en allemand) est une ancienne région occupée par des Slaves, située entre le Brandebourg au nord, la Silésie à l'Est, la Bohême au Sud, et la Misnie à l'Ouest. Elle a été incorporée au Saint Empire romain germanique sous le règne de l'empereur Henri IV (1050-1106).

de déloger ces derniers dans le Nord et à l'Ouest de leurs territoires.

Là où il ne pouvait pas se livrer à la destruction, il cherchait au moins à corrompre l'esprit et les mœurs. La religion chrétienne elle-même, entre les mains de l'Eglise catholique romaine, est devenue un des instruments pour nous rendre esclaves et pour entamer notre identité nationale. Ses évêques, émissaires véritables, avaient subrepticement poussé en Bohême et Moravie, ainsi qu'en Pologne, vers un système de gouvernement monarchique qui dépendait plus ou moins de l'Empire germanique⁶⁷. Ils avaient introduit le germe de l'aristocratie féodale non slave, des privilèges exclusifs pour les villes et d'autres, assez douteux, pour la bourgeoisie : tout cela était le fruit du droit romain, de sa protection. Il apparaît évident que ce droit était contraire à l'esprit slave : l'âme slave ne comprend pas la différenciation artificielle de la société en classes privilégiées, possède un sens inné pour une vie communautaire aux droits égaux. On ne peut pas nier que l'influence allemande avait accéléré l'évolution de la Bohême et de la Pologne, un peu trop peut-être : Elles étaient les plantes qui, dans un sol enrichi de substances étrangères artificielles, connaissent une floraison et maturation précoces.

Le ferment germanique avait certes contribué à un éveil rapide des deux pays, mais il apporta également un germe ennemi auquel ils ont tout les deux succombé. La Bohême d'abord, la Pologne plus tard.

La réforme religieuse de Jan Hus et le soulèvement général provoqué par sa mort violente – révolte dont l'expression la plus radicale représentaient les Taborites – fut une protestation énergique du peuple tchèque contre l'hégémonie romaine et germanique. Il s'agissait d'une tentative mobilisatrice et désespérée de se débarrasser de ce poison meurtrier qui s'était peu à peu infiltré jusqu'au cœur même de la nation. Ce que Hus avait pressenti, ce que Ziska, cet « administrateur des communes tchèques, travaillant pour la gloire de Dieu » avait défendu, l'épée à la main, le frère Petr Chelchický l'incarna par sa parole, comme s'il voulait dans son testament donner le vrai sens au mouvement tchèque : cette parole, c'était la libre communauté des frères, communauté bien slave. Ainsi se confirme à nouveau l'idée que le socialisme, cette foi dans l'avenir, fait partie du caractère des Slaves, est leur nature et leur mission ; voilà pourquoi il est si radicalement opposé au monde germanique qui trouve son expression naturelle dans l'esprit petit-bourgeois.

Sous le terme du socialisme nous entendons une vérité simple et féconde : tout épanouissement intellectuel et moral nécessite un développement de moyens et avantages matériels sur lesquels il s'appuie. Il ne peut pas y avoir de liberté si chacun ne mange pas à sa faim ; le noble objectif de la liberté politique généralisée ne sera pas atteint tant que la société ne sera organisée à la base de la justice et de

⁶⁷ Selon Bakounine, l'Eglise romaine a été un facteur décisif de la germanisation des territoires slaves : « Aussitôt qu'un nouveau pays slave venait d'être conquis, les empereurs le divisaient en diocèses et y établissaient des évêques qui obéissaient au primat archevêque résidant toujours au centre de la colonie militaire. Puis, autour des évêques venaient se grouper et s'établir de bons bourgeois de l'Allemagne apportant avec eux, dans ces pays barbares, leur travail et leur industrie respectables, leurs coutumes, leur administration municipale et le culte de l'autorité. De cette manière, de nouvelles villes allemandes se formèrent sur le territoire slave, et autour de ces villes s'élevèrent les châteaux des chefs militaires, convertis en seigneurs féodaux, maîtres de tout le pays cultivé par la portion épargnée de la population slave, désormais attachée à la glèbe. » (*L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, VIII, 418.)

l'égalité. Tout homme qui vient au monde doit trouver sa place sur la Terre, notre mère commune, et doit disposer des moyens de s'épanouir selon ses capacités.

Cette vérité irréfutable s'impose avec une telle évidence qu'elle est même devenue la récente devise de la vieille intelligentsia romaine-germanique ; mais les intellectuels allemands, après l'avoir clamée dans la foulée de 1848, en ont pris peur s'avouant incapables de la réaliser : Une intelligentsia qui s'arrête ou recule, perd toute sa crédibilité et annonce sa fin prochaine. C'est donc aux Slaves, nation d'avenir, de s'approprier cet héritage. Puisqu'ils sont socialistes par nature ⁶⁸.

Ce côté se manifeste dans tous les domaines où ils n'avaient pas été touchés par l'influence fatale de l'Occident. Partout où ils ont gardé leur caractère propre, ressort leur penchant pas vraiment communiste, mais plutôt communautaire (civique) et ils ont du mal à comprendre les différences liées au milieu social, l'existence des privilèges et des classes dans la société. N'oublions pas que l'aristocratie, de même que la bourgeoisie privilégiée et surtout la puissante hiérarchie bureaucratique, ont été introduites chez nous par une constitution du type germanique. Les Slaves sont un peuple essentiellement agricole qui ne se sent pas heureux s'il n'est pas entouré de la nature.

Ils n'aiment pas trop les villes où avait pénétré cet air étouffant qui fait un pincement à tout cœur authentiquement slave. Seul le village, la vraie force de notre univers, constitue le noyau de notre vie politique et sociale. Dans le monde occidental, ce noyau se trouve au contraire dans chaque individu. C'est dans une communauté de paysans que naît le fameux sentiment de solidarité réciproque, si important pour la famille de nos nations : il a donné le sens, sacré et émouvant, au mot « frère », cher à tous les Slaves. Ce penchant bénéfique de notre tempérament, nous avons su le préserver, malgré une pression étrangère millénaire et moult difficultés politiques : il nous donne de la force et du courage pour affronter la lourde question sociale que l'intelligentsia occidentale nous avait laissée irrésolue en héritage.

Vers la fin du quatorzième et au cours du quinzième siècles, les Tchèques avaient atteint un niveau d'instruction jamais égalé par les nations européennes environnantes. La langue tchèque était devenue politiquement puissante, riche et célèbre dans le domaine littéraire. L'Université de Prague, contrairement à sa vocation universelle inspirée par son fondateur impérial, fut transformée, grâce aux efforts de Jan Hus et de Jeroným ⁶⁹, en un berceau de culture nationale. Il se trouve que plus tard, même cette source se révéla contaminée. La malheureuse défaite des Taborites, ces Slaves authentiques, dans la bataille de Lipany eut pour conséquence que les chefs les plus

⁶⁸ Note de Bakounine. – « Pour ce qui est des Tchèques anciens, un émouvant témoignage nous fut laissé par le chroniqueur Dalimil :

« Ces gens étaient amis fidèles

« leur fortune commune gardaient

« celui qui une chose manquait

« trouva de l'aide chez son voisin. »

(La *Chronique de Dalimil*, écrite par un auteur inconnu du début du XIV^e siècle, est la première chronique en langue tchèque.)

⁶⁹ Jérôme de Prague, *Jeroným Pražský* en tchèque (1379-1416) fut un proche ami et un des principaux soutiens de Jan Hus.

radicaux durent se retirer de la société. C'était une culture boiteuse, non slave ou, plus exactement, latino-germanique qui pouvait alors exister en plein jour. Dans le domaine scientifique – qu'il s'agisse de la théologie ou des sciences laïques – cette culture était latine ; par ses tendances politiques et sociales, elle était allemande.

Prague dorée et slave, une fois devenue la capitale du Saint Empire romain germanique, même si ce n'était que provisoirement, ne pouvait jamais plus se libérer entièrement de l'étreinte de l'Eglise romaine. Une Eglise tellement contraire à l'esprit slave, si néfaste pour l'âme libre d'un Slave : sa nationalité, son indépendance et son authenticité, tout cela est absorbé au profit d'une société globalement orthodoxe⁷⁰, d'un empire infailible et despotique qui, avec ses velléités oecuméniques (en réalité avide de mettre la main sur le monde entier), rangea la Bohême-Moravie à côté les autres peuples vaincus, tel un troupeau dans une bergerie déjà trop pleine.

Les Tchèques n'avaient pas empêché la naissance progressive de leur propre noblesse féodale. Celle-ci cherchait tout naturellement à enchaîner le pauvre paysan à la terre, le traînant devant toutes sortes de tribunaux seigneuriaux. D'autre part, les villes conçues à l'allemande, avec leur petit esprit pédant, leurs privilèges, corporations et hiérarchie sociale, poussaient les ruraux à accepter leur mode de vie, si étouffant et contraire à leurs aspirations démocratiques et slaves. Les gens de la campagne, peuple assujéti mais authentique, ont su cependant préserver leur caractère slave. Ils formaient, avec les couches inférieures urbaines, avec les travailleurs et enfin avec la jeunesse inlassable et toujours active le camp victorieux : s'il se trouvait à leur tête des hommes de cœur nobles et courageux, ils ont plus d'une fois armé l'esprit populaire avec l'idée naturelle d'une société solidaire et slave, capable de se défendre contre ses adversaires. Les deux mouvements tchèques furent noyés dans le sang⁷¹. Après la dernière défaite meurtrière, les partisans de l'empereur et les bataillons noirs du catholicisme, jésuites – désormais alliés fidèles – se mirent à éradiquer par tous les moyens, y compris la ruse et la cruauté, la nation slave sur son territoire ancestral. Cette fois-ci, il s'agissait pour les Tchèques d'une simple survie. Pendant deux siècles, leurs adversaires réussirent très bien. Ils y arrivèrent mieux que la première fois, car l'élément étranger, avec son esprit, avait bien préparé le terrain, pénétrant dans le cœur même de la nation tchèque déjà bien avant la catastrophe de la Montagne Blanche⁷².

Que cette vérité fondée sur le destin de leur propre pays serve d'avertissement à tous les défenseurs de la nation ! Peu importe si on aime ou on déteste les Allemands : l'essentiel, c'est de cesser de prendre part à leur vice !

Il faut avant tout abandonner tout cet univers d'abstractions stériles et renoncer définitivement à l'esprit bourgeois étrié et aux ambitions bureaucratiques.

Tchèques, reconnaissez que vous êtes loin de la perfection pour ce qui est de ces deux défauts. Ayez le courage d'avouer ce que je ne veux pas vous cacher par une fausse pudeur, puisque je le dis pour votre bien même si c'est pénible et douloureux : seule la vérité peut

⁷⁰ Il s'agit de l'orthodoxie du point de vue de l'Eglise de Rome.

⁷¹ Il s'agit de la révolte des hussites au début du XV^e siècle et de celle des protestants du début du XVI^e.

⁷² La victoire impériale de la montagne Blanche fut obtenue facilement, après un combat qui ne dura que deux heures. L'esprit des Taborites s'était évanoui.

nous sauver. De quoi s'agit-il ? Une grande majorité d'hommes appartenant aux milieux cultivés tchèques souffre d'une double maladie : l'esprit bourgeois et la recherche d'une carrière dans la bureaucratie. Les habitants des villes tchèques ne se distinguent guère des bourgeois allemands ; on retrouve chez eux les mêmes préjugés, les mêmes mœurs et les mêmes manières affectées et ridicules ; les deux vivent avec un horizon également borné dans leurs idées, sentiments, désirs et ambitions ; les deux manifestent la même sensualité perverse, la même vénération presque animale d'une table abondante et riche en boissons... Le bon festin représente aux yeux des bourgeois aussi bien tchèques qu'allemands le summum de béatitude. Tous deux vouent un respect identique aux valeurs matérielles qu'ils préfèrent à l'homme, font preuve de la même servilité indigne à l'égard du riche, méprisent également celui qui ne possède rien. Autant ils dédaignent le paysan et l'ouvrier, autant ils courbent le dos devant les titres de noblesse, le sabre et le goupillon. Qu'ils soient tchèques ou allemands, les petits-bourgeois sont partout à genoux devant la bureaucratie : leurs fils espèrent ramper sur ses gradins à un poste supérieur.

La bureaucratie, ce pouvoir des administrations, a une nature double, un double système selon son origine soit française, soit allemande. Le premier provient de la tendance centralisatrice française – n'oublions pas que celle-ci est née pendant la révolution : il a transformé toute la vie nationale, déjà passablement pauvre, en une sèche formule comptable. C'est un système simple, compréhensible et pratique, conduisant toutes les composantes de la société gouvernée vers un seul centre ; il réduit toute initiative personnelle, abolit toute forme d'autonomie communale ou régionale pour les faire accaparer par un Etat autocratique, le seul pouvoir admis. Le bureaucrate français, estimé, réputé et capricieux, mais n'exigeant pas une révérence religieuse devant sa propre personne, ressemble à un machiniste conduisant son train à un enterrement. L'« heureux » public participant au cortège funèbre, abattu et cloîtré dans les wagons, tel est le peuple français actuel : content, voire fier, que cela roule aussi vite et bien. Cette organisation, issue en 1793 de la grande révolution, a déjà façonné la société française moderne, bien docile et passionnément dévouée : ainsi faite, elle est le moteur du pouvoir actuel. Après tout, ce type de bureaucratie peut convenir à un peuple qui n'a plus envie de se prendre en main, qui trouve inconfortable de manifester sa propre volonté, agir selon ses idées, ou tout simplement vivre ; surtout s'il ne demande pas mieux que d'être guidé... Mais ce système ferait certainement périr une nation jeune et fraîche.

Par contre, la bureaucratie allemande consiste en un système à caractère presque religieux. Elle n'est pas fruit d'une centralisation moderne – l'Allemagne ne l'a jamais connue ; elle est plutôt le produit de l'esprit abstrait germanique, un luxe en quelque sorte, une espèce de temple où toute la grande nation allemande vient s'incliner devant le pouvoir divin de l'« Etat ». C'est surtout le bureaucrate autrichien qui, à nos yeux, ressemble à un prêtre, sacrifiant la sueur et le sang du peuple, l'indépendance, le droit et l'être même des nations, sur l'autel de l'idole suprême, sa Majesté l'Etat. Il s'agit d'un fanatique, d'un homme cruel par conviction, comme le sont souvent les vrais prêtres. Obligé de travailler pour un bas salaire, il est prêt à renoncer à l'humanisme, l'amitié, la famille, la patrie, au nom de son idée suprême – l'Etat : un Etat assassin des nations, poison de la société. On ne retrouve chez lui aucune notion de la patrie – elle est incarnée par l'Etat.

C'est à partir de cette optique qu'est né, en 1848 et 1849, le terme « Gesamtvaterlanden »⁷³, appellation de la patrie autrichienne ; au fond, elle n'était rien d'autre que la bureaucratie civile et militaire autrichienne profitant de la faiblesse, de l'esclavage des autres peuples de l'Empire. Son objectif était d'étouffer et d'assimiler de force les Slaves, les Italiens, les Roumains et les Hongrois au profit de l'esprit germanique, si bien incarné par la maison Lotharingo-Habsbourgeoise, par le cortège des pères jésuites et par la domination des « pairs autrichiens ».

Maintenant nous devons avouer avec honte qu'un bon quart, si ce n'est un tiers, des éléments de la bureaucratie autrichienne est composé de Tchèques. C'est la nation tchèque qui fournit à l'Etat le plus grand nombre de ces instruments au service d'un despotisme du plus bas étage. Les fonctionnaires tchèques, copies fidèles des bureaucrates allemands, non seulement couvrent comme une nuée de criquets la patrie où ils sont nés, mais encore ils opèrent en hordes serrées en Italie autrichienne, en Galicie, en Hongrie. Partout où l'on peut réprimer quelque chose ils se trouvent du côté des oppresseurs qui étouffent dans leurs griffes de l'aigle bicéphale autrichien des peuples entiers. En fait, ces gens-là sont eux-mêmes les ennemis dangereux de leur patrie, compromettant le nom des Tchèques et suscitant de la haine chez les peuples voisins. C'est, hélas, une haine bien méritée : ressemblant en cela aux mercenaires suisses vendus à tous les tyrans que l'Europe avait connus, les fonctionnaires tchèques sont considérés, tant dans leur patrie qu'à l'étranger, comme esclaves et instruments dociles du régime qu'ils servent.

On note toutefois, en Bohême d'aujourd'hui, un renversement heureux de tendance. La jeunesse tchèque est unanime à condamner et mépriser cette course aux bons postes dans la bureaucratie qui à la fois déshonore et lèse leur patrie.

Mais il ne suffit pas de refuser un tel mal. Il faut aussi le vaincre, lui couper ses racines. Racines qui sont désormais bien longues et profondes et consistent précisément dans cet esprit allemand étriqué dont les couches cultivées de la nation tchèque sont toujours imprégnées.

Si nous voulons que les gens cessent de vénérer le règne de l'administration, qu'ils abandonnent la mentalité petit-bourgeoise, ils n'ont qu'une voie de salut : celle d'une réforme de société, à savoir le socialisme.

Je ne songe pas ici à la doctrine des socialistes français, voire allemands qui rejettent tout dans la société actuelle, et moins encore au communisme des classes ouvrières de l'Europe occidentale. J'ai à l'esprit cette volonté pratique et féconde qui existe dans la société slave, préservée intacte et vivante jusqu'à nos jours : je veux dire le socialisme de la communauté rurale, cette fraternité ancestrale dans le droit et dans les faits qui est le fondement même de la nature slave. La jeunesse tchèque en trouvera certainement des traces auprès du peuple des campagnes même si ce dernier a été noyé sous l'influence séculaire du système germano-latin.

L'avenir appartient au socialisme slave, lui seul servira d'égide⁷⁴ aux aspirations patriotiques de toutes les branches de notre grande famille. Si par contre, nous devons nous limiter au seul objectif de reconstituer à notre profit ce qui s'est perdu au cours de l'histoire, c'est-à-dire reconstruire sur les ruines des Etats anciens les empires

⁷³ Littéralement : la patrie tout entière.

⁷⁴ « De guide » ?

nouveaux fondés sur les mêmes principes, ces empires n'auraient de slave que leur nom ; ils s'agirait alors de peine inutile, car cette voie ne mène nulle part.

L'histoire ne se répète jamais ! Et si les peuples slaves n'avaient rien de nouveau à donner lors de leur entrée sur le théâtre du monde, s'ils apportaient seulement leurs revendications de l'identité nationale menacée, s'ils n'étaient pas appelés à donner de la vie à une idée nouvelle, idée – valeur complémentaire à celle de la liberté, de quel droit, de quel besoin devraient-ils renaître ? Qu'ils doivent supporter les Allemands sur leur dos ? Qu'ils s'en trouvent pénalisés ? Qu'ils les gardent ⁷⁵ ! Heureusement ils ont cette idée nouvelle. Idée qui n'est même pas le résultat d'une spéculation sophistiquée pour l'avenir : elle existe déjà parmi nous, dans sa version ancestrale. Car elle n'a jamais cessé de vivre dans la plupart des communautés slaves. Cette idée est très simple et féconde : tout homme a le droit à sa parcelle de terre.

C'était au congrès convoqué à Prague en 1848 que nous nous sommes solennellement engagés dans notre programme panslave à reconnaître à chacun de nos nouveau-nés le droit à l'exploitation de la terre slave, notre mère nourricière commune, pour qu'il n'y ait plus de prolétariat dans nos pays.

Nous n'avons inventé rien de nouveau par la déclaration de ce principe ; nous avons simplement exprimé en public ce que nous nous avons profondément ressenti en nous-mêmes, par cette sorte d'intuition qui avait complètement disparu dans les milieux bourgeois et privilégiés (subissant une influence étrangère), mais qui s'était parfaitement conservée, avec toute sa vitalité, dans la paysannerie slave.

Les particularismes de notre caractère et de notre personnalité propres restent profondément enracinés à la campagne ; de la campagne viendront donc la force de l'avenir et la certitude de notre mission universelle. C'est bien là et nullement dans les villes, avec leur passé dégénéré, qu'il faudra chercher notre voie de salut.

Contrairement à la vie citadine occidentale, le monde slave nouveau sera celui de la démocratie paysanne. Il aura pour base notre communauté rurale ⁷⁶ autogérée et sans différenciation sociale, vivant

⁷⁵ En 1873, Bakounine posera la question dans *Etatisme et anarchie* : « Les Slaves doivent-ils et peuvent-ils s'affranchir de la domination étrangère et surtout de la domination germanique, pour eux la plus haïssable, en recourant à leur tour à la méthode allemande de conquête, de rapine et de contrainte pour obliger les masses populaires slaves subjuguées à être ce qu'elles exècrent, auparavant de fidèles sujets allemands, et désormais de bons sujets slaves, ou seulement en s'insurgeant solidairement avec tout le prolétariat européen, au moyen de la révolution sociale ? » (...) « Selon nous, poser la question, c'est la résoudre. » (...) « Les Slaves seraient-ils jaloux de la haine que les Allemands se sont attirée de tous les autres peuples européens ? Ou leur plairait-il de jouer au Dieu universel ? Au diable donc tous les Slaves et tout leur avenir militaire, si après plusieurs siècles d'esclavage, de martyre, de bâillon, ils devaient apporter à l'humanité de nouvelles chaînes ! »

⁷⁶ Quelques années plus tard, dans sa période « anarchiste », Bakounine modifiera totalement son point de vue sur la communauté rurale, le mir. Le Bakounine anarchiste était totalement sceptique sur les vertus du *mir* russe et des institutions traditionnelles de la paysannerie en général : « Notre communauté rurale n'a même pas eu d'évolution interne ; elle est aujourd'hui ce qu'elle il y a cinq cents ans ; et si, sous la pression de l'étatisme, un semblant de processus interne a pu être noté, c'est un processus de désagrégation ; tout moujik un peu plus aisé, et un peu plus fort que les autres, s'efforce aujourd'hui, de toute son énergie, de se dégager de la

selon le principe « un pour tous et tous pour un » : le gouvernement, la justice et l'administration y seront assurés par des fonctionnaires démocratiquement élus. Ces communes, fédérées, formeront ensemble des provinces. Les provinces seront librement réunies en pays, disposant d'un pouvoir exécutif, de la magistrature et de toute la hiérarchie administrative, avec les membres tout aussi démocratiquement élus. Ces pays, toujours autogérés, pourront se fédérer dans une unité étatique commune : Voilà notre organisation future qui embrassera dans une seule fédération tous les pays slaves autonomes, mais unis.

C'est pour nous l'idéal et l'objectif pratique que nous chercherons d'atteindre par toutes nos forces, par tous nos efforts : avec ce cap, nous trouverons certainement la victoire au bout de notre chemin !

Nous allons dresser et consacrer le drapeau d'une démocratie slave, rurale, sociale – et celui d'une fédération élective et libre sur les ruines de l'actuelle société petite-bourgeoise, bureaucratique et protégée de blasons !

L'Occident avait une influence négative également sur le développement initial de la nation polonaise. Certes, la Pologne a rendu un immense service à l'ensemble des pays slaves par sa défense énergique contre les agressions meurtrières et répétitives de l'envahisseur germanique. Se trouvant toujours confrontée avec cet élément pendant sa longue lutte victorieuse, mais cruelle, elle ne put pas échapper à la contamination, n'empêcha pas une partie du poison occidental de pénétrer dans ses veines. Elle se soumit d'abord à l'Eglise et à l'hierarchie cléricale, ensuite elle hérita peu à peu du système féodal avec ses malheureuses différences civiques ; elle adopta même le droit de Magdebourg et entama ainsi le processus de la perte d'identité nationale dans les grandes villes polonaises ⁷⁷. Cette

communauté rurale qui l'opprime et l'étouffe. » (Lettre à Ogarev, 14 juin 1868.) « Apathie » et « improductivité », dit-il enfin, telles sont les principales caractéristiques de la communauté rurale russe.

⁷⁷ Dans la période du Moyen âge où de nombreuses villes se voyaient accorder des chartes communales, la ville de Magdebourg obtint un droit qui lui était propre et qui fut par la suite adopté par plus de quatre-vingts autres villes en Allemagne et en Europe centrale et orientale, sous différentes variantes. Fondé sur un droit coutumier préexistant, ce droit réglait l'activité économique, garantissait aux citoyens la liberté personnelle, le droit de propriété et leur intégrité physique. Ce type de droit impliquait la rationalisation des pratiques juridiques et l'élimination des pratiques irrationnelles de preuve, du type duel judiciaire.

Un évêché fut créé à Magdebourg en 962 pour convertir les Slaves. Plus tard, la ville fit partie de la Ligue hanséatique. Presque mille ans plus tard, Bakounine considère que la région de Magdebourg est encore une terre slave. L'attitude de Bakounine dans ce passage est paradoxale. L'attribution de chartes communales à la bourgeoisie urbaine s'inscrit totalement dans le système féodal : elles sont en effet *accordées* par le seigneur féodal – dans le cas de Magdebourg, un évêque. Cependant, il s'agit d'un réel progrès du point de vue du droit civil et des libertés dans la mesure où il introduit des garanties pour les personnes et les biens.

Le droit de Magdebourg, appelé aussi « droit allemand », fut octroyé aux principales villes de Pologne. Il ne s'agissait pas, contrairement à ce que pense Bakounine, d'un alignement de la Pologne slave sur des pratiques germaniques mais de la simple conséquence du fait que la Pologne s'urbanisait – comme tout le reste de l'Europe. (Il est vrai que l'urbanisation de la Pologne est attribuée par Bakounine, en grande partie aux Allemands...).

L'extension du nombre de villes auxquelles les souverains ou les seigneurs féodaux accordent des chartes est intimement lié au développement

organisation sociale du pays priva les communautés rurales, jadis libres comme chez tous les peuples slaves primitifs, de leurs terres et mit leurs habitants dans une servitude terrible. Avec la perte des terres et de la liberté, le paysan polonais oublia peu à peu son indépendance dans le village ancestral ; il sombrait de plus en plus dans la misère d'un paria, réduit à nourrir les couches combattantes privilégiées de la nation, composées du roi et des évêques, d'un conseil de grands seigneurs, propriétaires terriens héréditaires, et d'une noria indescriptible de hobereaux qui représentaient une sorte de démocratie armée, gardienne de toutes les libertés de la puissante Pologne ancienne.

C'était grâce à ce nombreux corps patriotique, fier et indépendant, presque une sorte d'Etat dans l'Etat, composé de combattants chevaleresques, et grâce au courage, à l'intelligence et au patriotisme passionné de sa noblesse remarquable que la Pologne finit par se débarrasser de l'influence allemande. Elle connut un tel essor national, un tel épanouissement artistique et intellectuel, atteignit un tel pouvoir et liberté politiques qu'elle devint une des premières nations européennes. Le mérite en revient exclusivement à sa noblesse qui se distinguait par rapport à une masse de paysans slaves asservis : le pouvoir des rois polonais, entourés d'une aristocratie allemande corrompue et influencés par des jésuites ultramontains, était quasiment nul. La civilisation polonaise, tout en restant entièrement nationale, n'était toutefois pas slave. Elle ne pouvait pas l'être, puisqu'elle restait très loin de cet esprit démocratique et solidaire propre aux communautés authentiquement slaves dont la mémoire s'était perdue sur les terres de la Pologne. A force de vivre dans un long esclavage, ses villages se sont pratiquement dénaturés. Cette belle culture polonaise gardait en son sein, au moment de son plus grand essor, un double germe fatal, délaissé par la civilisation germano-latine :

La première erreur fut l'asservissement et la mortification systématique de la grande majorité de la nation, du peuple dans le sens propre du mot, écarté par conséquence de toute l'influence sur le déroulement des événements historiques de la Pologne. Le pays en

urbain, inévitable. L'opposition ville (allemande) - campagne (slave) qu'institue Bakounine est ici artificielle. Le maintien d'un droit coutumier, devenu archaïque, aux dépens d'un droit qui vise à une certaine rationalité est loin d'être favorable aux paysans : en effet, il conduit à *maintenir dans les campagnes le système féodal*, tandis que dans les villes la bourgeoisie s'en affranchit ! En Pologne, le maintien du droit slave, oriental, garantissait la noblesse dans ses propriétés. Les villes où le droit de Magdebourg fut institué étaient dirigées par un conseil d'élus ; elles possédaient leur propre cour de justice et étaient exemptes de taxes, à l'exception d'un loyer qu'elles versent au prince. En contestant tout caractère positif à la « loi de Magdebourg », c'est-à-dire en fait aux chartes communales qui se développent *dans toute l'Europe*, Bakounine évacue l'un des faits les plus marquants de cette période du Moyen-âge, à savoir que l'accroissement de la circulation monétaire liée à l'activité de la bourgeoisie urbaine crée une inflation qui progressivement appauvrit les propriétaires fonciers, c'est-à-dire les nobles, qui finiront par se trouver piégés par leurs dettes. L'idéalisation du Slave-paysan faite par Bakounine évacue le fait que la vision qu'ont les paysans russes de la terre comme n'appartenant à personne a pour corollaire que le tsar, lui, considère que la terre lui appartient *à lui*, qu'il est le maître absolu de toute propriété, du corps et de l'âme de ses sujets.

Plus tard, le Bakounine de la période anarchiste fera cependant une remarquable analyse de l'histoire de la Ligue hanséatique.

subit les conséquences encore aujourd'hui.

Les enfants des pauvres n'apprennent rien à la maison, car ils voient leurs parents à peine deux fois par jour ; ils ne peuvent pas fréquenter l'école puisque les établissements scolaires pour la misérable jeunesse polonaise manquent cruellement et puis, il n'y a personne pour s'occuper de leur scolarité. Qui s'intéresse aux enfants « en haillons » ?

Apprendre un métier artisanal coûte de l'argent, mettre les jeunes filles à l'apprentissage de la couture (pour le sexe tendre, il n'y a pour l'instant aucune autre carrière disponible) demande beaucoup de frais, et puis, qui ne rejette pas une créature si longtemps négligée ?

C'est ainsi que cela se passe dans les familles misérables !

Un garçon trouve quand même plus facilement une profession : il est plus fort physiquement, plus courageux de nature, plus habile – mais quoi faire d'une fille ? Certes, on leur donne aujourd'hui du travail dans les usines, mais c'est une existence bien modeste et sujette à une belle corruption morale ! Une jeune fille tout à fait abandonnée à elle-même et constamment exposée à la présence masculine que l'on sait généralement dépravée sombre facilement dans l'immoralité ! A quoi s'ajoutent une ambiance insalubre et une vie sédentaire, monotone et malsaine. Au lieu de s'enorgueillir d'un beau visage respirant la santé et d'une stature bien proportionnée, d'un sentiment noble et sincère ainsi que d'une pudeur juvénile qu'elle aurait eus naturellement dans des conditions plus favorables, la jeune femme connaît un retard physique et mental, se corrompt dans le cœur, devient un paria rejeté par la société. Pourtant elle aurait pu, avec une éducation appropriée, exercer une activité profitable tant à elle qu'à la société !

Il est impressionnant de voir à quel point se propage aujourd'hui la prostitution, la servitude la plus dégoûtante de la société moderne ! On a aboli le négoce avec les Noirs en Amérique, mais un esclavage du type nouveau, plus dégradant encore, celui où l'on vend corps et âme à la basse luxure pour une bouchée de pain, cet esclavage prolifère sans vergogne chez nous !

Le coupable de ce mal primordial ? Le manque de travail et d'éducation...

Qui a vécu pendant quelque temps dans des grandes villes ou dans des métropoles mondiales, sera effrayé par l'ampleur de ce fléau en milieu urbain. Comment se fait-il qu'un être humain puisse s'adonner à une forme si dégoûtante du péché, forme qui assèche chez un individu toute la vie affective et instinctive, qui en fait un monstre piétiné et méprisé par tout le monde ? Tout en rejetant ce mal, la société le fait vivre et se répandre par son injustice et par sa perversion !

Mais tournons la page...

Arrêtons un instant notre regard sur une famille de la classe sociale la plus conservatrice et apparemment la plus vertueuse, celle de la bourgeoisie. Cette classe porte depuis des siècles une marque caractéristique : c'est son esprit philistin. Les bourgeois sont attachés à tout ce qui est vieux jeu traditionnel, détestent cordialement chaque bouleversement dans la société ; au progrès rapide ils préfèrent un calme somnolent et un ordre discipliné – et surtout une bourse bien remplie. Ils adorent ces choses-là à tel point qu'ils y voient la vertu et le but de tous leurs efforts, la raison d'être de leur existence. L'univers bourgeois est fait de l'argent ! Quelle est la position de la femme dans ce milieu ? Ma foi, elles n'ont pas une vie enviable ! L'aristocratie laisse aux femmes une liberté bien plus grande, peut-être même

excessive...

D'autre part, la bourgeoisie polonaise est complètement dépourvue du sentiment national : de mœurs germanisées, elle ne se sent nullement concernée par la vie politique du pays qui se déroule uniquement entre le roi, les grands seigneurs et la petite noblesse.

C'est une absence totale de toute participation des éléments bourgeois et populaires à la vie de la nation qui sont à l'origine de la décadence brutale de la république polonaise, commencée à partir du XVII^e siècle. Après de nombreuses victoires sur les Russes voisins, les Tartares, les Turcs et les Allemands, elle s'est peu à peu affaiblie, dès la naissance et la formation de l'Etat et de la Nation, succombant plus à sa maladie intérieure qu'au coups réunis des trois puissances régionales qui l'ont partagée entre elles⁷⁸.

La Pologne n'est pas morte pour autant. On a même l'impression qu'elle ait dû succomber afin de pouvoir recommencer une vie tout à fait nouvelle – un avenir slave, plus riche et glorieux que ne l'était son histoire passée. Un siècle de souffrance héroïque l'a grandie même aux yeux de ses tourmenteurs. L'idée polonaise est renée, plus pure et plus ancrée que jamais. Le cercle clos et exclusif de sa noblesse s'est ouvert : le peuple tout entier, la masse de la nation polonaise veut désormais participer au travail de la résurrection. Les aristocrates sont devenus démocrates – le patriotisme a touché les villes, hier presque germanisées, aujourd'hui polonaises dans leurs sentiments et leur façon de vivre.

La bourgeoisie et les travailleurs manifestent de nos jours un esprit plus combatif que l'aristocratie même : ce sont eux qui ont fourni les hommes aux régiments de l'insurrection nationale. L'heure où l'idée polonaise ressuscitée passera dans les milieux paysans n'est peut-être pas loin : là-bas elle prendra la forme d'une démocratie sociale. Plus tard, elle va s'élever pour embrasser également l'idée slave et pour s'identifier à jamais avec cette dernière.

Détrompons nous ! Notre lutte ne s'adresse pas aux seuls gouvernements : nous devons également combattre une opinion publique répandue dans presque toute l'Allemagne. Bien sûr que les gouvernements ne cessent pas de s'acharner contre chaque manifestation de l'esprit national slave. Mais ils sont soutenus dans cette oeuvre par la totalité des organes de l'opinion publique, toutes tendances politiques confondues, qu'il s'agisse des conservateurs ou des libéraux, qu'ils soient démocratiques ou non.

Quel peuple étrange⁷⁹ ! En théorie, on trouverait difficilement des conceptions plus humanistes, plus vraies et plus justes que chez lui. En pratique (je ne parle pas ici de leur vie au quotidien qui est modeste, bourgeoise et honnête), sur la scène politique, ils sont tout le contraire de ces beaux concepts.

Prenez le contraire exact de ce qu'ils disent, de ce qu'ils pensent, ce dont ils rêvent, et vous saurez ce qu'ils font.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus noble que les idéaux de leurs poètes, que les idées de leurs philosophes ? et quoi de plus ignoble et écoeurant que leurs actes dans la vie politique ordinaire ! Là les aspirations et les efforts d'une rare générosité et grandeur d'esprit, ici les exemples de l'ignorance et de l'esprit dominateur. Là les figures de

⁷⁸ En 1772, la Pologne fut partagée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Bakounine insistera beaucoup sur le fait que ce partage est le résultat de l'affaiblissement du pays dont le système nobiliaire du pays est responsable.

⁷⁹ Bakounine parle ici des Allemands.

Goethe, de Schiller, de Hegel, de Fichte – ici l'empereur François Joseph, les ministres, Bach, Bruck, Hasenpflug, Schmerling, Schwarzenberg ou des « héros » tels que Windischgrätz ou Haynau⁸⁰. Là vous rencontrez, dans un univers éthique, l'amour, l'humanisme, la liberté idéale et infinie, et ici, dans le monde réel, vous trouverez un despotisme déchaîné et cet esprit volontairement servile qui a fait dire au premier écrivain politique du pays, Börne⁸¹, que si « les autres nations deviennent parfois esclaves, nous, allemands, sommes et restons au contraire des laquais ».

Si ces contradictions n'apparaissaient que dans leur vie politique intérieure, un étranger pourrait très bien ne pas se sentir concerné. Elles deviennent hélas encore plus sensibles lorsqu'il s'agit des autres nations ! Si la situation allemande se dégrade à l'intérieur et les Allemands ont du mal à se défendre contre leurs propres tyrans, ils deviennent d'autant plus arrogants en dehors de leurs frontières, ils cherchent d'autant plus de s'ériger en seigneurs et juges chez les peuples voisins. Ils manifestent de nos jours une formidable voracité politique et voudraient plus que jamais avaler des parts entières de cette Terre : ce n'est pas un moment glorieux pour nos pauvres Allemands ! Ils croient que face à d'autres peuples, et les slaves en particulier, tout leur est permis. Les mêmes gratte-papier et petits officiers qu'ils ne peuvent pas voir chez eux, se transforment soudain en de preux chevaliers dès qu'ils se comportent en maîtres absolus à Venise, Budapest ou Prague.

⁸⁰ • Bach (Alexandre) (1813-1870). Avocat libéral à Vienne. En 1848, devient député de l'ordre des avocats, fait partie de la commission municipale provisoire, puis de la Diète de Basse-Autriche. Ministre de la Justice. Il a donné son nom au système répressif mis en place par le gouvernement autrichien après l'échec de la révolution de 1848.

• Bruck (Karl Ludwig baron von) (1798-1860). Elu à l'assemblée nationale allemande de 1848. et désigné comme plénipotentiaire autrichien, ministre du commerce après la révolution d'octobre 1848, se retire en 1851. Il voulait unifier l'ensemble de l'Europe centrale en un vaste ensemble économique allant de la Scandinavie à la mer Noire, du Rhin à l'Adriatique.

• Schmerling (Anton, chevalier de), Premier ministre autrichien de décembre 1860 à juin 1865 et chef des libéraux allemands. Il représente la « gauche » dans l'Autriche d'après 1848. Opposé à la Prusse, c'est un partisan de la Grande Allemagne et de la centralisation politique.

• Félix prince de Schwarzenberg (1800-1852), diplomate, ministre-président autrichien à partir de 1848.

• Le prince de Windischgrätz. Il lutta contre la France napoléonienne (1805-1814), écrasa l'insurrection de Prague (1848). Il fut battu par les Hongrois à Gödöllő (1849). Il déclara : « L'homme commence au baron. »

⁸¹ Ludwig Börne (1786-1837) auteur satirique et journaliste allemand. En 1830, il s'installe en France, désireux d'une plus grande liberté d'expression. Il écrivit *Lettres de Paris* (1832-1834) et *Menzel der Französesnfresser* (1837), une satire du nationalisme allemand. Il est considéré, avec Heinrich Heine et Georg Herwegh comme le représentant de la « Jeune-Allemagne », le mouvement littéraire radical qui inspira les révolutions de 1848-1849 dans les pays germanophones.

